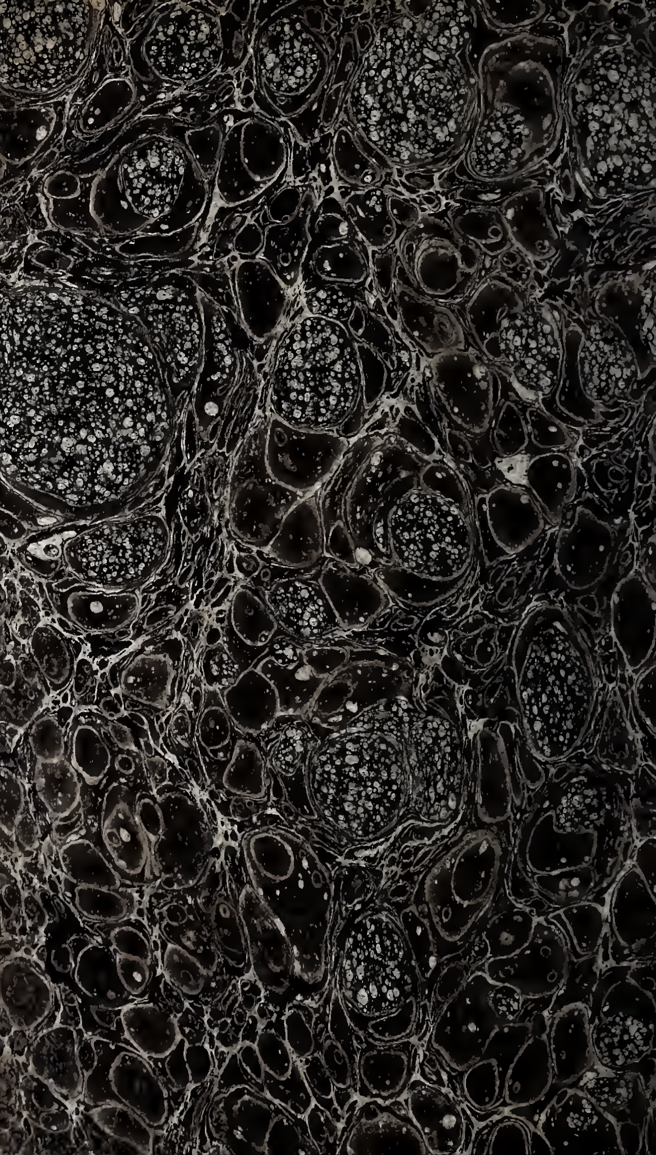






HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.







Débarquement de Colomb.

HISTOIRE
DE
LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE,
VOYAGES ET CONQUÊTES
DES PREMIERS NAVIGATEURS
AU NOUVEAU-MONDE;
Traduits de l'allemand de Campe;
PRÉCÉDÉS
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR L'AUTEUR,
PAR M. LARENAUDIÈRE.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE, ORNÉE DE HUIT JOLIES FIGURES.

Instruire en amusant.

TOME PREMIER.

PARIS,
F. DENN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, N° 5.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'histoire de la découverte de l'Amérique par Campe jouit en Europe d'une réputation générale et méritée, qu'elle doit à l'importance du sujet, à la variété des détails, à la nouveauté des tableaux et à la grandeur des événemens. Elle doit aussi son succès à la manière habile de l'auteur, à la forme dramatique qu'il a heureusement employée, à la vivacité de son récit et à la sagesse des réflexions, qui toutes ont pour objet de montrer les funestes effets de la cupidité et de l'ambition, et de faire naître dans l'âme des jeunes lecteurs, auxquels cet ouvrage est particulièrement destiné, la haine des crimes politiques, l'amour de la vertu, de la religion, de la tolérance, de la modération et de la justice; tout en ornant leur esprit d'une foule de connaissances diverses, que l'auteur a eu l'art de faire entrer dans le cadre ingénieux qu'il s'est tracé.

Quoiqu'il y ait plusieurs traductions

françaises de cet excellent ouvrage élémentaire, nous avons cru pouvoir en donner une nouvelle, plus élégante et dégagée des longueurs et des germanismes qui déparent ces premières versions. Nous avons prié un littérateur distingué, versé dans la langue et la littérature allemandes, de se charger de ce travail, qu'il a fait précéder d'une Notice sur la vie et les ouvrages de Campe. Cette esquisse rapide fait connaître ce savant recommandable sous les nombreux rapports qui le signalent à la reconnaissance de la jeunesse et des amis de la science et de l'humanité.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CAMPE.

Campe, l'un des écrivains les plus ditingués de l'Allemagne et l'un de ses philanthropes les plus éclairés, naquit en 1746 à Deensen, dans la principauté de Brunswick-Wolfenbuttei. Le goût de l'étude et l'amour de ses semblables furent ses premières passions et les seules qu'il connût jamais. Doué d'une heureuse mémoire et d'une grande facilité de travail, il fit rapidement ses premières humanités, et les termina brillamment à l'université de Halle par un cours de philosophie et de philologie. Ayant d'abord formé le dessein de consacrer sa vie à la propagation des lumières pures et bienfaisantes de l'Evangile, il avait accepté une place d'aumônier dans le 1er régiment du prince de Prusse, en garnison à Postdam. Mais le spectacle qu'il avait sans cesse sous les yeux et les obstacles que lui opposaient la frivolité et le dédain de l'espèce

de société dans laquelle il se trouvait condamné à vivre, dissipèrent ses illusions. Il lui fallait s'armer sans cesse d'une inutile sévérité dont se jouait l'état social d'alors, et qui répugnait à son caractère doux et tolérant; il quitta bientôt ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer aux études de son goût. Une généreuse philanthropie dirigeait tous ses projets. Il jeta les yeux autour de lui, et ne vit rien de plus digne de ses soins et de sa sollicitude que les premières années de l'homme. Dès ce moment l'éducation et le perfectionnement moral de la jeunesse occupèrent toutes ses pensées : il crut en entrant dans cette noble carrière obéir à la voix de la Providence, et ne songea plus qu'à bien accomplir sa destinée.

Campe ne cherchait pas l'éclat; mais le prince de Dessau ne le laissa pas long-temps dans l'obscurité: une place de conseiller dans l'instruction publique et la direction de l'institut d'éducation de Dessau, dont Basedow était chargé avant lui, furent la récompense de cet homme de bien et de talent : il se distingua dans cette position nouvelle, qu'il ne quitta que pour aller diriger à Hambourg une institution particulière. Lorsqu'il l'eut élevée à un haut degré de prospérité, il la céda à son ami le pro-

fesseur Trapp, qui justifia son choix en marchant sur ses traces. Campe crut alors que la retraite était permise à une vie déjà pleine; mais il lui restait encore du bien à faire, et il accepta en 1787 une place de conseiller dans les écoles du duché de Brunswick, et les fonctions de chanoine du chapitre de Saint-Cyriaque, dont plus tard il devint doyen. La même année il se chargea de la direction de la librairie d'éducation de Brunswick, l'une des plus considérables de l'Allemagne, et qu'il rendit bientôt célèbre par ses propres ouvrages. C'est vers cette époque que le mauvais état de sa santé le détermina à voyager. Il se rendit à Paris en 1789, attiré par la voix des novateurs du temps. Le cœur de Campe était pur et religieux. Toujours vrai, il croyait à la sincérité des paroles; il fut dupe de sa bonne foi, et il lui fallut, comme à plus d'un homme de bien, les crimes de la révolution pour le désabuser. L'assemblée nationale lui conféra le titre et les droits de citoyen français, faveur déjà accordée à quelques savans étrangers. Nous ne le suivrons pas dans les autres périodes de sa laborieuse existence; l'histoire de sa vie n'est autre que celle de ses ouvrages. Cette vie fut long-temps douce et heureuse, et son bonheur ne fut troublé que

par les maux qui affligèrent son pays. Les guerres d'invasion de Napoléon, les revers des armées allemandes, la perte de l'indépendance et de la véritable liberté, le joug du vainqueur pesant sur l'instruction publique et la dirigeant au gré de sa politique, et surtout l'asservissement de la presse, affligèrent profondément cet ami de la patrie. Il renonça à ses emplois et vécut retiré au sein de sa famille, dans sa maison de campagne près de Brunswick, toujours occupé de travaux utiles et rêvant de meilleurs jours. La paix vint lui rendre l'espérance; et la parole des rois qui promettaient à l'Allemagne une liberté sage et des lois constitutionnelles le combla de joie. C'est dans l'attente de cet avenir, qu'il regardait comme une ère nouvelle de prospérité, que s'écoulèrent ses dernières années. Il mourut de la mort du chrétien et du juste le 24 novembre 1818, âgé de soixante-douze ans, emportant dans la tombe la reconnaissance d'une génération qu'il avait formée, les regrets de ses vieux amis et de tous ceux qui savent apprécier l'homme qui n'a marqué son passage que par des bonnes œuvres et l'union d'un beau talent et d'un beau caractère.

Campe appartient par la pensée et par le but de ses travaux littéraires à cette école allemande

que vît naître la dernière moitié du dix-huitième siècle sous le nom de Philanthropique ; il en fut le chef comme Basedow en avait été le créateur. Ce dernier avait déjà signalé les causes de la dépravation morale et physique des peuples ; il avait cru les trouver dans ces principes d'éducation qui dominaient comme un tyran dont le joug est odieux, mais qu'on n'ose détrôner. Il les voyait encore dans les tortures qu'on imposait à la mémoire, dans l'abus du pouvoir, dans l'absurdité des punitions, dans cette muette obéissance orientale qui enchaînait la raison et ne permettait point à l'élève de choisir entre la parole du maître et la vérité. C'est contre de tels abus que combattirent de front ce même Basedow, Wolke, Trapp et Salzman, et c'est dans cette lutte des théories nouvelles et des anciennes habitudes que Campe se fit remarquer au premier rang.

Ces réformateurs étaient persuadés que la marche de la nature doit diriger celle de l'enseignement, que le développement des idées primitives est le seul but qu'on doive se proposer, et que les mœurs de convention résultent de toute méthode artificielle. « L'enfant naît bon, disaient-ils ; laissons-le donc livré à lui-même jusqu'au moment où son intelligence, suffisam-

ment éveillée, pourra comprendre sans effort le symbole des mots; aidons alors cette sève naissante, et dirigeons-la de manière à ce que les inspirations du jeune âge se reproduisent successivement dans la vie lorsque les circonstances qui les auront fait naître viendront à se renouveler; et comme ces inspirations sortent des différens points de vue sous lesquels on lui a montré les ouvrages de la providence et l'histoire de l'homme individuel et de l'homme en société, faisons servir toutes les connaissances physiques, historiques et politiques au but unique du perfectionnement moral. Cachons à l'enfant ce qu'il y a de vicieux dans le cœur humain, et ne lui découvrons que ce qui s'y trouve de noble et de généreux. Appelons continuellement sa pensée et ses réflexions sur des exemples de vertu et d'honneur, afin de justifier par la pratique la vérité de cette sentence de Plutarque : La vertu est une longue habitude. »

Tels étaient les principes sur lesquels Basedow avait fondé son système d'éducation, séduisante théorie qui repose sur de graves erreurs, dont on voudrait cependant conserver l'illusion. Il serait sans doute bien doux de proclamer avec Basedow que l'enfant naît bon et sans artifice;

mais l'expérience est loin de confirmer la vérité de cette assertion. L'enfant montre des inclinations et des penchans divers, et il n'y a rien d'absolu au fond de son âme hors le besoin d'une justice impartiale et des sentimens religieux, qui seuls lui rendent l'obéissance facile et la vertu praticable. Les réformateurs allemands se plaignaient que l'ancien système d'éducation ne produisait qu'une société dans laquelle les mœurs de convention remplaçaient le naturel et la simplicité. Un autre reproche, un reproche plus grave, doit leur être adressé. La nouvelle méthode, appliquée sans modification, conduit au mysticisme de la perfectibilité, et à la foi d'un monde idéal enfanté par des imaginations pures, mais exaltées.

Campe, séduit par le bonheur promis à la génération qui adopterait cette nouvelle méthode, s'en montra un des plus zélés propagateurs; mais son bon esprit lui fit bientôt apercevoir le danger d'en étendre les conséquences, et il s'efforça de la modifier de manière à pouvoir la lier aux anciennes idées. Ses efforts furent couronnés de succès. La lucidité de son esprit, la clarté de son style, le choix de ses sujets et de ses expressions, le rendaient véritablement propre à être l'instituteur de la jeunesse; et si

quelquefois son zèle l'entraîna au-delà des bornes que la raison et la prudence lui défendaient de franchir, ses erreurs partaient d'une âme trop pure pour être dangereuses, et il les reconnut même avec cette bonne foi qui honore l'écrivain et qui désarme la critique.

Ses ouvrages relatifs à l'éducation sont des modèles de l'art d'écrire ; nul ne l'a surpassé dans le genre naïf, genre plus difficile qu'on ne le suppose généralement, en ce que le talent doit se plier à toutes les exigences d'une familiarité de bonne compagnie, dont les couleurs simples et transparentes sont si voisines des nuances de la trivialité.

Comme philosophe moraliste, Campe occupe un rang distingué parmi ses contemporains. Le caractère le plus remarquable de son talent est de descendre sans effort et sans affectation des sommités philosophiques aux contemplations populaires, de rendre les idées abstraites accessibles aux jeunes intelligences de ses lecteurs, et de semer l'intérêt sur les sujets les plus sévères.

Nous allons donner d'abord une idée rapide de cette partie des travaux de Campe qui le recommande plus particulièrement à la reconnaissance de la jeunesse, en suivant moins l'or-

dre chronologique que l'ordre des matières et la nature même de ses écrits, qu'on peut diviser en ouvrages de morale dogmatique et historico-géographiques. Nous remarquons dans la première classe le *Commentaire philosophique sur ces mots de Plutarque : la Vertu est une longue habitude*, où il examine avec méthode la manière dont se forment les inclinations vertueuses. Son *Traité de la sentimentalité et de la sensibilité sous le rapport de l'éducation*, a pour objet d'enseigner les moyens de conserver l'équilibre entre les facultés humaines. Il révèle aux jeunes gens, dans son *Petit livre de morale*, les vérités éternelles de la religion et de la métaphysique. Son *Theophron ou le Guide de la jeunesse*, et les *Conseils paternels à ma fille*, qui en sont le pendant, présentent sous une forme animée les règles les plus sûres pour la conduite de la vie dans toutes les positions sociales. Voulant éclairer ses jeunes élèves sur les facultés de l'âme, Campe emploie dans sa *Petite psycologie* la manière de Socrate. Le récit d'un événement, les différens objets de la nature, une fleur des champs, un palais, une chaumière, les plaisirs du riche, les travaux du pauvre, un meuble, une gravure même, lui fournissent la matière d'une conversation

claire et lumineuse qui conduit ses lecteurs à la connaissance de la vérité. Mais l'ouvrage qui seul suffirait pour le recommander à l'estime des amis de l'enfance, c'est le recueil périodique publié de 1785 à 1792, en 16 volumes in-8, sous le titre de *Révision générale de toutes les matières relatives aux écoles ;* c'est là que l'on trouve réuni tout ce qui a été écrit d'utile sur l'instruction et sur l'éducation de l'homme. Campe fut à la vérité secondé dans cette vaste entreprise par un assez grand nombre de gens de lettres et de savans ; mais c'est lui qui a su rassembler tous les matériaux nécessaires ; et ce que les écrits de Quintilien, de Locke, de Fénélon, de Rousseau et des moralistes de tous les âges et de tous les pays offrent de meilleur s'y trouve enrichi de notes, d'observations et de discussions importantes, dues soit à ses nombreux collaborateurs, soit à sa plume élégante et facile. Ce qu'il y a de mieux dans ce recueil, où l'on rencontre beaucoup de bonnes choses, appartient à Campe.

Nous arrivons maintenant à cette portion de ses travaux où la forme dramatique est appelée à prêter un attrait de plus à la connaissance de la terre et à l'histoire de ses habitans, connais-

sance toujours accompagnée des instructions morales qui en découlent.

Depuis long-temps l'idée principale du Robinson Crusoé lui semblait merveilleusement applicable au but de sa méthode d'instruction; il s'en empara, et se livra à une refonte générale de cet excellent ouvrage. L'annonce de la traduction du Robinson anglais par Wetzel ne le découragea pas; il savait que le sien n'avait d'autre rapport avec ce dernier que le fond seul du sujet, mais que la forme du dialogue qu'il avait adoptée et les explications instructives qu'elle amène, faisaient du *Robinson le jeune* une production toute particulière. Elle a été traduite dans toutes les langues de l'Europe, et elle a mérité l'éloge des critiques les plus difficiles. C'est un des ouvrages élémentaires les plus propres à être mis entre les mains des enfans; il plaît encore à des lecteurs d'un autre âge, parce qu'il réunit la variété des événemens aux leçons d'une morale vraie et au charme de tableaux d'autant plus intéressans que la nature en est toujours le modèle.

Robinson, dans la pensée de son auteur, n'était que le prélude d'une suite d'ouvrages de même nature et conçus dans le but d'une instruction progressive. C'est dans cette vue qu'il

composa également la *Petite bibliothèque des enfans*, que l'on connaît en France par l'imitation que Berquin en a publiée. A cette série appartiennent encore les histoires de Colomb, de Cortès et de Pizarre, réunies sous le titre de *la Découverte de l'Amérique*. Laissons Campe nous exposer lui-même le plan qu'il a suivi et le résultat qu'il s'est proposé dans ce dernier travail. C'est la plus courte et la meilleure introduction dont nous puissions le faire précéder.

« C'est pour les enfans qui ont lu mes deux derniers ouvrages que j'ai rédigé celui-ci ; je n'y suppose nulle part une masse d'idées plus considérable que celle qu'ils ont dû acquérir par cette lecture. Ce que Robinson aura laissé d'imparfait dans le développement de ces idées sera facilement achevé par Colomb, dont le style par cette raison est un peu plus élevé.

» Les histoires de Colomb, de Cortès et de Pizarre doivent à leur tour préparer à la lecture d'un recueil de voyages fait exprès pour les jeunes gens, dans lequel on ne supposera aucune notion géographique, cosmographique, historique et autre, qui n'ait pu s'acquérir par les premières compositions.

» Tel est le plan que je me suis fait, et dont la découverte de l'Amérique peut être regardée comme la préparation nécessaire. J'ai continué de donner à cette histoire la forme du dialogue; mais on s'aperçoit déjà que mes jeunes élèves interrompent moins souvent et sont déjà riches d'un grand nombre de notions indispensables à l'intelligence de cette histoire.

» Les sources où j'ai puisé sont dans les mains de tout le monde ; j'ai cru qu'il était inutile de les indiquer ; mais les gens de goût reconnaîtront aisément que, bien loin de les suivre au hasard, j'ai fait mon choix avec la plus scrupuleuse attention. Dans les circonstances douteuses j'ai laissé résoudre la question par le savant Robertson, tout en relevant quelques erreurs que j'ai cru découvrir dans son grand et beau travail.

» J'ai avancé plus d'une fois dans mes écrits que les instituteurs, loin de découvrir à leurs élèves le côté vicieux de l'humanité, doivent au contraire le leur cacher avec soin. On pourrait aujourd'hui me faire le reproche de m'éloigner moi-même de ce principe en publiant une histoire remplie de traits d'injustice, de brigandages et d'inhumanité.

» Pour répondre à cette objection, je dois

faire observer que cet ouvrage n'est pas destiné à l'enfance, mais à l'adolescence, et que j'ai toujours soutenu qu'à l'époque voisine de l'entrée des jeunes gens dans le monde, il devient nécessaire de leur découvrir peu à peu les travers et les injustices des hommes, afin qu'ils ne jugent pas leurs semblables d'une manière absolue, et qu'ils reconnaissent, par les récits du passé, que la société se partage entre les bons et les méchans. Dans cette histoire, comme dans tous mes autres écrits, j'ai toujours eu pour but de meubler l'esprit de mes jeunes lecteurs de connaissances utiles et agréables, de leur inspirer ces sentimens religieux sans lesquels il n'est point de véritable félicité ; de les armer de bonne heure d'un courage à toute épreuve contre la douleur et l'adversité, et de leur inspirer un vif désir de se signaler par des actes d'humanité et d'utilité publique. »

On ne connaîtrait Campe qu'imparfaitement si on se bornait à le considérer sous le seul point de vue de moraliste et d'instituteur de l'enfance. Les savans de sa nation le réclament comme un des hommes qui ont le plus contribué au perfectionnement de l'idiome national,

et comme un des lexicographes les plus profonds.

Depuis l'époque de la publication du grand dictionnaire d'Adelung, l'étude de la langue allemande occupait les méditations des érudits de cette nation. Campe ne resta pas étranger à ce mouvement des esprits. Le sien, vif et pénétrant, lui montra, dans cette partie, des réformes à opérer et des améliorations à introduire. Ses *Echantillons de quelques essais pour enrichir la langue allemande* parurent en 1791, 1792 et 1794. Campe jeta dans un de ces mémoires, couronné par l'académie de Berlin, les idées fondamentales du nouveau Dictionnaire qu'il se proposait d'entreprendre, et des principes de grammaire qu'il croyait devoir adopter. Il examine si la pureté absolue d'une langue et surtout celle de sa nation est possible; si elle est nécessaire; jusqu'à quel point il est permis d'épurer cette langue; quelles sont les parties qui réclament cette épuration, et quelle est la méthode à employer pour y parvenir. Il donne ensuite un vocabulaire des mots étrangers qu'il faut expulser, et des expressions allemandes qui doivent les remplacer. Dans cette dernière partie, tout en proposant des réformes utiles, il faut convenir que la haine des

expressions étrangères l'emporta beaucoup trop loin, et qu'il repoussa des mots auxquels il était impossible de trouver des équivalens ou du moins des équivalens intelligibles.

On trouve l'ensemble de son vaste système d'épuration dans son *Supplément au Dictionnaire d'Adelung*, qui comprend encore les termes latins et grecs conservés dans le langage scientifique, et les mots nouveaux employés par l'école philosophique de Kant ; on le trouve également dans un *Recueil de Mémoires, de Traités et de Dissertations, pour servir au perfectionnement ultérieur de la langue allemande ;* recueil dans lequel il eut pour collaborateurs Rüdiger, Eschenburg, Heynas, Mackenson, Mertian et le célèbre Voss.

Les productions des premiers poètes et des premiers prosateurs de l'Allemagne y furent jugées sous le rapport grammatical, et Campe y déposa ses critiques de la méthode d'Adelung, et les bases fondamentales du nouveau système qu'il proposait pour la remplacer.

Mais ce n'était pas assez de tracer la route à suivre, et de signaler les erreurs ou la fausse direction de ceux qui l'avaient précédé, il voulût joindre l'exemple au précepte, et justifier ses théories par leur application. Tels furent

les motifs qui le déterminèrent à entreprendre son grand Dictionnaire allemand, publié de 1807 à 1811, en 5 volumes in-4. Adelung s'était attaché à faire ressortir la richesse des mots d'une seule partie de l'Allemagne ; le saxon était le type de ce qu'il avait appelé le haut allemand, le seul qu'il reconnût : Campe, moins exclusif, ne fit aucune différence entre tous les idiomes des divers états germaniques. A l'exemple des langues de l'Europe occidentale, Adelung avait voulu régulariser et asservir à des règles invariables la langue nationale, et l'indépendance littéraire de ses compatriotes s'était trouvée blessée des entraves qu'il imposait au néologisme, que les Allemands regardent comme une des libertés légitimes de l'écrivain. Campe, dont la conscience grammaticale était plus relâchée, ouvrit son Dictionnaire à toutes les expressions de création nouvelle, mais le ferma à toutes celles d'origine étrangère : son Vocabulaire renferme plus de cent quarante mille mots, tandis que celui d'Adelung n'en contient que trente mille. Mais il est vrai de dire aussi que s'il règne un esprit plus philosophique dans le travail de Campe, ses recherches sous le rapport étymologique sont loin d'approcher du mérite de celles d'Adelung. Ces deux

grands lexicographes ont composé dans des circonstances bien différentes et sous l'influence d'idées totalement opposées. A l'époque d'Adelung, l'Allemagne était asservie sous la domination des littératures voisines, et ne comptait pas encore cette multitude d'écrivains distingués qui ont contribué à enrichir sa langue. Lorsque Campe entreprit son Dictionnaire, le goût de l'imitation des formes étrangères était passé pour la Germanie, et l'originalité de la pensée et de l'expression y était en honneur. Le premier se laissa dominer par la mesure et la régularité classiques ; le second, plus romantique, repoussa toute contrainte dans la construction de la phrase, et se reposa sur la flexibilité de l'allemand. En un mot, le système grammatical d'Adelung tient plus à celui de l'Europe latine ; celui de Campe est tout germanique.

FIN DE LA NOTICE SUR CAMPE.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET CONQUÊTES

DE CHRISTOPHE COLOMB.

PREMIER ENTRETIEN.

Théodore, *appelant ses frères:*

Lucien! Conrad! John! Théophile! venez vite!

Lucien. Qu'y a-t-il?

Théodore. Oh vite! notre bon père va encore nous conter quelque histoire.

Conrad. Faut-il appeler mes frères?

M. Hunter. Oui, oui; appelle-les tous.

Lucien *à Théodore.* Et quel récit papa va-t-nous faire?

Théodore. C'est ce que nous ne pouvons encore savoir. Cependant je m'imagine que ce sera une histoire comme celle de Robinson.

Lucien, *sautant de joie.* Ah! ce serait excellent! *(Conrad, Henri, John, Didier, William, Ferdinand, Philippe, Charles, Frédéric, Charlotte, arrivent en courant.)*

Tous. Papa va-t-il nous raconter quelque chose?

M. Hunter. Oui, mes enfans, si cela vous amuse.

Tous. Oh! beaucoup!

Charlotte. En ce cas, tu voudras bien attendre, mon papa, que j'aie averti maman; sans quoi tu serais obligé de recommencer.

M. Hunter. Tu as raison, ma fille; ta maman doit être de la partie. Va la chercher.

Pendant que les enfans cherchent à deviner entre eux quel sera le sujet de l'histoire qu'ils vont entendre, la famille se réunit successivement; tous les regards sont fixés sur M. Hunter, qui, après un instant de silence, commence ainsi :

M. Hunter. Mes enfans, je vais vous parler aujourd'hui d'un des plus grands hommes qui aient existé, de celui qui a fait la plus importante et la plus mémorable des découvertes, et à qui nous devons des jouissances nouvelles et un grand nombre de connaissances qui peut-être sans lui nous seraient encore cachées; en un mot, de Christophe Colomb.

John. Nous allons entendre une jolie histoire : j'en ai déjà lu quelque chose.

M. Hunter. Cet homme illustre naquit à

Gênes en Italie, il y a environ trois cents ans, d'une famille de navigateurs; il montra de bonne heure un penchant décidé pour la mer, et toutes les qualités qui font le bon marin. Vif et plein d'ardeur, ennemi du repos et des plaisirs qui énervent le corps, et des frivolités qui rapetissent la pensée, son unique étude fut d'apprendre tout ce qui pouvait le mettre en état d'avancer dans la carrière de son choix, d'accroître sa renommée, et d'être utile aux hommes.

Le latin était alors une étude indispensable, et comme l'instrument des sciences dont les élémens étaient écrits dans cette langue. Colomb s'y appliqua sans relâche, et bientôt il fut en état de profiter, plus qu'aucun autre, des leçons de ses maîtres. Il fit, dans la géographie, la géométrie, l'astronomie et le dessin, des progrès si rapides et si étonnans, que, dès sa quatorzième année, il put aller sur mer, avec toutes les connaissances nécessaires à un bon capitaine de vaisseau.

Colomb fit son apprentissage sur la Méditerranée; c'était alors la seule mer fréquentée et bien connue par ses compatriotes. Mais ce vaste bassin était trop resserré pour son génie ardent et entreprenant; il saisit avec empressement l'occasion de faire un voyage dans l'Océan septentrional; il en revint avec des connaissances infiniment plus étendues. Il

s'engagea ensuite au service d'un de ses parens, capitaine de vaisseau, qui avait armé à ses frais quelques bâtimens, avec lesquels il croisait tantôt contre les Vénitiens, tantôt contre les Turcs.

FRÉDÉRIC. Que veut dire *croiser?*

M. HUNTER. C'est naviguer çà et là, à une certaine hauteur en mer, pour épier les vaisseaux ennemis, et les prendre si l'on peut.

Dans cette *croisière,* le jeune Colomb courut le plus grand danger et faillit même de perdre la vie. Le vaisseau qu'il montait, ayant joint à l'abordage un bâtiment vénitien, ces deux navires prirent feu en même temps; mais notre jeune héros, conservant dans ce péril imminent toute son intrépidité et toute sa présence d'esprit, se précipita courageusement dans la mer, et se saisit d'une rame flottante, à l'aide de laquelle il gagna heureusement la côte du Portugal, qui en était éloignée de deux lieues. Dès qu'il fut un peu remis, il prit le chemin de la capitale, qui est *Lisbonne.*

Il est probable que cet événement ne fut pas sans influence sur sa destinée, et sur la glorieuse carrière qu'il parcourut dans la suite, et nous avons ici une preuve nouvelle qu'un malheur est souvent un pas vers la fortune.

C'était alors les beaux jours des Portugais. Leurs marins étaient réputés les plus habiles et les plus hardis du monde. Pleins de con-

fiance dans leur bonheur et dans leur audace, ils s'aventuraient sur le grand Océan atlantique, alors peu connu, plus loin qu'aucune autre nation. Déjà la découverte des deux belles îles de *Porto-Santo* et de *Madère*, voisines de l'Afrique, avait récompensé leur courageuse persévérace. Bientôt ils conçurent le vaste projet de découvrir un passage par mer qui les conduisît jusque dans l'Inde.

FERDINAND. Ils ne devaient pas être longtemps à le trouver.

M. HUNTER. Pourquoi cela?

FERDINAND. En regardant la carte de notre hémisphère, ils auraient vu qu'il fallait d'abord prolonger les côtes occidentales de l'Afrique (1), puis doubler le cap de Bonne-Espérance, et puis remonter l'Afrique de l'autre côté; et les voilà dans l'Inde.

M. HUNTER. Il est bien extraordinaire qu'on ait été si long-temps pour trouver une chose que nous voyons au premier coup-d'œil.

JOHN. Mais c'est que nous avons la carte d'Afrique sous les yeux, et que nous savons qu'on peu doubler le cap.

M. HUNTER. Que répondras-tu à cela, Ferdinand? Les gens de ce temps-là n'avaient-ils

(1) Ici, et toutes les fois qu'il s'agit d'un point de géographie, on doit supposer que les interlocuteurs ont la carte devant eux, et qu'ils y montrent du doigt les lieux en question.

donc pas la carte de l'Afrique, et ne savaient-ils pas qu'on peut tourner le cap?

John. Eh non! Ils l'ignoraient, et c'était précisément pourquoi on voulait essayer s'il y avait moyen d'aller dans l'Inde en tournant le midi de l'Afrique.

Henri. D'ailleurs, nous savons, par la géographie ancienne, qu'autrefois on ne connaissait que le nord de cette partie du monde, et un peu de l'Ethiopie; mais si la terre finissait quelque part du côté du midi, où si elle s'étendait jusqu'au pôle du sud, c'est ce que les anciens (1) ignoraient absolument.

M. Hunter. Eh bien! mon cher Ferdinand, si cela est, nous aurions bien pu n'avoir pas plus d'esprit que les autres, si nous eussions vécu alors. Nous aurions, je crois, été aussi embarrassés que si quelqu'un nous demandait aujourd'hui : *Peut-on aller dans l'Inde en faisant voile autour de l'Amérique septentrionale, ou bien en tournant l'Europe et l'Asie par le nord-est?* Saurais-tu répondre à cette question, d'après tes cartes de géographie?

Ferdinand. Non.

M. Hunter. Pourquoi?

Ferdinand. C'est qu'il n'est pas marqué sur

(1) On raconte, à la vérité, que des navigateurs phéniciens, par ordre d'un roi d'Egypte, ont fait le tour de l'Afrique mais on a de bonnes raisons de douter de la vérité de cette tradition.

les cartes s'il y a ou non, entre l'Amérique et l'Asie, une mer libre partout.

M. Hunter. Et pourquoi cela n'est-il pas marqué?

Ferdinand. Parce que le faiseur de cartes l'ignorait peut-être alors lui-même.

M. Hunter. D'accord. Mais pourquoi l'ignorait-il? Il n'avait qu'à lire les voyages de ceux qui y ont passé par le nord.

Ferdinand. Mais personne peut-être n'a encore fait ce voyage.

M. Hunter. Eh bien! conçois-tu maintenant pourquoi il a fallu, il y a trois siècles, commencer par faire des tentatives pour savoir si l'on pouvait tourner autour de l'Afrique pour parvenir aux Indes par mer?

Ferdinand. Je le conçois.

M. Hunter. Revenons à Colomb. A son arrivée à Lisbonne, où sa réputation l'avait déjà précédé, il se vit recherché par les plus habiles marins; il se lia d'amitié avec quelques-uns d'entre eux. Dans leurs réunions, les affaires maritimes étaient le sujet ordinaire de la conversation; les tentatives des Portugais occupaient tous les esprits, et ces hommes de mer discutaient souvent ensemble le plan qu'on s'était tracé pour découvrir par l'Océan un chemin qui conduisît dans l'Inde.

Didier. Mais par quel chemin y allait-on?

M. Hunter. Les Vénitiens étaient alors la

seule nation qui fît le commerce dans l'Inde. Ils recevaient les productions de cette contrée par la mer Rouge (1) et par la Méditerranée; mais ces deux mers, comme vous savez, ne communiquent pas l'une avec l'autre, étant séparées par un isthme considérable. Ainsi, quand les vaisseaux étaient arrivés à cet isthme, il fallait les décharger pour transporter les marchandises à Alexandrie en Egypte, soit par terre, soit par des canaux, sur des bâtimens de moindre grandeur. De là on les faisait passer, par la Méditerranée, à Venise.

Cette nécessité de décharger et de recharger, et ces transports par terre depuis la mer Rouge jusqu'à Alexandrie, devaient gêner considérablement le commerce des Indes, et il était naturel d'attacher une très grande importance à la découverte d'un chemin par mer.

Une autre circonstance facilita beaucoup à Colomb l'entrée de la carrière qu'il ambitionnait : il épousa la fille de l'un des capitaines de vaisseau qui avaient fait la découverte des îles de *Porto-Santo* et de *Madère*. Son mariage lui ayant procuré les journaux et les cartes de cet habile marin, il les étudia jour et nuit; et le penchant qui le portait à des entreprises

(1) Ainsi nommée, parce que le sable qui est au fond étant rouge fait paraître l'eau de cette couleur.

semblables, ainsi que son désir de visiter lui-même ces îles nouvellement découvertes, acquirent par là de jour en jour plus de force. Il s'embarqua pour Madère, où, pendant quelques années, il fit un commerce assez lucratif, et fréquenta tour à tour les *Canaries* et les *Açores*.

SECOND ENTRETIEN.

M. Hunter.

Mais au milieu de cette carrière plus lucrative que conforme au génie entreprenant de Colomb, une grande pensée l'occupait sans cesse.

Les Portugais, se disait-il souvent, en côtoyant l'Afrique et en cherchant à la tourner, se croient-ils donc dans la voie la plus courte pour arriver aux Indes? N'y a-t-il pas un chemin moins long pour y parvenir? Si, en partant de l'Europe, on gouvernait (1) toujours droit à l'ouest à travers l'Océan atlantique, n'aborderait-on pas à la fin à des rivages qui seraient l'Inde même? La terre n'est-elle pas ronde? et si elle l'est, Dieu n'aurait-il pas aussi créé, dans l'hémisphère opposé, un pays

(1) *Gouverner à* ou *vers un endroit*, c'est conduire son vaisseau vers cet endroit.

habitable pour des hommes et d'autres créatures? La mer couvre-t-elle donc cet hémisphère? Non, l'Inde, pays beaucoup plus grand qu'on ne se l'imagine, s'étend probablement fort loin à l'est vers l'Europe. Si donc on faisait constamment voile vers l'ouest, on y arriverait immanquablement.

Le maître d'un navire portugais, ayant un jour couru fort loin à l'ouest, dans l'Atlantique, avait trouvé à la mer une pièce de bois artistement travaillée, et que les vents d'ouest dirigeaient vers lui. Le beau-frère de Colomb, parti de Madère et faisant voile du même côté, avait aussi aperçu un morceau de bois à peu près semblable. Les vagues jetaient aussi de temps en temps, sur les côtes occidentales des îles Açores, situées entre l'Europe et l'Amérique, des arbres d'une espèce jusqu'alors inconnue, et qui y avaient été poussés par les mêmes vents. Enfin (et ceci donnait plus de force aux conjectures), l'Océan avait porté sur ces mêmes côtes les cadavres de deux hommes d'une figure si particulière, qu'ils ne ressemblaient ni aux Européens, ni aux habitans d'Asie ou d'Afrique.

Colomb réunit ces différentes observations; il les médita jour et nuit, les compara avec les notices qui se trouvent chez les autours anciens et modernes sur l'Inde; il en tira la conséquence qu'il y avait vers le couchant une terre

habitée par des hommes vraisemblablement policés, et ses conjectures se changèrent en conviction.

Cependant il se défia modestement de ses propres lumières, et consulta un savant qui jouissait alors d'une haute réputation; il s'appelait *Paul*, et était médecin à Florence, ville d'Italie.

Cet homme vraiment instruit trouva les raisons de Colomb du plus grand poids: il lui communiqua même quelques autres renseignemens propres à le confirmer dans son sentiment, et il l'exhorta à réaliser un si grand projet le plus tôt qu'il lui serait possible.

Dès lors Colomb ne balança plus, et ne pensa qu'à l'exécution d'une si noble entreprise. Mais elle demandait un armement qui surpassait de beaucoup l'état de sa fortune; il fallut donc s'adresser à quelque puissance.

Sa première pensée fut pour sa patrie; il voulut que ses découvertes futures fissent à la fois la gloire et la fortune du pays qui l'avait vu naître. En conséquence, il mit le plan qu'il avait rédigé sous les yeux du sénat de Gênes, demandant qu'il lui fût accordé les secours nécessaires pour son exécution. Mais le sénat prit le grand homme pour un charlatan et pour un faiseur de projets, et rejeta ses offres.

Colomb, sans se décourager, tourna ses vues du côté de Lisbonne; il espérait qu'une cour

éclairée, et qui venait de se signaler par de brillantes et d'heureuses découvertes maritimes, ne laisserait pas échapper l'occasion d'acquérir une gloire nouvelle. On y écouta ses projets avec la plus grande attention, mais avec le dessein de trahir sa confiance : à peine eut-on recueilli de sa bouche le plan qu'il se proposait de suivre et les détails de son exécution, qu'on se hâta d'armer un vaisseau, et de charger en secret un capitaine habile de suivre la route que Colomb avait tracée.

Ce capitaine partit; mais, n'ayant ni l'ardeur ni la conviction de l'auteur de cette grande entreprise, il y renonça après une courte navigation vers le couchant, et revint à Lisbonne mécontent et découragé.

Colomb, indigné d'une si lâche trahison, quitta promptement Lisbonne, et se mit en route pour Madrid. Mais, craignant que ses propositions ne fussent également rejetées à cette cour, il envoya en Angleterre son frère Barthélemi, pour tâcher d'y obtenir quelque chose en sa faveur.

Le trône d'Espagne était alors occupé par *Ferdinand*, surnommé *le Catholique*, prince éloigné, par caractère, de toute entreprise dont le succès pouvait être douteux, et de plus engagé dans une guerre contre le dernier roi des *Maures* (1), qui régnait à Grenade et occupait

(1) Les *Maures* étaient un peuple qui, de l'Arabie, étaient

encore quelques parties de l'Andalousie. Que pouvait espérer Colomb d'un tel prince, et dans de telles circonstances ?

Cependant Ferdinand et la reine Isabelle lui firent un accueil distingué. Ils l'écoutèrent avec attention; mais, dans une matière si nouvelle et qui leur était si étrangère, n'osant prendre un parti sans consulter les hommes de leur conseil, qui passaient pour les plus habiles dans l'art de la navigation, ils renvoyèrent Colomb devant ces examinateurs, qui, trop au-dessous de lui pour le comprendre, lui firent les objections les plus absurdes. Les uns soutenaient que la mer entre l'Europe et l'Inde était d'une étendue si immense, que, même en supposant la navigation la plus heureuse, il faudrait au moins trois ans pour arriver de l'Europe au continent le plus voisin. Un autre se rejeta sur la rondeur de la terre, affirmant, avec toute la hardiesse de l'ignorance, que, si l'on faisait voile à l'ouest, il était impossible qu'on n'allât pas toujours en descendant, et que, si à la fin on voulait revenir sur ses pas, on serait obligé de monter, ce qui ne réussirait jamais, quelque

venus s'établir dans la partie supérieure de l'Afrique. De là ils passèrent en Espagne et en soumirent la plus grande partie; mais peu à peu les anciens possesseurs de ce pays se mirent en état de leur tenir tête, et les forcèrent enfin, après des guerres longues et meurtrières, d'évacuer l'Espagne et de se retirer en Afrique.

favorable que fût le vent. D'autres lui demandaient ironiquement s'il se croyait plus savant que tous ces millions d'hommes qui avaient vécu avant lui, et si les terres qu'il prétendait exister de l'autre côté du globe, avaient pu rester inconnues pendant une si longue suite de siècles.

Colomb eut besoin de toute sa persévérance pour supporter l'ignorance et l'orgueil de ses juges. Toutefois il soutint cette épreuve avec la modération d'un grand caractère, et ne dédaigna pas de répondre à toutes les objections qui lui furent adressées, avec le respect qu'il devait à ses juges. Mais, après avoir perdu cinq années à convaincre de la bonté de son projet ces hommes dont l'ignorance égalait l'entêtement, il eut la douleur d'apprendre qu'on en avait fait au roi le rapport le plus défavorable; et on lui signifia qu'on ne pouvait rien entreprendre tant que durerait la guerre avec les Maures.

Il s'adressa à deux grands d'Espagne, assez riches pour équiper une petite escadre et l'envoyer à la découverte. Mais ces seigneurs manquaient aussi de confiance ou de courage. Il fut encore refusé.

Henri. Il est révoltant de voir ce pauvre homme éconduit partout, avec son excellent projet!

John. Ce qui me surprend, c'est qu'il n'en prenne pas d'humeur, et qu'il n'y renonce pas

tout-à-fait. En vérité, j'eusse été moins patient que lui.

M. Hunter. S'il se fût découragé, il eût cessé d'être un grand homme. Des âmes nobles et élevées ne se laissent détourner par aucune difficulté, de la route qui conduit à un but glorieux. La froideur et l'ingratitude de leurs semblables remplissent leur âme d'amertume, mais ne les découragent pas. Ils regardent les obstacles comme un triomphe de plus à remporter, et leur pensée reste toujours fixée sur l'objet qu'elle se propose, sur le résultat dont ils ont la conviction. C'est à cette inébranlable fermeté que l'on reconnaît l'homme véritablement grand. Tel se montra Colomb. N'ayant encore reçu aucune nouvelle de son frère, il résolut de passer lui-même en Angleterre.

Celui-ci, dans sa traversée, avait eu le malheur de tomber entre les mains des pirates. Retenu en servitude plusieurs années, il était arrivé en Angleterre dans un état si misérable, que, pour pouvoir se donner un habit décent et se présenter à la cour, il fut obligé de dessiner des cartes de géographie et de les vendre.

Colomb avait un fils nommé *Diégo*, qu'il aimait avec toute la tendresse d'un père. Voulant l'embrasser encore avant de quitter l'Espagne, il se rendit au couvent où ce jeune homme était élevé. Accueilli avec empressement par le *père* Perez, supérieur de cette mai-

son, et homme instruit, il lui confia et ses projets et les contrariétés qu'il avait éprouvées. Celui-ci, reconnaissant tout le mérite et toute la solidité d'un plan qui n'était ridicule qu'aux yeux de l'ignorance, et se confiant dans son crédit auprès de la reine, persuada à Colomb de différer son départ jusqu'à ce que cette princesse eût répondu à la lettre qu'il se proposait de lui écrire en faveur du grand homme délaissé et abandonné à lui-même.

Perez fit à Isabelle les représentations les plus fortes, et aussitôt Colomb fut appelé à la cour: la reine l'accueillit avec bonté, et déjà ses amis le félicitaient d'être parvenu à son but, quand la pusillanimité du roi vint encore renverser ses espérances.

Ferdinand consulta de nouveau les hommes qu'il avait déjà chargés d'examiner la proposition de Colomb. Comme ils persistèrent dans le jugement défavorable qu'ils en avaient porté, le roi ne voulut plus en entendre parler, et la reine elle-même rompit également toutes les négociations qu'elle avait fait entamer avec le navigateur. Le voilà donc, ce grand homme, méconnu, dédaigné, profondément blessé, en butte aux railleries des vils courtisans, et d'envieux qui avaient regardé sa fortune naissante d'un œil jaloux.

Il aurait succombé sous le ressentiment de la plus juste indignation, si son âme n'avait

pas été plus forte que toutes les adversités contre lesquelles il avait à lutter depuis tant d'années.

CHARLOTTE. O mon père ! dis-nous quelle espèce d'êtres sont les courtisans dont tu viens de parler.

M. HUNTER. A la cour des rois et des princes, ma chère Charlotte, il y a, comme partout ailleurs, à côté des hommes de bien, des êtres méprisables qui ne savent que flatter, calomnier et tourner en ridicule les hommes de mérite qui ont le malheur de déplaire à leur maître. Ce sont ces pervers qu'on appelle courtisans.

Toutefois Colomb se roidit de nouveau contre sa mauvaise fortune, et se prépara à employer sa dernière ressource, celle d'offrir au roi d'Angleterre une partie du globe, que déjà trois états avaient dédaignée. Tandis qu'il se disposait à ce voyage, les Espagnols eurent le bonheur de réduire la ville de Grenade, et de faire cesser tout d'un coup la domination des Maures en Espagne. Ferdinand et Isabelle étaient dans l'enchantement de cet heureux succès qui les rendait maîtres de toute l'Espagne; et comme le cœur humain, dans les momens de bonheur, est plus accessible aux pensées nobles et généreuses, deux amis de Colomb hasardèrent de tirer parti de la circonstance, et de faire encore une fois des représentations à la reine.

Didier. Comment s'appelaient ces deux hommes ?

M. Hunter. L'un s'appelait *Quintanilla*, et l'autre *Santangelo*. Tous deux parlèrent avec tant de chaleur, tant d'éloquence; tous deux firent si bien valoir et le mérite de Colomb, et l'excellence de son projet, et les grandes probabilités de son succès, que le roi et la reine ne purent résister plus long-temps.

On dépêcha aussitôt un courrier, qui courut après Colomb qui était déjà parti; il le joignit heureusement, et le reconduisit comme en triomphe à la cour de la reine, qui l'attendait avec impatience. Colomb présenta aux souverains des Espagnes les conditions auxquelles il voulait courir les hasards de la mer; elles furent acceptées et il se vit enfin au comble de ses vœux.

Tous les Enfans. Ah ! quel bonheur !

Charles. Part-il tout de suite ?

M. Hunter. C'est ce que vous saurez demain.

TROISIÈME ENTRETIEN.

William.

Je voudrais bien, mon cher papa, voir Colomb embarqué. Je crains que le retard n'amène de nouveaux obstacles.

M. Hunter. N'aie pas d'inquiétude. Colomb tient entre ses mains l'acte signé par le roi et la reine. Entre autres conditions du traité, la vice-royauté lui est promise dans les pays qu'il pourra découvrir, avec le droit de transmettre cette dignité à ses descendans à perpétuité; de plus, il doit avoir, lui et toute sa postérité, la dixième partie de ce que les pays à découvrir rapporteront annuellement à la couronne d'Espagne.

L'armement de l'expédition fut suivi sans relâche, tous les apprêts furent poussés avec vigueur; mais les bâtimens étaient si petits et si mal construits, qu'il fallait avoir tout le courage de Colomb pour se hasarder avec d'aussi frêles embarcations sur des mers inconnues, dont les dangers étaient encore grossis par l'imagination et par des traditions mensongères répétées d'âge en âge.

L'un de ces navires, à bord duquel il devait arborer son pavillon, portait le nom de *Santa-Maria;* le second, celui de *Pinta,* et le troisième, celui de *Nigna.* Les deux derniers n'étaient guère plus considérables que de grandes chaloupes.

Cette petite escadre fut pourvue de vivres pour un an; et l'équipage qui devait accompagner Colomb dans cette course périlleuse n'excédait pas quatre-vingt-dix hommes.

Tous les frais de l'armement ne se mon-

taient qu'à vingt-quatre mille rixdalers (1); cette faible somme cependant parut si considérable à la cour d'Espagne, qu'elle fut sur le point de renoncer à cette noble entreprise, et elle allait probablement l'abandonner lorsque Colomb, pour écarter ce nouvel obstacle, s'engagea d'en fournir le huitième de ses propres fonds, et stipula à son profit, à raison de cette mise, la huitième partie du produit du voyage.

HENRI. La cour d'Espagne était-elle donc alors si pauvre qu'elle ne pût trouver aisément une somme aussi modique?

M. HUNTER. Dans ce temps-là, mon cher Henri, *cinq* écus avaient plus de valeur que *cent* aujourd'hui, parce qu'ils étaient plus rares. Si, de plus, tu considères que le trésor royal devait être épuisé par la longue guerre que l'Espagne venait de soutenir contre les Maures, il te sera facile de te rendre raison de cette circonstance.

Colomb va donc enfin partir : ses préparatifs sont terminés, les vaisseaux sont à l'ancre dans la rade de Palos (2). Le vent favorable se lève, et le 3 août 1492, après avoir imploré la protection divine, il met à la voile au milieu des acclamations d'une multitude

(1) Environ 90 mille livres de France.

(2) *Palos*, petite ville maritime de l'Andalousie.

de spectateurs dans l'admiration de son audace et de sa persévérance.

Conformément à son plan, Colomb gouverna droit aux îles Canaries. Dès le lendemain il lui arriva un accident assez peu important en lui-même, mais qui aurait fait manquer l'entreprise si Colomb avait eu la même faiblesse que ses compagnons superstitieux. Le timon de *la Pinta* se cassa, et même, à ce que l'on croit, par la faute préméditée du pilote, qui, regrettant de s'être laissé engager pour un si dangereux voyage, désirait que l'on fût obligé de retourner en Espagne. Nous sommes perdus, s'écrièrent les gens de l'équipage, si nous ne retournons pas à l'instant dans notre pays.

Pourquoi donc? leur demanda Colomb. — Pourquoi? répondirent-ils; le ciel ne nous fait-il pas connaître, par ce qui vient d'arriver au timon, les malheurs qui nous menacent si nous ne renonçons sur-le-champ à ce voyage aussi hardi que périlleux?

Eh! qui peut vous faire croire, répondit le grand homme, qu'un accident ordinaire et de peu d'importance est la certitude d'un malheur à venir? Un timon cassé signifie qu'il faut le réparer, et rien de plus.

« L'amiral, se chuchotèrent les matelots à l'oreille, est un esprit fort; il ne croit pas aux présages. »

Colomb, sentant l'importance de guérir ses compagnons ignorans d'une superstition qui, dans mille autres occasions, pourrait leur inspirer de nouvelles alarmes, entra avec eux dans un examen approfondi de leurs vaines alarmes, et réussit, sinon à dissiper entièrement, du moins à affaiblir leurs craintes superstitieuses. Ils continuèrent leur route jusqu'aux îles Canaries, où ils jetèrent l'ancere.

Après y avoir réparé quelques avaries et s'être procuré des rafraîchissemens, ils s'élancèrent, le 6 septembre, dans la grande mer occidentale, où aucun navire n'avait encore fait voile.

Pendant deux jours, ils n'avancèrent pas beaucoup; ce ne fut que le troisième qu'ils perdirent de vue les îles Canaries : c'est alors que le courage leur manqua. Comme s'ils apprenaient dans ce moment, pour la première fois, où ils devaient aller, ils s'effrayèrent des difficultés et de la témérité de leur entreprise. Ils se prirent à pleurer comme des femmes ou des enfans; tantôt ils se frappaient la poitrine, tantôt ils jetaient des cris perçans. Colomb seul, semblable à un rocher battu par les flots, conserva, au milieu de leurs lamentations, tout son sang-froid, toute sa fermeté, et fit paraître tant de calme et de sérénité, son langage fut si bien celui du génie et de l'espérance, qu'il rendit le courage aux plus timides. Après leur

avoir reproché leur pusillanimité, il s'étendit sur les récompenses qui les attendaient immanquablement au terme de leur voyage, et il leur peignit avec des couleurs si vives les richesses et la gloire qu'ils allaient recueillir, qu'ils lui promirent de le suivre partout où il les conduirait. Néanmoins ces premiers témoignages de faiblesse lui firent pressentir les scènes auxquelles il devait s'attendre par la suite, et il s'y prépara.

Dès lors il passa la plus grande partie de son temps sur le tillac, et ayant toujours la sonde en main, ou l'instrument dont on se sert pour faire des observations astronomiques.

Frédéric. Qu'est-ce que c'est qu'une sonde, papa?

M. Hunter. C'est, mon ami, une grosse pièce de plomb attachée au bout d'une longue corde : on la jette dans la mer, en filant la corde à mesure qu'elle descend; quand le plomb touche au fond, on peut voir, par la hauteur à laquelle la corde a été mouillée, quelle est la profondeur de la mer en cet endroit. Comprends-tu?

Frédéric. Oui, mon papa. Mais pourquoi se mettent-ils en peine de savoir la profondeur de la mer?

M Hunter. Ne le devinerais-tu pas toi-même? Réfléchis un moment.

Frédéric. Ah! m'y voilà. Si l'eau n'est pas

assez profonde, le vaisseau échoue; alors, adieu le vaisseau : pour cela on est obligé de s'assurer continuellement s'il y a assez d'eau.

M. Hunter. Tu vois bien qu'en réfléchissant on peut deviner soi-même bien des choses. Mais en voilà assez pour aujourd'hui; demain nous continuerons de suivre les voyageurs dans leur route.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Mes enfans, avant de continuer notre histoire, je dois vous dire quelque chose qui réclame toute votre attention.

Tous, *d'un air de curiosité.* De quoi s'agit-il?

M. Hunter. Je serai obligé de vous parler quelquefois de *longitude* et de *latitude;* il est donc nécessaire que vous compreniez bien la véritable signification de ces termes.

Henri. Mais il y a long-temps que nous l'avons apprise.

John. Papa nous l'a expliquée il y a deux ans, quand nous avons commencé la géographie.

M. Hunter. En ce cas, un des plus âgés

prendra ma place, et instruira les plus jeunes qui n'en ont pas encore entendu parler.

HENRI. Sans doute; mais il faudrait aller chercher le globe.

M. HUNTER. Je crois que nous pourrons nous en passer. Tenez, voici une petite mappemonde de ma façon; je pense qu'elle pourra remplir notre objet. Eh bien! qui de vous veut me représenter?

TOUS. Moi! moi! moi!

M. HUNTER. Puisque vous vous offrez tous, il faut bien que je choisisse. Henri, toi qui es l'aîné, avance ici; et vous autres, s'il se trompe, vous n'oublierez pas de le mettre dans son chemin.

HENRI. Hé bien! Charlotte, ma fille, approche; et toi aussi, mon fils Frédéric. De l'attention : je vais vous enseigner ce qu'on appelle la longitude et la latitude de notre globe.

MAD. HUNTER. Voilà un début assez grave.

HENRI. Mais, maman, je suis le papa; il faut bien que je prenne un air d'importance. Regardez, mes enfans, cette petite figure représente la moitié de notre terre.



Frédéric. Fort bien.

Henri. Vous savez déjà que la terre est ronde comme une boule et qu'elle est un peu raboteuse. Cette figure représente un de ses côtés; sur cette terre ronde il y a deux points, l'un précisément vis-à-vis de l'autre autour desquels la terre tourne continuellement. Dans notre figure, ils sont indiqués par les chiffres 1 et 2: Ces deux points s'appellent les *pôles* de la terre. Celui des deux qui est en haut a perpendiculairement au-dessus de lui une étoile appelée la *septentrionale*, et par cette raison on lui a aussi donné le nom de *pôle septentrional;* l'autre, au contraire, est appelé le *pôle méridional*. Au milieu de la boule dont notre figure représente la

moitié, on a tiré une ligne ou un cercle, qui sépare cette boule en deux parties égales. Cette ligne est ici marquée A et B.

FRÉDÉRIC. Y a-t-il en effet une telle ligne sur notre terre?

HENRI. Non sans doute. Nous autres savans, mon bon Frédéric, nous imaginons seulement qu'une telle ligne passe tout autour de la terre.

CHARLOTTE. Mais pourquoi cela?

HENRI. Patience, et tu l'auras bientôt compris. Voulez-vous à présent savoir comment on appelle cette ligne? *L'équateur.*

CHARLOTTE. Pourquoi?

HENRI. Parce que non-seulement, à l'aide de cette ligne, on partage la terre, en idée, en deux parties égales, mais encore parce qu'à l'époque où le soleil est perpendiculairement au-dessus de ce cercle, les jours sont égaux aux nuits. Eh bien, l'espace tracé par cette ligne tout autour de la terre, depuis A jusqu'à B, et ensuite depuis B, de l'autre côté que l'on ne peut pas voir d'ici, jusqu'au même point A, on l'appelle la *longitude de la terre.* M'avez-vous bien compris?

FRÉDÉRIC et CHARLOTTE. Oui! oui!

HENRI. Voilà donc le premier point éclairci. Il vous reste à apprendre ce que c'est que la *latitude* de la terre. Voyez-vous ces lignes qui sont tirées ici du pôle septentrional jusque là-bas au pôle méridional?

Les deux Enfans. Vraiment oui, nous les voyons.

Henri. Eh bien, elles marquent la latitude de la terre, et on les appelle *les méridiens.*

Frédéric. Pourquoi donc méridiens?

Henri. Parce que tous les lieux au-dessus desquels on peut tirer un même méridien ont midi en même temps, et cela au moment où le soleil est précisément vis-à-vis de cette ligne. Le comprenez-vous?

Charlotte. Oui, monsieur le professeur.

Henri. Bon. Un des méridiens, que vous voyez ici tirés en grand nombre, et dont on peut tirer autant que l'on veut, s'appelle le *premier.* Que ce soit ici, sur notre figure, celui qui est un peu plus gros que les autres, et qui est divisé en quantité de petites intersections. Voyez-vous?

Les deux Enfans. Oui! oui!

Henri. Quand donc on demande (faites bien attention, à quelle longitude est un lieu donné, c'est comme si l'on voulait savoir à quelle distance il est du premier méridien; bien entendu que l'espace de là au méridien se mesure d'orient en occident. Si au contraire on demande à quelle latitude est un endroit, on veut savoir combien de chemin il y a de là à l'équateur. Cela est-il clair?

Les deux Enfans. Très clair!

Henri. J'aperçois là, sur notre petit planis-

phère, un navire : si je vous demandais *à quelle longitude il se trouve*, qu'est-ce que cela voudrait dire ?

CHARLOTTE. De combien il est éloigné du premier méridien.

HENRI. Mais, Frédéric, si, en continuant, je demandais aussi *à quelle latitude est le navire*, que voudrais-je savoir ?

FRÉDÉRIC. Combien il y a encore de là à l'équateur.

HENRI. A merveille. Allons, je suis content de votre attention.

M. HUNTER. Et moi, je le suis de tes explications. Donnez un baiser à votre jeune professeur, puisqu'il vous a si bien instruits; et celui-ci (*en l'embrassant*), je te le donne comme récompense pour avoir fait les honneurs de ma place.

JOHN. Mais il a passé quelque chose, mon papa.

M. HUNTER. Quoi donc ?

JOHN. Il a oublié de dire que l'équateur et les méridiens sont divisés en *degrés*.

M. HUNTER. Va donc prendre sa place, et tâche de leur faire comprendre ce que tu viens d'avancer.

JOHN. Je vais essayer. Vous voyez bien que l'équateur et le premier méridien sont coupés, à des distances égales, par une quantité de petites lignes qui forment autant de divisions ?

Frédéric et Charlotte. Oui.

John. Chacune de ces divisions est appelée un *degré*, et signifie un espace de *quinze milles d'Allemagne* ou de *vingt-cinq lieues communes de France.* L'équateur contient *trois cent soixante* de ces degrés, et un méridien, d'un pôle à l'autre, en contient *cent quatre vingts.* Ainsi, quand on dit, par exemple, *que tel* ou *tel endroit est au trois cent trentième degré de longitude*, on ne prétend dire autre chose, sinon qu'en comptant les degrés de l'équateur depuis cet endroit, allant toujours à l'ouest autour de la terre, jusqu'au premier méridien, il s'en trouvera trois cent trente. Et si ensuite on ajoute que ce même endroit *est au huitième degré de latitude*, cela signifie qu'en comptant les degrés du premier méridien depuis l'équateur jusqu'à l'endroit en question, il s'en trouve huit.

M. Hunter. Très-bien; John a mérité aussi d'être embrassé. Donnez-lui un baiser, mes enfans. Et voici pour ma part.

M. Hunter *continuant.* Voyons maintenant à quel degré de longitude et de latitude pourra se trouver le navire que j'ai dessiné ici. D'abord à quel degré de longitude? Tenez, il faut que nous comptions les degrés de l'équateur vers l'ouest, depuis le point où est le navire jusqu'à ce que nous soyons arrivés au premier méridien; mais comme cette figure ne représente qu'un côté de la terre, nous n'y pouvons pas

compter les degrés de l'équateur tout autour; il faut donc que vous vous en rapportiez à celui qui a fait ce dessin, et qui, comme vous voyez, a mis au-dessous du navire le nombre de 340. Voilà bien le degré de longitude du navire. Mais à présent le degré de latitude? Rien ne nous empêche ici de compter les degrés du premier méridien depuis l'équateur jusqu'à la distance où le navire est de l'équateur, c'est-à-dire à peu près jusqu'ici. Ainsi, un, deux, trois, quatre, cinq. Nous y voilà! Le navire est au cinquième degré de latitude. Avez-vous tous bien compris, mes enfans?

CHARLOTTE et FRÉDÉRIC. Très bien, mon papa.

M. HUNTER. J'en suis enchanté. Ces connaissances préliminaires vous seront très utiles par la suite : elles sont indispensables pour bien entendre le récit des voyageurs. Une seule chose à remarquer encore, c'est que quand il est question de la latitude de la terre au-dessus de l'équateur vers le pôle septentrional, cela s'appelle *latitude septentrionale*, ou *latitude nord*, pour la distinguer de celle au-dessous de l'équateur, vers le pôle méridional, appelée *latitude méridionale* ou *latitude sud*. Reprenons à présent l'histoire de notre voyageur.

Le lendemain de son départ des Canaries, le vent étant faible, Colomb n'avait fait encore que dix-huit lieues; mais prévoyant que la lon-

gueur seule de la route intimiderait ses compagnons, il résolut de recourir à une ruse innocente, et de leur cacher le chemin qu'ils feraient chaque jour. Il leur dit donc qu'ils n'avaient encore fait que quinze lieues.

Le 12 septembre, sixième jour de leur navigation, ils se trouvèrent à 350 degrés de longitude, à compter depuis l'île de Fer, une des Canaries, ou, ce qui revient au même, à 150 milles de cette île vers l'ouest, et au même degré de latitude nord de cette île. Ils y rencontrèrent le tronc d'un grand arbre, qui paraissait avoir flotté depuis long-temps sur ces eaux. Les matelots le prirent pour l'avant-coureur d'une terre voisine; erreur qui servit à les tranquilliser un peu.

Mais leur espoir fut de courte durée : avant d'être à cinquante lieues plus loin, ils aperçurent un phénomène qui les consterna tous, et qui même surprit beaucoup leur commandant.

Henri. Quel était donc ce phénomène ?

M. Hunter. Vous savez que le guide principal des navigateurs est l'*aiguille aimantée*, parce qu'elle a la propriété singulière de montrer toujours le nord avec sa pointe : par là, les marins savent distinguer de nuit et de jour les quatre points cardinaux du monde, et connaissent où ils doivent gouverner. Sans ce guide, qui jusqu'alors n'avait jamais été infidèle, il eût été

plus que téméraire de s'engager dans une course si longue et tout-à-fait inconnue.

Concevez d'après cela quels durent être et la surprise de Colomb et l'effroi de ses timides compagnons, lorsqu'ils aperçurent que la boussole (1) ne montrait plus directement l'étoile polaire, mais qu'elle déclinait vers l'ouest d'un degré entier.

WILLIAM. D'où cela pouvait-il venir?

M. HUNTER. Il nous serait aujourd'hui tout aussi difficile de répondre à cette question qu'il l'eût été à Colomb, quoique depuis son temps on ait observé cette déclinaison une infinité de fois, et qu'on ait même dressé une table des lieux où elle a coutume d'arriver. Les équipages de Colomb étaient frappés d'effroi : il s'imaginaient que la nature venait de changer, et que leur seul guide, l'aiguille aimantée, allait les abandonner. Colomb profitait de leur ignorance pour leur expliquer cette déclinaison, qu'il ne comprenait pas lui-même, et il était parvenu à les rassurer, lorsqu'un autre phénomène vint leur faire éprouver de nouvelles terreurs : c'étaient les vents alisés. Ces vents d'orient en occident, qui règnent constamment en pleine mer entre les tropiques (2), n'avaient pas encore été

(1) On nomme ainsi l'aiguille aimantée et la boîte où elle est dressée.

(2) Les tropiques sont des lignes que les géographes ont tirées idéalement des deux côtés de l'équateur, tout autour

observés. Lorsque les matelots s'aperçurent que leurs navires étaient sans cesse poussés en droite ligne vers l'ouest, leur inquiétude fut au comble. Quoi ! disaient-ils, si ce vent d'est régnait ici continuellement, comment nous serait-il possible de retourner dans notre patrie! Cette idée les fit frémir.

Peu de jours après, leurs inquiétudes augmentèrent encore. Ils aperçurent tout à coup la mer couverte, à perte de vue, d'herbes vertes, qui lui donnaient l'apparence d'une immense prairie. Dans quelques endroits ces herbes étaient si épaisses qu'elles entravaient la course des vaisseaux. « Nous voilà arrivés, pensaient-ils, au terme des mers navigables. Sous ces herbes il y a sans doute des bas-fonds et des écueils, et au moment où nous nous y attendrons le moins nos vaisseaux seront mis en pièces. Infortunés! quel était notre délire en nous laissant persuader de suivre un aventurier! »

La circonstance était critique; mais le courage et la prudence de Colomb ne l'abandonnèrent pas. « N'êtes-vous pas bien insensés, dit-il à ses compagnons, de vous alarmer d'une chose qui vous prouve, au contraire, que nous touchons au terme de nos travaux? L'herbe

de la terre, et au-dessus desquelles le soleil se trouve perpendiculairement dans le temps où nous avons le jour le plus long ou le plus court.

peut-elle croître au milieu de la mer ? et n'est-il pas probable que nous sommes peu éloignés d'un continent, et que ces herbes vertes que nous apercevons se sont détachées de ses rivages ?

En l'entendant parler ainsi, les compagnons de Colomb perdaient peu à peu cet effroi qui les avait saisis ; et comme en même temps on aperçut différens oiseaux qui prenaient leur vol du côté de l'ouest, l'espérance et la joie succédèrent à leurs craintes ; et, dans l'attente de voir bientôt leur entreprise couronnée d'un heureux succès, ils continuèrent gaiement leur route.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Cependant cette espérance ne tarda pas à s'évanouir. Déjà ils avaient parcouru un espace de sept cent soixante-dix lieues marines, et aucune terre ne paraissait encore. Heureusement que personne, dans les trois navires, excepté Colomb, n'était en état de calculer la longueur de la course. Il continua donc de leur en cacher une bonne partie, en les assurant qu'ils n'avaient encore fait que cinq cent quatre-vingts lieues.

Toutefois cette distance leur paraissant prodigieuse, ils se livrèrent de nouveau aux lamentations et aux murmures. Tantôt l'équipage se plaignait de la facilité qu'il avait eue jusqu'alors d'ajouter foi aux vaines protestations de Colomb; tantôt il accusait la reine Isabelle de cruauté pour avoir exposé la vie d'un si bon nombre de ses fidèles sujets en faveur de l'exécution d'un projet téméraire et sans doute insensé. Tous s'accordèrent à soutenir qu'il était temps de penser au retour, pourvu toutefois que le vent fixé à l'est ne le rendît pas impossible, et qu'il fallait forcer l'amiral à renoncer à ses vains projets. Les plus audacieux furent même d'avis qu'il fallait le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour la mort d'un tel aventurier resterait sans vengeance.

Colomb vit le danger, et ne fut pas intimidé devant son équipage révolté. Il eut recours aux séductions de son éloquence persuasive. Tantôt il employait les représentations amicales; tantôt il prenait le ton sérieux du commandement; tantôt enfin il faisait entendre la voix de la menace, et effrayait ses matelots du courroux de son souverain, et des châtimens dont il punirait leur lâcheté s'ils persévéraient à l'arrêter au terme de ses glorieux travaux.

C'est le privilége des hommes supérieurs de dominer les volontés des âmes vulgaires. Co-

lomb triompha de la rébellion. Déjà les révoltés cédaient à ses discours et à ses promesses, lorsqu'une circonstance imprévue vint lui prêter un nouvel appui. Le vent, qui avait toujours été à l'est, tourna au sud-ouest. Colomb se hâta de faire remarquer cet heureux changement, et la confiance revint avec l'espérance. Quelques jours après, *la Pinta*, qui marchait en avant, crut découvrir la terre dans le nord : on pressa l'amiral de gouverner de ce côté; mais, convaincu de sa bonne route, il s'y refusa constamment, et continua de marcher à l'ouest. Bientôt on aperçut un grand nombre de ces oiseaux de mer auxquels on a donné le nom d'*alcatras;* c'était un indice de terre : la sonde fut jetée, et cependant on ne trouva pas de fonds à deux cents brasses. D'autres oiseaux, parmi lesquels on remarqua un oiseau du tropique, se perchaient sur les vergues, et prenaient ensemble leur direction vers l'ouest. D'autres fois des poissons volans rasaient la surface des eaux, et en cherchant à s'élever retombaient sur le pont. La mer se montrait parfois couverte d'herbes, et cependant, malgré ces indices favorables, la terre ne paraissait pas encore. L'esprit de mécontentement reparut de nouveau, les murmures recommencèrent; cette fois, ce ne fut pas seulement parmi les matelots que la révolte éclata; les officiers, jusqu'alors fidèles, se ran-

gèrent du côté des premiers, et le général resta seul comme un chêne isolé au milieu de la tempête. Son éloquence et ses prières furent inutiles; on le menaça même de la mort s'il ne retournait sur-le-champ en Espagne.

Dans cette situation désespérée, il se vit obligé de promettre aux mutins qu'il se rendrait à leurs désirs, sous la condition qu'ils s'engageraient à lui obéir encore pendant trois jours seulement, protestant que si, dans cet espace de temps, on ne découvrait pas terre, il revirerait de bord (1) le quatrième jour, pour les ramener en Espagne.

Quoique la rage des mutins fût extrême, ils ne purent s'empêcher de trouver cette proposition raisonnable. Ils y consentirent, et cette convention fut confirmée de part et d'autre par les plus saintes assurances.

Colomb était bien persuadé qu'il courait peu de risque; car les signes du voisinage de la terre se multipliaient tellement qu'il était presque sûr d'y aborder dans le temps convenu. La sonde avait déjà atteint le fond depuis plusieurs jours, et on avait trouvé une terre vaseuse qui annonçait la proximité du rivage. On voyait des essaims entiers de petits oiseaux diriger leur vol vers l'ouest, et qui ne semblaient pas ap-

(1) *Virer* c'est tourner d'un côté sur l'autre; *revirer* ou *revirer de bord* c'est tourner d'un autre côté.

partenir à ces espèces d'oiseaux qui se hasardent dans des courses lointaines. On pêcha dans la mer un buisson dont le fruit était rouge et dans toute sa fraîcheur; l'air devenait plus doux et le vent plus variable, surtout de nuit; signes heureux qui annonçaient qu'on était près du but où la patience et la constance de Colomb devaient être couronnées.

Aussi fut-il, peu après, si sûr de son fait, que le lendemain au soir il rappela à ses gens leur devoir de reconnaissance envers Dieu, protecteur de leur entreprise périlleuse, les exhorta à la vigilance, et ordonna de carguer les voiles, dans la crainte d'être jetés sur la côte pendant la nuit.

Colomb leur rappela encore que la reine avait promis une pension viagère de 312 écus d'Espagne à celui qui, le premier, apercevrait la terre inconnue, et promit d'ajouter une mante de velours à riche cadeau.

Tout le monde passa la nuit sur le tillac dans une grande agitation, et les yeux fixés du côté où ils espéraient voir cette terre désirée.

Nous devons, je pense, les laisser jusqu'à demain dans cette situation.

Tous. Oh! mon papa!

M. Hunter. Vous ne voulez donc pas que je m'arrête?

Tous. Oh non! non! de grâce!

Pierre. C'est l'endroit le plus intéressant.

M. Hunter. Allons, soit.

Ce fut vers deux heures avant minuit que Colomb, qui était sur le gaillard d'avant, crut apercevoir une lumière à une certaine distance. Il appela un page de la reine, qui était à son bord, et la lui montra. Celui-ci la vit également, et la fit remarquer à un troisième qui venait de les joindre. Tous les trois crurent apercevoir que cette lumière changeait de place, et jugèrent par là qu'elle était portée par un voyageur.

Sur les deux heures après minuit, les cris joyeux *terre! terre!* partis de *la Pinta*, qui était toujours en avant, pénétrèrent tous les cœurs d'allégresse. L'équipage, dont les espérances avaient été si souvent trompées, attendit avec impatience la pointe du jour pour se convaincre, par ses yeux, que l'accomplissement du plus ardent de ses désirs n'était pas un songe. Enfin l'horizon s'éclaircit, l'aurore paraît, et l'équipage de *la Pinta* entonne le *Te Deum!* Les gens des deux autres vaisseaux n'ont pas plus tôt vu la terre, que, versant un torrent de larmes, et profondément émus, ils font aussi retentir les airs de cris de joie et d'actions de grâces.

A peine leur cantique est-il achevé, qu'ils s'empressent de réparer leur injustice envers le chef qu'ils ont méconnu et si grièvement offensé. Pleins de repentir, ils se jettent aux

pieds de ce grand homme, et lui demandent pardon de leur conduite criminelle. Colomb ne se démentit point dans cette occasion : la douceur avec laquelle il leur promit d'oublier leurs écarts, ne fut pas moins généreuse que la fermeté qu'il avait opposée à leurs fureurs avait été héroïque.

JOHN. Quelle partie de l'Amérique viennent-ils de découvrir ?

M. HUNTER. C'est ce que Colomb lui-même ne sait pas encore. Attendons qu'il descende à terre et qu'il prenne des informations. N'oublie pas de m'apporter demain la carte de l'Amérique.

JOHN. Non, papa.

SIXIMEÈ ENTRETIEN.

JOHN.

VOICI, mon cher papa, la carte que tu me dis hier d'apporter.

M. HUNTER. Bon. Regardez, mes enfans : toutes ces îles-là s'appellent en général les *îles Lucayes* ou de *Bahama*. Une d'entre elles, que voilà, s'appelle *Guanahani*, ou bien aussi l'*île de Cat* : c'est elle qui fut découverte la première. Colomb lui donna le nom de *San-*

Salvador, c'est-à-dire pays dont la découverte le sauva; mais ce nom ne lui est pas resté.

L'équipage fut encore quelques momens à contempler ce monde inconnu, alors éclairé des feux du soleil levant. Son aspect riant, sa fertilité, ses bois charmans, entrecoupés de mille ruisseaux, augmentaient encore chez les Espagnols le ravissement de cette grande découverte.

Enfin Colomb ordonna de mettre les chaloupes à la mer. Il en monta une, et vogua vers le rivage au bruit d'une musique guerrière, accompagné de ses principaux officiers et de quelques gens armés, portant des drapeaux flottans.

A leur approche, la côte se couvrit de naturels, attirés par le spectacle nouveau et merveilleux des vaisseaux européens. On aborde, et Colomb, richement vêtu, l'épée nue à la main, saute le premier et touche du pied ce Nouveau-Monde qu'il a découvert.

Tous ses compagnons l'ayant suivi, baisèrent la terre, et, dans cette humble posture, promirent à Colomb, en sa qualité de *vice-roi* du Nouveau-Monde, une obéissance parfaite. Après ce premier épanchement de la joie la plus vive, on planta une croix sur le rivage, devant laquelle on se prosterna encore une fois, pour s'acquitter envers Dieu du devoir sacré de la reconnaissance. Puis ils prirent solennellement

possession de ce pays au nom du roi et de la reine d'Espagne.

Durant ces cérémonies, les Indiens s'assemblèrent en foule autour des Espagnols, regardant avec surprise et en silence tantôt les maisons flottantes, tantôt les êtres extraordinaires qu'elles venaient d'amener à travers les flots. Hélas! si ces malheureux avaient su qu'elles seraient les suites de cette solennité, ils eussent pleuré et gémi sur leur triste destinée, ou plutôt ils auraient chassé ces étrangers qu'ils contemplaient avec admiration et respect.

Plus les Indiens regardaient les Espagnols, plus ils étaient étonnés. La couleur blanche des Européens, leur visage barbu, leurs habits, leurs armes, leur conduite, tout était extraordinaire pour eux. Mais lorsqu'ils entendirent le bruit de la mousqueterie et des canons, ils furent comme frappés de la foudre, et se persuadèrent que ces étrangers, armés du feu du ciel, étaient des êtres élevés au-dessus de la condition humaine, des enfans du soleil, leur divinité, qui s'étaient abaissés à les venir voir.

Luc. Ces gens prenaient-ils donc le soleil pour Dieu?

M. Hunter. Oui, mon ami. Quelques Américains, qui avaient un peu plus d'esprit que les autres, avaient été tellement frappés de la beauté du soleil, de son feu vivifiant et de son

cours régulier, qu'ils l'avaient pris pour l'être le plus bienfaisant et le plus puissant, pour Dieu même. D'autres, au contraire, s'étaient forgé un ou plusieurs dieux de figure humaine.

Si la vue des Espagnols étonnait les Indiens, ceux-ci n'étaient guère moins surpris de tant d'objets nouveaux et singuliers qu'ils avaient sous les yeux. Ils voyaient des herbes, des plantes, des arbres et des animaux d'espèces différentes de celles que nous avons en Europe. Ils voyaient aussi des hommes qui, par la forme de leur corps et par leurs mœurs, semblaient appartenir à une autre classe que la nôtre. Leur peau était couleur de cuivre, leurs cheveux noirs et longs, leur menton sans barbe, leur taille de moyenne grandeur; les traits de leur visage étaient étranges; leur air doux et timide; leur figure et d'autres parties de leur corps étaient marquées et peintes d'une manière bizarre. Les uns étaient tout-à-fait nus, les autres l'étaient à peu de chose près; seulement, pour se parer, ils chargeaient leurs oreilles, leurs narines et leur tête de différens ornemens faits de plumes, de coquillages et de feuilles d'or. Ils furent d'abord timides et réservés; mais quand on leur eut distribué toutes sortes de bagatelles, de grains de verre, des rubans, des grelots, ils prirent la plus grande confiance en leurs hôtes; et lorsque, sur le soir, les Espagnols retournèrent à leurs vaisseaux, beau-

coup d'Indiens, dans leurs canots faits de troncs d'arbres creusés, les y accompagnèrent, soit pour satisfaire leur curiosité, soit pour troquer avec eux d'autres colifichets. Ils donnaient en échange du fil de coton de leur façon, ou bien des javelots, dont la pointe était formée d'une forte arête de poisson, toutes sortes de fruits et de perroquets. Tous étaient si empressés de se procurer quelque bagatelle européenne, qu'ils ramassèrent avec grand soin les morceaux d'un pot cassé qui étaient épars sur le tillac, et donnèrent avec joie vingt-cinq livres de beau fil de coton pour quelques jetons de cuivre qui ne pouvaient leur être d'aucun usage.

Le lendemain, Colomb visita les côtes de cette île, accompagné partout d'un grand nombre d'habitans. Il s'informa soigneusement par signes, d'où ils tiraient ces feuilles d'or dont leurs narines étaient parées; et ils lui firent comprendre qu'on ne les trouvait pas dans leur île, mais dans une autre, située vers le sud, qui produisait, suivant eux, de l'or en quantité. Colomb résolut de suivre leurs indications et de se mettre à la recherche de ce riche pays. Il se rembarqua donc, se fit accompagner de sept Indiens pour lui servir de guides et d'interprètes (1), et fit voile au sud.

(1) Celui qui explique à deux personnes qui parlent une langue différente, ce qu'elles se disent réciproquement.

Sur cette route il rencontra plusieurs îles, dont il ne visita que les trois plus grandes, qu'il nomma *Sainte-Marie de la Conception*, *Ferdinande* et *Isabelle.* Mais n'y trouvant pas d'or, et tous les Indiens à qui il s'adressait montrant toujours le sud, il ne s'arrêta pas long-temps à la visite de ces îles, et poursuivit sa route.

Dans une d'elles on vit des chiens, mais qui étaient muets; et dans la suite on a su par l'expérience que même les chiens d'Europe, quand ils ont passé quelques temps en Amérique, perdent la faculté d'aboyer. On y vit et on y tua aussi le premier *alligator*, animal de l'espèce des lézards, et qui ressemblant dans presque toutes ses parties au crocodile, porte également le nom de *crocodile des Indes occidentales.*

A la suite d'une autre petite course, on découvrit un vaste pays, qui se distinguait des îles que l'on avait vues jusqu'alors par sa grande étendue aussi bien que par la nature de son sol. Au lieu d'être plat et uni comme elles, il offrait aux regards des montagnes et des vallées agréablement diversifiées par des forêts, des prairies et des rivières. Colomb lui-même doutait si c'était une partie du continent, ou seulement une grande île. Quelques jours de plus lui apprirent que c'était véritablement une île, et que dans la langue du pays elle s'appelait *Cuba.* La voilà sur notre carte, entre les vingtième et

vingt-troisième degrés de latitude septentrionale.

Colomb jeta l'ancre dans l'embouchure d'un large fleuve, bien curieux de prendre connaissance du pays et des habitans; mais à la vue des vaisseaux, ceux-ci abandonnèrent leurs cabanes et s'enfuirent dans les montagnes. Un seul d'entre eux eut le courage de s'approcher dans une petite nacelle et de monter à bord. Après s'être assuré de l'amitié de cet Indien par de petits présens, l'amiral l'envoya à terre avec un de ceux qu'il avait amenés de Guanahani, et deux Espagnols chargés de reconnaître le pays et d'inspirer de la confiance aux habitans; il craignait qu'un plus grand nombre ne les fît fuir plus loin.

Cependant les vaisseaux se trouvant fort endommagés, on jugea nécessaire de les *radouber* (1).

Cependant les deux Espagnols, après s'être avancés dans le pays jusqu'à douze lieues, revinrent, et firent à l'amiral leur rapport à peu près en ces termes:

« Le pays que nous venons de parcourir est en grande partie cultivé et généralement fertile. Il produit du blé indien ou *maïs*, et une racine

(1) Radouber un vaisseau c'est boucher les trous du bâtiment et l'enduire de suif ou de goudron. Pour faire ces réparations, on met ordinairement le vaisseau sur le côté.

qui se mange comme du pain, lorsqu'elle a été rôtie. Nous sommes arrivés à une petite ville d'environ cinquante maisons de bois, et contenant jusqu'à mille habitans. Les plus distingués vinrent au-devant de nous, et quand ils eurent appris des Indiens qui nous accompagnaient quels gens nous étions, ils nous prirent par le bras, et nous menèrent dans la ville, où ils nous assignèrent un logement spacieux. Ils nous firent asseoir sur une espèce de chaise qui avait la figure de quelque animal, dont la queue servait de dossier, et dont les yeux et les oreilles étaient d'or. Dès que nous fûmes placés, les Indiens s'assirent à côté de nous par terre; ils nous baisèrent les mains et les pieds, et nous témoignèrent tant de respect que l'on voyait bien qu'ils nous prenaient pour des êtres célestes. On nous fit manger de leurs racines rôties, auxquelles nous trouvâmes un goût de châtaigne; et nous remarquâmes que toute l'assemblée des sauvages qui nous servaient n'était composée que d'hommes. S'étant retirés au bout d'un certain temps, ils furent relevés par autant de femmes, qui nous rendirent les mêmes honneurs que nous avions déjà reçus de la part des hommes. Enfin quand nous sommes revenus, une foule d'habitans offrit de nous accompagner; mais nous les avons priés de n'en rien faire, et n'avons accepté cet honneur que du *cacique* ou roi, et de son fils, qui en effet

nous ont accompagnés jusqu'ici, et ont partout donné ordre de nous traiter avec une grande considération. »

L'amiral en témoigna sa reconnaissance à ces deux princes, et les régala à bord de son vaisseau avec beaucoup d'attention et d'égards.

Quand il en vint aux informations sur le pays où se trouvait l'or, on lui montra l'orient; mais ils ne pouvaient comprendre pourquoi les hommes blancs faisaient paraître une si grande passion pour ce métal, qui à leurs yeux n'étiat presque d'aucun prix, et qu'ils n'employaient qu'à leur parure. Les hommes blancs de leur côté n'étaient pas moins surpris de la simplicité de ces bonnes gens; et Colomb abrégea son séjour dans cette île, pour aller chercher, suivant les nouveaux renseignemens que l'on venait de lui donner, le pays à mines d'or, objet de ses vœux, que les Indiens appelaient *Haïti*.

En quittant Cuba, le 19 novembre, il emmena douze naturels du pays, pour les conduire en Espagne. Ces Indiens quittèrent leur patrie avec la plus grande indifférence, parce que Colomb avait soin de leur rendre le séjour dans les vaisseaux aussi agréable qu'il était possible.

Le vent étant devenu contraire pendant

plusieurs jours, l'amiral fut obligé de *louvoyer* (1).

Alonzo Pinzo, capitaine de *la Pinta*, voulut profiter de la circonstance; et comme son vaisseau était meilleur voilier que les autres, il chercha à s'échapper, pour parvenir le premier dans le pays de l'or, et en faire sa provision avant que les autres n'y fussent parvenus.

Colomb, qui se douta de ses intentions, lui fit signal de l'attendre (2); mais Pinzo n'y eut aucun égard: la soif de l'or lui fit oublier le devoir de l'obéissance.

Colomb, n'y pouvant remédier, prit le parti de retourner à Cuba avec les deux navires qui lui restaient. Le gros temps l'obligea à y rester quelques jours; il les employa à reconnaître le pays partout où il était riant et assez bien cultivé. On remarqua dans la manière de vivre des habitans une particularité qui d'abord dégoûta les Espagnols : ils avalaient avec grand appétit une espèce de grosses araignées, des vers nour-

(1) Louvoyer c'est voguer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On fait cette manœuvre lorsque le vent est contraire et que cependant on veut maintenir le bâtiment dans les parages où l'on se trouve.

(2) On appelle signal à la mer des instructions que l'on donne au moyen de quelques marques distinctives qui servent à faire connaître aux divers bâtimens d'une escadre, les ordres ou les avis du commandant. Le jour, on emploie des pavillons de diverses couleurs, et la nuit on fait usage du canon, des fusées, de feux, etc.

ris dans le bois pourri, et des poissons à demi cuits, auxquels ils arrachaient auparavant les yeux pour les manger crus.

Aussitôt que le temps eut changé, Colomb remit à la voile pour aller à la recherche de *Haïti* et du traître Pinzo.

Il n'eut à faire que seize lieues de chemin. Ce fut le 6 décembre qu'il arriva devant cette grande île, qu'il nomma *Hispaniola* ou petite Espagne, à raison de la ressemblance de son sol avec celui de l'Espagne d'Europe. Depuis elle reçut le nom de Saint-Domingue, nom d'une ville que les Espagnols y bâtirent et qui devint la capitale de l'île.

A son arrivée, les habitans se sauvèrent dans les bois, et comme on n'eut aucune nouvelle de *la Pinta*, l'amiral quitta bientôt le havre où il avait mouillé, et fit gouverner au nord en rangeant la côte.

Ayant jeté l'ancre dans un autre havre, il réussit à faire connaissance avec quelques habitans. Une Indienne, que l'on avait prise et qui avait été comblée de caresses et de présens, fit à ses compatriotes un portrait si avantageux des Espagnols, qu'ils n'hésitèrent pas de s'en approcher, pour voir et obtenir à leur tour quelques-unes des choses merveilleuses qu'elle avait reçues.

Ces gens, quant à la figure et aux mœurs, ne différaient en rien des habitans de Guana-

hani et de Cuba. Comme eux, ils n'étaient pas vêtus : ils avaient le teint couleur de cuivre ; ils étaient aussi timides et ignorans, et n'avaient pas moins de douceur dans le caractère. Surpris de tout ce qu'ils voyaient, ils paraissaient croire que les Espagnols n'étaient pas des hommes, mais des êtres célestes. On voyait briller dans leur parure plus d'or qu'on n'en avait aperçu dans celle des insulaires précédens ; mais ils faisaient également si peu de cas de ce métal, qu'ils s'estimaient heureux de pouvoir l'échanger contre des grains de verre, des épingles, des sonnettes ou d'autres bijoux de cette espèce. Quand Colomb leur demanda le lieu où l'on trouvait de l'or, ils montrèrent la partie orientale ; d'après cette nouvelle indication, il remit aussitôt à la voile, plein d'espoir de découvrir bientôt une source immense de richesses.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Les vaisseaux étaient à peine mouillés dans une autre baie de cette île, que le cacique de la contrée vint faire une visite à l'amiral. Sa suite était considérable. Quatre hommes le por-

taient sur leurs épaules dans un palanquin, espèce de chaise à porteurs; mais son corps royal était entièrement nu, ainsi que celui de ses sujets.

Il ne fit pas la moindre difficulté de se rendre sur-le-champ à bord; et quand on lui dit que l'amiral venait de se mettre à table, il se fit introduire dans sa chambre, accompagné de deux hommes âgés, qui paraissaient être ses conseillers. Il s'assit à côté de Colomb, avec une contenance également respectueuse et confiante, tandis que les deux vieillards se placèrent à ses pieds. On lui servit du vin, et de quelques-uns des mets qui étaient sur la table; il en goûta, et envoya le reste aux gens de sa suite, qui l'attendaient sur le pont.

Le repas fini, il fit présent à l'amiral de plusieurs feuilles d'or, ainsi que d'un ceinturon artistement travaillé; et de son côté Colomb lui donna un collier d'ambre jaune, une paire de pantoufles rouges, une couverture de lit et un flacon d'eau de fleurs d'orange. Sa majesté indienne en fut si ravie, que, dans l'excès de sa reconnaissance, elle donna à connaître à l'amiral que tout son pays était à son service.

Les manières de ce monarque étaient majestueuses avec ses sujets, et très familières avec les Espagnols. Il regarda tout avec beaucoup d'attention, et marqua la plus grande surprise de toutes les choses extraordinaires qu'il voyait

dans le navire. Sur le soir, il demanda à être reconduit à terre. On s'empressa de mettre la chaloupe à la mer; l'amiral lui fit ses adieux, et les accompagna d'un coup de canon. Dès-lors plus de doute dans son esprit sur l'origine céleste de ces êtres blancs, puisqu'ils disposaient de la foudre et du tonnerre. La vénération des Indiens pour ces augustes étrangers alla jusqu'à baiser les traces que les Espagnols imprimaient sur la terre en marchant.

Comme cette contrée n'était pas encore celle qui renfermait les riches mines d'or, unique objet des vœux des Espagnols, Colomb fit appareiller pour se porter plus à l'est.

Toutes les informations que l'on s'était procurées s'accordaient à faire croire que l'on se trouvait dans un canton montueux, qui était dans la dépendance d'un cacique très puissant. Colomb avait envoyé des députés à ce prince, et ayant reçu de sa part l'invitation la plus pressante, il se hâta de s'y rendre.

A cette nouvelle course on s'était avancé jusqu'à un cap, où l'amiral fit carguer les voiles par un temps calme, à une lieue environ de la terre. Il n'avait pas fermé l'œil depuis deux jours: aussi, après avoir confié le timon au pilote, avec l'ordre précis de ne pas le quitter, il alla se coucher vers minuit. A peine fut-il livré au sommeil, que l'équipage, se croyant à l'abri de tout péril, suivit son exemple. Le pi-

lote même, qui, dans ce calme, n'appréhendait aucun danger, ne se fit point de scrupule de charger, au mépris des ordres de son supérieur, un mousse des fonctions qui lui étaient confiées, et d'aller se reposer comme les autres. Ce jeune garçon, sans expérience, était donc le seul veillant à bord du navire.

Pendant que tout le monde était plongé dans un profond sommeil, un courant entraînait insensiblement le vaisseau vers la côte; tout à coup il reçut une secousse si violente, que, de frayeur, le mousse laissa échapper le timon. Eveillé par ses cris, Colomb se transporta aussitôt sur le tillac, aperçut les rochers, et connut bientôt que le vaisseau était échoué. La consternation était générale; lui seul conserva assez de présence d'esprit pour faire les dispositions propres à sauver le vaisseau.

Il ordonna sur-le-champ à quelques-uns de ses gens d'entrer dans la chaloupe, et de jeter à une certaine distance une ancre, au moyen de laquelle on pût touer le navire (1) et le dégager des rochers. Mais tel était leur désespoir, qu'au lieu d'exécuter ses ordres ils ne songèrent qu'à leur propre conservation, et voulurent se sauver à bord de *la Nigna*. Heureusement le commandant refusa de recevoir des gens qui

(1) *Touer le navire* c'est le faire avancer en tirant un câble à force de bras ou au moyen d'un cabestan.

trahissaient leur devoir et abandonnaient leur chef. Ils furent donc obligés de retourner au vaisseau échoué.

Cependant Colomb, pour alléger son navire, fit couper les mâts et jeter dans la mer les choses les moins nécessaires, mais ce fut en vain. Le vaisseau s'ouvrit près de la quille, et l'eau y entra subitement et en si grande quantité, qu'il fallut renoncer à tout espoir de le conserver. L'amiral descendit avec tout son monde dans les chaloupes, qui vinrent à son secours, et gagna aussitôt *la Nigna* à force de rames.

Le lendemain il envoya avertir le cacique du malheur qui venait de lui arriver, et lui demander l'assistance de ses vaisseaux pour sauver ce que l'on pourrait du vaisseau naufragé.

A cette nouvelle, le bon cacique, *Guakananahari*, vint, avec tous ses gens et tous ses canots, au secours des Européens. Ils rassemblèrent ce qu'ils purent ramasser des effets du vaisseau, et les transportèrent à terre sans en détourner aucun. *Guakanahari* les prit sous sa garde, et les plaça dans un lieu voisin de son habitation, en attendant que les maisons destinées à les recevoir fussent prêtes.

Il eut même la précaution de mettre près d'eux des gens armés pour veiller à leur conservation; mais cette mesure était inutile. Ses sujets pleuraient comme lui le malheur des hommes blancs, et n'étaient pas tentés de

l'aggraver encore en les dépouillant de ce qui leur restait.

Colomb, dans le rapport qu'il en fit à la cour, peint le caractère aimable de ces sauvages d'une manière intéressante; ces gens, dit-il, sont si doux, si honnêtes et si paisibles, que je crois pouvoir assurer vos altesses qu'il n'y a pas de meilleurs hommes dans l'univers. Ils aiment leurs semblables comme eux-mêmes; leurs manières sont agréables, gracieuses, animées et accompagnées d'un doux sourire. Le roi est servi avec beaucoup d'appareil et un profond respect. La mémoire de ces peuples est parfaite; ils se rappellent tout avec une grande précision, et le soin qu'ils prennent sans cesse de rechercher les causes et les effets de ce qu'ils observent ou de ce qu'on leur apprend est digne des plus grands éloges.

Guakanahari, ayant su combien les Européens aimaient l'or, leur donna, pour les consoler de leur infortune, plusieurs plaques de ce métal, avec promesse qu'il en ferait venir une quantité beaucoup plus considérable d'un endroit qu'il appelait *Cibao.* Plusieurs de ses sujets en apportèrent aussi, charmés de pouvoir échanger leur or contre des bagatelles européennes. Un d'eux, qui tenait dans l'une de ses mains un assez gros morceau de ce métal, étendit l'autre vers un Espagnol qui lui donna une sonnette, L'Indien aussitôt laissa

tomber l'or, et s'enfuit à toutes jambes comme un voleur, persuadé qu'il avait attrapé son homme.

Cependant Colomb était rongé d'inquiétude. Le perfide Pinçon ne reparaissait pas. Un seul vaisseau lui restait, et ce vaisseau si petit, si fatigué, ne pouvait ni contenir tout son monde, ni être employé sans témérité à un voyage aussi long que celui d'Espagne. Que faire dans cette situation critique?

Après y avoir mûrement réfléchi, il prit la résolution de se rembarquer avec une partie des siens, d'affronter tous les dangers pour aller faire en Espagne un rapport détaillé des découvertes, et laisser le reste de ses gens dans l'île, comme une colonie. Tous approuvèrent cette résolution, et il se trouva sur-le-champ assez de sujets qui demandèrent à rester. Le cacique Guakanahari lui-même, loin de le trouver mauvais, s'estimait fort heureux que quelques-uns de ces étrangers, d'origine céleste, voulussent bien demeurer dans son île, et le défendre lui et ses vassaux contre ses ennemis, les Caraïbes, nation féroce et barbare qui habitait plusieurs îles situées au sud-est, et venait de temps en temps attaquer son pays, ce qui obligeait alors ses sujets, trop faibles pour résister, à se réfugier dans les montagnes.

Colomb lui promit de le prendre sous sa protection; et pour lui donner une idée de l'art

militaire des Européens, il fit faire à sa troupe quelques évolutions. Les Indiens en furent émerveillés; mais quand il fit jouer l'artillerie, leur frayeur fut si grande qu'ils se laissèrent tomber par terre, étourdis et se couvrant la tête des deux mains. Guakanahari lui-même en fut consterné; mais Colomb le rassura, en lui promettant de ne faire usage de ces foudres que contre les Caraïbes ses ennemis; et pour lui rendre plus sensible encore l'effet de ces bouches tonnantes, il fit dresser contre le navire échoué, une pièce chargée à boulet, et y fit mettre le feu. Le boulet passa à travers le vaisseau, et tomba visiblement du côté opposé, dans la mer. L'étonnement dont le cacique fut saisi à cette vue surpasse l'imagination. Livré à une rêverie profonde, il retourna chez lui plus persuadé que jamais que ses hôtes étaient d'origine céleste, et qu'ils disposaient comme tels de la foudre et du tonnerre.

Quelques jours furent ensuite employés à construire un *fort*, et les insulaires aidèrent les Espagnols dans ce travail. Les infortunés! ils ne savaint pas qu'ils forgeaint eux-mêmes les fers qn'on leur ferait porter un jour.

Toutes les fois que l'amiral vint à terre, Guakanahari lui rendit des honneurs distingués qui étaient toujours reconnus par des libéralités que Colomb lui faisait à son tour. Un jour le cacique l'ayant reçu, une couronne d'or sur

la tête, le mena dans une maison proprement arrangée. Là il ôta sa couronne et la mit respectueusement sur la tête de son hôte. Colomb aussitôt détacha un collier de petites perles qu'il avait coutume de porter, et le lui attacha; il se dépouilla aussi d'un bel habit qu'il avait mis ce jour-là, et en revêtit le cacique de ses propres mains : il glissa en outre à son doigt une bague d'argent, et envoya chercher une paire de bottines rouges qu'il lui fit chausser. Ces attentions mutuelles mirent le sceau au traité d'amitié qu'ils conclurent entre eux.

Le fort fut achevé en dix jours, au bout desquels Colomb, parmi ceux de ses compagnons qui désiraient rester, en choisit trente-huit, et nomma pour leur commandant *Diégo d'Arada.* Il leur enjoignit d'obéir ponctuellement à ce chef, de chercher par tous les moyens possibles à entretenir la bonne opinion que Guakanahari et ses sujets avaient des Espagnols, et de s'appliquer à apprendre la langue du pays. Il donna le nom de *Navidad* à l'endroit où il les laissa.

Ce fut le 4 janvier 1493 que Colomb mit à la voile pour retourner en Espagne, au milieu des acclamations des naturels et des gens qu'il laissait dans l'île. Il craignait que Pinçon ne fût en route pour l'Europe et ne portât le premier la nouvelle de sa grande découverte;

il redoutait encore qu'un pareil traître ne le calomniât à la cour.

Cependant, pour appuyer auprès de cette cour ombrageuse le récit qu'il avait à lui faire, et ne laisser aucune place au doute, Colomb fit mettre à bord des échantillons de ce qu'il avait trouvé de remarquable dans les pays qu'il avait découverts. L'or tenait le premier rang au milieu de ces produits du Nouveau-Monde. Il conduisait aussi quelques naturels de chacune des îles qu'il avait visitées. Il apportoit des oiseaux inconnus, et toutes les curiosités de la nature et de l'art de ces terres ignorées.

Courant à l'est, Colomb rangea d'abord les côtes (1) de l'île espagnole, pour examiner en passant d'autres parties de ce pays. Le lendemain de son départ, il aperçut au loin quelque chose qui avait l'apparence d'un vaisseau. Il gouverna aussitôt de ce côté, et trouva ce qu'il n'espérait plus de trouver, le vaisseau de Pinçon qu'il avait cherché inutilement depuis six semaines. Vous pouvez penser quelle dut être la joie de l'amiral et de son équipage à cette rencontre !

Pinçon, venu à son bord, chercha à se justifier en rejetant toute la faute sur le gros temps, qui, dit-il, l'avait fait dériver (2) malgré lui.

(1) *Ranger les côtes* c'est naviguer le long des côtes. On dit aussi *longer*.

(2) *Dériver* c'est s'écarter de sa route,

Colomb, tout persuadé qu'il était de la futilité de cette excuse, suivit, en lui pardonnant, le parti de la prudence et son penchant naturel à la générosité. Il feignit d'ajouter foi au prétexte spécieux de Pinçon, et lui rendit ses bonnes grâces, très satisfait de n'être plus réduit à confier la relation de ses découvertes à un seul bâtiment qui était en si mauvais état.

Charles. Où Pinçon était-il donc resté si long-temps?

M. Hunter. Il s'était également arrêté sur les côtes de l'île espagnole, pour se procurer de l'or par le moyen des échanges : aussi n'avait-il fait aucune découverte nouvelle.

HUITIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Allons, mes enfans, accompagnons Colomb à son retour. Un vent frais d'ouest vient de se lever, il pousse les vaisseaux devant lui, et semble leur prêter des ailes; les équipages, au comble de la joie, se voient déjà en Espagne, au milieu d'une foule de curieux, que le récit des merveilles du Nouveau-Monde remplit d'étonnement. Mais tout à coup ce doux espoir

de retour semble s'évanouir à jamais. Un violent orage se forme à l'horizon; la tempête bouleverse l'Océan qui mugit d'une manière épouvantable, et les vaisseaux, jouets des vagues, sont tantôt lancés vers le ciel et tantôt précipités dans l'abîme. Tout l'équipage est saisi d'effroi et implore le ciel comme son seul appui, comme le seul arbitre de ses destinées.

En vain Colomb, avec la plus grande présence d'esprit, emploie tous les moyens que lui suggèrent la prudence et l'expérience; il tâche en vain d'encourager ses gens frappés de terreur, et de rappeler leur énergie : enfin lui-même ne pouvant se dissimuler qu'il n'y a plus rien à attendre du secours des hommes, rentre dans sa chambre, et là, au lieu de s'abandonner à de vaines lamentations ou à des vœux stériles, il prend un parchemin, y écrit les avis les plus importans sur ses découvertes, l'enveloppe d'un linge trempé dans l'huile, couvre ce linge d'une toile cirée, enferme le paquet dans un baril bien bouché, et le jette à la mer. Bientôt il confie les mêmes renseignemens à un second baril qu'il attache à la poupe du navire pour y rester jusqu'au moment du naufrage. Il prie la Providence de faire tomber en des mains amies les précieux récits de ses glorieux travaux; il se livre à l'espoir qu'ils ne périront pas avec lui,

qu'ils parviendront en Espagne, et que sa gloire retentira dans la postérité. Il met sa confiance dans le Dieu qui soulève les flots et qui les apaise, et attend son sort avec le calme des hommes supérieurs et des âmes fortes.

La nuit s'écoule lentement dans la cruelle attente de la mort. La tempête continuait sans relâche; pas une étoile ne brillait sur l'horizon : enfin les premiers rayons du jour rendent les navigateurs à la vie, en leur montrant, dans le lointain, une terre qui s'élève du sein de l'Océan.

D'abord l'amiral lui-même ne put déterminer quelle était cette terre; mais s'en étant approché davantage, il reconnut que c'était une des Açores.

Lucien. Dieu soit loué ! j'avais une terrible peur.

M. Hunter. Ils n'y sont pas encore, cher Lucien, quoique la terre soit sous leurs yeux. Le vent, qui souffle toujours avec force, rend l'approche de la côte très dangereuse. Ainsi, malgré le désir qu'avait tout l'équipage de descendre à terre, ils se virent obligés de passer encore quatre jours à louvoyer au milieu des dangers qui les environnaient. *La Pinta* avait disparu; on ne savait si elle avait péri, ou si Pinçon, profitant une seconde fois de l'obscurité de la tempête, avait abandonné l'amiral pour porter en Espagne les premières

nouvelles des découvertes. Enfin le temps se calma un peu. L'amiral profita de ce moment, gagna la rade et fit jeter l'ancre.

Les Portugais accoururent leur vendre des rafraîchissemens, et s'informèrent en même temps d'où ils venaient et où ils comptaient aller. Les Espagnols ayant appris d'eux qu'à peu de distance de la côte il y avait une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Colomb permit à la moitié de son équipage de débarquer pour aller remplir leur vœu, et leur ordonna de revenir au plus tôt, afin que les autres pussent s'acquitter à leur tour de cet acte de dévotion.

Après s'être mis nu pieds et en chemise, ils marchèrent processionnellement du côté où les Portugais leur avaient dit que se trouvait la chapelle.

On s'attendait à revoir les gens de l'équipage au bout de quelques heures; cependant la nuit s'avançait, et personne ne paraissait encore. L'amiral conçut des soupçons, et ces soupçons se confirmèrent lorsqu'on apprit le lendemain que la garnison portugaise s'était emparée de ces hommes nus, et les retenait prisonniers.

A la nouvelle de cette perfidie, l'indignation de Colomb fut à son comble, il protesta avec serment qu'il ne partirait pas sans avoir pris cent Portugais et ravagé toute l'île. Cette menace fit impression. On lui envoya des députés,

chargés de s'informer, de la part du gouverneur, si lui et ses navires étaient en effet au service de l'Espagne; et quand il l'eut prouvé par ses provisions, les prisonniers furent relâchés. Le gouverneur aurait voulu, sans doute, s'assurer de Colomb lui-même, pour le tenir enfermé, lui et ses gens, toute leur vie, et faciliter au roi son maître les moyens de prendre sans bruit possession des pays nouvellement découverts; mais ayant manqué son coup, parce que Colomb était resté à bord, il jugea prudent de lui rendre son monde, et de s'excuser en disant qu'on n'avait pas cru qu'ils fussent Espagnols.

Colomb remit à la voile, avec l'espérance de se voir bientôt à la fin de toutes ses peines; mais une nouvelle tempête mit encore une fois sa constance à l'épreuve. Cette tourmente fut horrible; elle durait depuis quarante-huit heures, lorsqu'on aperçut vers minuit des rochers contre lesquels le frêle bâtiment fut poussé en droite ligne. S'il eût suivi cette direction une minute de plus, il était en pièces; mais la présence d'esprit de Colomb ne l'abandonna pas dans ce moment décisif: virant promptement de bord, il sauva le vaisseau et ceux qui y étaient. Il reconnut bientôt qu'il était sur la côte de Portugal, près de l'embouchure du Tage, et il réussit à y jeter l'ancre.

Dès la pointe du jour, il dépêcha deux cour-

riers, un à Madrid, pour annoncer au roi d'Espagne son heureuse arrivée, et un autre à Lisbonne, pour demander à sa majesté portugaise la permission de remonter jusqu'à la ville, et de s'y réparer. Cette demande lui ayant été accordée, il y fit voile sur-le-champ.

Le bruit de l'arrivée d'un vaisseau si remarquable se fut à peine répandu dans Lisbonne que l'on courut en foule au port. Le rivage était couvert d'habitans, et la rivière de barques; chacun brûlait de voir l'homme merveilleux qui avait si heureusement terminé une entreprise si périlleuse, en regrettant toutefois que leur patrie eût méconnu et rebuté cet homme extraordinaire.

Le roi de Portugal lui-même, qui se repentait également d'avoir rejeté les offres de Colomb, et ne voyait pas sans peine l'accroissement prodigieux de la puissance espagnole, donna ordre qu'on lui rendît tous les honneurs imaginables; il lui fournit des rafraîchissemens, et lui écrivit de sa propre main pour le prier de le venir voir. Colomb s'empressa de se rendre à son invitation; et à son arrivée, toute la cour, par ordre du roi, fût au-devant de lui. Ce monarque, dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, voulut qu'il lui parlât couvert et assis; et au récit des découvertes qui venaient d'être faites, il fit alternativement paraître les plus vifs regrets et la plus grande admiration.

De son côté Colomb jouissait avec modestie, de la satisfaction de voir les indignes courtisans qui jadis le bafouaient comme un vil faiseur de projets, maintenant éblouis par l'éclat de ses exploits, confondus et couverts de honte.

Le roi lui fit, mais en vain, les offres les plus flatteuses pour l'engager à rentrer à son service; rien ne put ébranler la fidélité de ce grand homme. A peine son bâtiment fut-il réparé qu'il alla prendre congé du roi, mit à la voile, et se dirigea sur le même port d'Espagne d'où il était parti, et où il jeta l'ancre, après un voyage de sept mois et onze jours.

Qu'il s'y repose après tant de fatigues! Demain, mes enfans, vous aurez le plaisir de le voir descendre à terre.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

Théodore.

Eh bien! mon papa, Colomb ne va-t-il pas débarquer?

M. Hunter. Tout à l'heure, mon ami; mais il faut le voir entrer avant dans le port de Palos.

A la nouvelle de l'arrivée du vaisseau de Colomb, tous les habitans coururent au bord

de la mer pour recevoir ce grand homme comme le héros de l'Espagne.

Il descendit à terre au milieu du bruit de l'artillerie, du carillon de toutes les cloches, et des acclamations de la multitude. Il se mit bientôt en route pour se rendre à la cour, qui était à Barcelone, ville de...

THÉODORE. De Catalogne, province d'Espagne.......

JOHN. N'apprit-on pas où était resté Pinçon?

M. HUNTER. Sans doute; mais les rapports qui le concernent se contredisent. Quelques auteurs ont écrit qu'il était aussi entré dans le port de Palos peu après l'arrivée de Colomb; d'autres assurent qu'ayant débarqué quelques jours avant lui dans la Galice, il s'était aussitôt disposé à se rendre à la cour, pour être le premier à y apporter l'agréable nouvelle des découvertes que l'on avait faites; mais que le roi lui avait ordonné de ne se présenter à lui qu'en la compagnie de l'Amiral. Cette injonction, disent-ils, causa tant de chagrin à cet homme vain et ambitieux, qu'il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau en peu de jours.

Colomb, dans tous les lieux où il passa, vit une innombrable multitude accourir des environs; il entendit son nom voler de bouche en bouche avec les plus grands éloges. Arrivé

à Barcelone, où le roi et la reine l'attendaient avec impatience, toute la cour eut ordre d'aller respectueusement au-devant de lui, et les rues étaient tellement remplies d'habitans qu'à peine lui restait-il assez de place pour y passer.

A la tête de son cortége étaient les Indiens amenés des îles nouvellement découvertes, et parés à la manière de leur pays. Derrière eux, on portait tout ce que l'on avait embarqué d'or, soit en ornemens, soit en feuilles ou en grains. Suivaient ceux qui étaient chargés des échantillons de toutes les productions naturelles et industrielles du Nouveau-Monde : de balles de coton, de caisses de poivre, de perroquets perchés sur des cannes qui avaient vingt-cinq pieds de longueur, de quadrupèdes et d'oiseaux empaillés, et d'une quantité d'autres choses que l'on n'avait jamais vues en Europe. Enfin paraissait Colomb lui-même, fixant les regards des spectateurs émerveillés.

Pour l'honorer d'une manière convenable, leurs majestés avaient fait dresser un trône richement orné dans une place publique, où elles l'attendaient. Colomb s'avance; selon l'usage de ces temps, il veut se mettre à genoux aux pieds du monarque; mais le roi l'en empêche, lui donne sa main à baiser, et lui ordonne de s'asseoir à ses côtés. Il fit, avec autant de modestie que de dignité, un rapport détaillé de ses

découvertes, et montra les productions qu'il apportait. La cour et tous ceux qui l'entendirent furent saisis d'admiration et d'étonnement.

Son récit terminé, les deux souverains, et avec eux toute la multitude des spectateurs, se mirent à genoux pour remercier Dieu de ce merveilleux événement, qui paraissait promettre à l'Espagne de si grands avantages; après quoi Colomb fut comblé d'honneurs extraordinaires. On confirma publiquement toutes les récompenses qu'on lui avait promises avant son départ; on lui fit expédier des lettres de noblesse pour lui et toute sa famille, et le roi ne sortit plus à cheval sans avoir son amiral à ses côtés, honneur réservé jusqu'alors aux seuls princes du sang. Mais ce qui lui fit plus de plaisir que tout le reste, ce fut l'ordre que donna le roi d'équiper sur-le-champ une flotte entière pour un second voyage.

Pendant ce temps-là, le roi envoya un ambassadeur à Rome, prier le pape de donner aux Espagnols seuls, et à l'exclusion de toute autre nation, les pays découverts et à découvrir dans l'Océan inconnu, pour être possédés par eux héréditairement et en toute propriété; et le pape *Alexandre VI* tira sur la mappemonde une ligne droite d'un pôle à l'autre, à cent lieues de distance des Açores, et autant du cap Vert, déclarant que tout le pays qui serait découvert au-delà

de cette ligne, vers le couchant, n'appartiendrait qu'au roi d'Espagne.

DIDIER. Eh ! comment le pape pouvait-il donner ces pays qui ne lui appartenaient pas ?

M. HUNTER. Dans ce temps-là, mon ami, le pape, comme tu le sais par l'histoire, était un personnage très puissant, à qui l'on accordait le droit de disposer de toute la terre (1), en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ. D'après cette idée erronée, lorsqu'un roi ou un autre prince voulait s'assurer la possession de son pays, il fallait qu'il recourût au pape pour faire confirmer son droit. Aujourd'hui ce n'est plus l'usage.

L'équipement de la flotte fut poussé avec tant

(1) Telle était à la vérité l'ambition des souverains pontifes; et dans la bulle d'Alexandre VI, il est dit en propres termes qu'*il donne* au roi d'Espagne les îles et terres dont il s'agit, *par sa pure et franche libéralité*; et plus loin qu'*il les lui donne* avec leurs seigneuries, villes, châteaux, lieux, villages, droits, juridictions, et toutes autres appartenances et dépendances, *par l'autorité de Dieu tout-puissant, de laquelle il jouit en ce monde comme vicaire de Jésus-Christ*. Mais jamais les rois et princes n'ont reconnu ce prétendu droit que les papes s'arrogeaient sur des biens qui ne leur appartenaient pas : et quant à la démarche de Ferdinand-le-Catholique, les historiens les plus dignes de foi assurent qu'il ne la fit que par bienséance et pour s'assurer la médiation du souverain pontife, dans les démêlés qui pourraient naître entre les couronnes du Portugal et d'Espagne au sujet de ces nouvelles découvertes.

d'ardeur et de célérité, qu'en peu de temps dix-sept vaisseaux furent prêts à mettre à la voile dans le port de Cadix. La soif de l'or et l'ambition de la gloire portaient des hommes de toutes les conditions à faire partie de cette expédition, et même à s'établir pour toujours dans le Nouveau-Monde. Colomb ne pouvant les emmener tous, en choisit quinze cents, et eut soin que les vaisseaux fussent pourvus de toutes les choses nécessaires tant aux voyages qu'à la fondation de plusieurs colonies. Il embarqua une grande quantité d'outils et d'instrumens de toute espèce, plusieurs sortes de grains d'Europe, des quadrupèdes inconnus au Nouveau-Monde, tels que chevaux, ânes, taureaux, vaches, etc., etc., et des graines de végétaux qu'il crut propres aux nouvelles contrées qu'il se proposoit de visiter.

Du reste, comme il était toujours dans l'opinion que les pays nouvellement découverts étaient des parties de l'Inde, qu'il supposait s'étendre jusque-là, on leur donna, pour les distinguer de l'Inde déjà connue, le nom d'*Inde occidentale*, parce que, pour y arriver d'Europe, il faut faire voile à l'occident. L'Inde anciennement connue fut appelée dès lors *Inde orientale*.

Lucien. Cependant toute l'Amérique ne s'appelle pas *Inde occidentale*.

M. Hunter. Non. Sous cette dénomination

on ne comprend aujourd'hui que les îles américaines situées dans le grand golfe de Mexique.

Les préparatifs du départ étant achevés, la flotte appareilla du port de Cadix le 25 septembre. Comme la première fois, Colomb dirigea d'abord sa course aux Canaries, où il mouilla le 5 octobre. Il y fit provision d'eau, de bois, embarqua quelques animaux, particulièrement des cochons, et le troisième jour il se remit en route.

Le vent lui étant favorable, il fit en vingt jours huit cents lieues marines; et le vingt-sixième après son départ d'Espagne, il jeta l'ancre devant une île qu'il appela *Dominique*, parce que le jour de sa découverte était un dimanche, qui, comme vous savez, s'appelle également en latin *dies dominica*, ou jour du Seigneur, et *dies solis*, ou jour du soleil.

Charles. N'est-ce pas une des *petites Antilles*, ou des *îles Caraïbes?*

John. Sans doute.

M. Hunter. N'y trouvant pas de rade assez commode, Colomb remit à la voile et découvrit en peu de temps plusieurs autres îles, dont les plus considérables étaient *Marie Galante*.....

John. Il n'en a pas été parlé dans nos leçons de géographie.

M. Hunter. Il faut donc la remarquer présentement. Elle est aux Français. Puis la *Guadeloupe*, qui aujourd'hui.....

Théophile. Appartient aux Français aussi.

M. Hunter. Et à laquelle Colomb donna ce nom, parce qu'il avait promis aux moines d'un couvent de ce même nom en Espagne, qu'il appellerait du nom de leur séjour quelqu'une des îles qu'il découvrirait.

Puis *Antigue;* puis *Porto-Rico;* enfin l'île de *Saint-Martin.*

Sur la côte de la Guadeloupe, on aperçut une superbe cascade, formée par l'eau qui sortait en abondance d'un rocher pointu et fort élevé; le bruit s'en faisait entendre à trois lieues de distance. D'abord on n'y vit pas un seul habitant, parce qu'ils avaient tous abandonné leurs cabanes. Les Espagnols envoyés à leur poursuite amenèrent deux jeunes garçons, qui firent entendre qu'ils n'étaient pas de cette île, mais d'une autre où les habitans de celle-ci étaient venus les enlever. On trouva encore six femmes qui implorèrent le secours des Espagnols, leur faisant connaître qu'elles étaient captives et condamnées à un esclavage perpétuel. On apprit d'elles que les habitans de ces îles étaient dans l'usage de rôtir et de manger tous les hommes qu'ils faisaient prisonniers de guerre, et de garder les femmes comme esclaves. Celles-ci firent tant d'instances qu'on ne put se refuser à les emmener, ainsi que les deux garçons.

Ce que Colomb venait d'apprendre de la barbarie de ces peuples lui fut confirmé dans les

autres îles. Presque partout où il voulut aborder, il fut reçu en ennemi, et il trouva des traces de leurs repas inhumains. On voyait avec horreur des os et des crânes d'hommes répandus autour de leurs demeures. Toutes les tentatives qu'il faisait pour lier commerce avec les habitans étaient inutiles, et pressé de rejoindre les Espagnols qu'il avait laissés dans l'île d'Hispaniola, il poursuivit sa route vers cette dernière, et mouilla le 21 du même mois dans une rade qui n'était qu'à une journée environ du fort *Navidad*.

Quelques Espagnols envoyés à terre revinrent avertir qu'ils avaient trouvé près du rivage les cadavres de deux hommes, ayant une corde d'écorce d'arbre au cou, et attachés sur une pièce de bois en forme de croix; ils ne pouvaient dire si c'étaient des Européens ou des Indiens, parce que l'état de corruption où ils sé trouvaient empêchait de les reconnaître.

Cette nouvelle alarma Colomb; et le lendemain, dès la pointe du jour, il voulut se convaincre par lui-même si ses craintes étaient fondées. Arrivé à la hauteur de Navidad....

Charlotte. Qu'est-ce que cela veut dire, mon papa, *à la hauteur?*

M. Hunter. Cela veut dire que sa flotte était *vis-à-vis* ou *par le travers* de la côte où il avait construit sa petite forteresse. Te souvient-il comment les choses nous paraissaient, lorsqu'un

jour nous étions sur les bords de la mer Baltique? N'est-ce pas que la mer semblait aller en montant?

Charlotte. Oui; lorsque nous n'en étions pas encore tout près, elle avait l'apparence d'une montagne.

M. Hunter. Vois-tu, ma fille? puisque la mer semble s'élever comme un colline, on appelle la partie que l'on peut voir de la côte sa *hauteur*.

Colomb fut donc à peine arrivé à la hauteur de Navidad qu'il descendit promptement dans une chaloupe et gagna le rivage. Mais quel fut son effroi, quand il ne trouva plus les Espagnols qu'il y avait laissés, ni le fort qui y avait été construit, mais seulement quelques ruines, des haillons, des armes et des outils mis en pièces! Ce spectacle seul lui apprenait tout; et pour confirmation du triste sort des colons, on trouva à quelque distance onze de leurs cadavres portant sur eux les marques d'une mort violente.

Tandis que l'on versait des larmes sur le sort de ces infortunés, et que la plupart songeaient déjà aux moyens de venger sur les naturels du pays le meurtre de leurs camarades, le frère de Guakanahari arriva, et fit un rapport détaillé sur le malheur qu'avait éprouvé la colonie. En voici le précis.

«Colomb n'eut pas plus tôt mis à la voile que ceux qui étaient demeurés oublièrent les avis

raisonnables et les ordres qu'il leur avait donnés avant son départ. Au lieu d'entretenir les habitans, par leur conduite, dans la profonde vénération qu'ils avaient conçue pour eux, ils se permirent tant d'excès et d'injustices que les Indiens les virent avec horreur. L'officier qui les commandait voulut les contenir; mais au mépris de ses exhortations et de ses menaces, ils se répandirent dans l'île, et la désolèrent par leurs rapines et par leurs violences. Leurs incursions surtout étaient fréquentes dans le district du cacique *Cibao*, à cause de l'or qui s'y trouvait. Ce cacique, irrité de leur conduite, eut enfin recours aux armes : il les surprit dans un moment où ils s'étaient dispersés; et après avoir investi le fort, il y fit mettre le feu. Une partie des Espagnols périt en le défendant; les autres voulurent s'évader dans un canot, mais ils périrent dans les flots.»

Celui qui faisait ce récit aujouta que son frère, toujours ami des Espagnols, quoique sans cesse exposé à leurs insultes, avait pris les armes en leur faveur; mais que, dans un combat avec le cacique Cibao, il avait reçu une blessure, dont il était encore malade.

Les troupes de Colomb, portées à douter de la vérité de la dernière partie de cette narration, brûlaient d'exercer une vengeance sanglante sur tous les insulaires; mais lui-même était trop sage et trop humain pour entrer dans

leurs vues. Il chercha au contraire à les convaincre de la nécessité de rétablir, s'il était possible, leur réputation dans l'esprit des habitans, et de regagner leur confiance. Il recommanda en conséquence à tous ses gens de se conduire à leur égard avec la plus grande honnêteté.

Il alla faire ensuite visite au cacique Guakanahari, qu'il trouva en effet malade d'une blessure qui ne paraissait pas venir d'une arme européenne, mais d'une épée de bois. La conduite constante et franche de ce cacique persuada Colomb de la vérité de son récit, qui s'accordait parfaitement avec celui de son frère. Pour lui donner une nouvelle preuve de ses sentimens, il lui fit présent de huit cents petites coquilles, auxquelles les Indiens attachaient un grand prix, de cent plaques d'or et de trois calebasses remplies de grains d'or, faisant ensemble près de deux cents livres pesant. De son côté Colomb lui donna plusieurs bagatelles européennes, qui ne furent pas trouvées moins précieuses.

L'amiral espagnol conduisit son monde dans un canton à la fois plus agréable et plus sain que le premier. C'est là qu'il résolut de bâtir, près de l'embouchure d'une rivière, une ville régulière et fortifiée, où ceux qu'il laisserait auraient une demeure également sûre et commode. Il ne fut permis à personne de rester spectateur oisif de ce travail; et par les forces

réunies de tant de bras, on parvint en peu de temps à achever la première ville que les Européens aient fondée dans le Nouveau-Monde. Colomb lui donna le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine d'Espagne.

DIXIÈME ENTRETIEN.

THÉODORE.

Les nouveaux débarqués doivent se trouver bien heureux?

M. HUNTER. Point du tout, mon fils. Naturellement indolens, et devenus, sous un ciel plus chaud, encore plus incapables de ces travaux qui demandaient des efforts soutenus, les Espagnols murmuraient d'une vie si pénible, dont ils n'avaient pas prévu la nécessité. Ils étaient arrivés dans le Nouveau-Monde la tête remplie des espérances les plus extravagantes; ils se promettaient de trouver des trésors immenses, et de passer leurs jours dans l'aisance et dans la mollesse; et les voilà condamnés à travailler tous les jours comme des manœuvres, exposés à l'ardeur du soleil.

Ajoutez à cela la mauvaise qualité de l'air, qui occasionait des maladies; enfin le besoin de tant de commodités de la vie, qui commen-

çait à se faire sentir, et dont ces Européens délicats n'avaient pas appris à se passer. Il ne leur était pas même permis d'aller à la recherche de ces trésors qui seuls tentaient leur cupidité, parce que l'amiral voulait que la ville fût achevée avant de leur laisser visiter l'intérieur du pays.

Telles étaient les raisons du mécontentement qui augmentait de jour en jour, et qui dégénéra en une conjuration contre les jours de Colomb; elle fut heureusement découverte. On s'empara des auteurs du complot; quelques-uns furent punis, d'autres embarqués pour l'Espagne, afin d'y être jugés. En même temps, Colomb supplia le roi de lui envoyer promptement de nouveaux renforts et de nouvelles provisions.

Cependant, afin d'occuper ces esprits mécontens et mutins, Colomb en choisit un certain nombre, avec lesquels il se mit en marche, pour pénétrer dans l'intérieur du pays. Il avait encore un autre but en agissant ainsi; c'était de faire voir aux Indiens la supériorité d'une armée européenne. Il fit donc avancer sa troupe les rangs serrés, les étendards flottans, et au son d'une musique guerrière; il lui fit faire en même temps, surtout à sa cavalerie, des évolutions qui remplirent les Indiens d'étonnement. Ils n'avaient jamais vu de chevaux, et ils croyaient que le cheval et son cavalier ne fai-

saient qu'un individu. Vous pouvez penser, d'après cela, jusqu'à quel point ce monstre, moitié homme, moitié quadrupède, dut paraître terrible à leurs yeux! La plupart se sauvèrent dans leurs cabanes à la vue des Espagnols, et eurent la simplicité de s'y croire en sûreté, après en avoir barricadé l'entrée avec des cannes.

On avait amené pour guides quelques Indiens du district de Guakanahari. Toutes les fois qu'on arrivait à quelque cabane, les Indiens y entraient sans façon, et prenaient ce dont ils avaient besoin, comme ils auraient fait chez eux, sans que les propriétaires s'y opposassent. On aurait dit que ces bonnes gens, qui peut-être ne s'étaient jamais vus, possédaient tous leurs biens en commun.

La marche fut dirigée vers le riche pays de Cibao, et l'on trouva la confirmation de ce que les habitans de l'île avaient annoncé. Il n'y avait pas de mines ouvertes; car les Indiens ne s'étaient jamais donné cette peine pour rechercher un métal dont ils ne savaient presque pas faire usage; mais chaque ruisseau offrait des paillettes et des grains d'or, que l'eau entraînait après les avoir détachés des montagnes; preuve certaine que ces montagnes en contenaient abondamment.

Colomb s'assura la possession d'une si riche contrée par un fort qu'il y fit construire, et

après y avoir laissé une petite garnison, il retourna sur ses pas, empressé de porter une si bonne nouvelle à la colonie. A son arrivée, il la trouva dans un état pitoyable. Il ne restait plus de vivres; on n'avait pas encore eu le temps de pourvoir à la culture des champs, et les maladies communes aux pays chauds et incultes avaient fait des progrès rapides. Tous s'attendaient à périr incessamment ou par la faim ou par la contagion; tous déploraient la folie qu'ils avaient eue de sacrifier leur fortune, leur patrie et leur santé, pour aller mourir de faim et de misère sous un ciel étranger; tous maudissaient les auteurs de leur détresse, les séducteurs qui, en leur exagérant la bonté de ce nouveau pays, les avaient engagés dans cette entreprise malheureuse. Le prêtre même qui avait été amené d'Espagne pour servir d'aumônier était à la tête des mécontens, et croyait soulager sa misère à force de crier contre Colomb.

Son expérience et les dangers sans nombre auxquels il s'était déjà trouvé exposé, l'avaient armé d'une prudence et d'une fermeté à toute épreuve. Il réussit donc encore à étouffer la révolte et à rétablir la tranquillité.

Aussitôt qu'il en fut venu à bout, il résolut de courir à de nouvelles découvertes; et il nomma *don Diego*, son second frère, pour commander en son absence. Il se remit en mer

avec un gros vaisseau et deux barques, gouvernant à l'ouest. La plus remarquable des découvertes qu'il fit à ce nouveau voyage fut celle de la *Jamaïque*. Ayant jeté l'ancre à la hauteur de cette île, il envoya des chaloupes garnies d'hommes armés, pour *sonder* le port.

Ces chaloupes se virent bientôt entourées d'une grande quantité d'Indiens armés, qui voulaient les empêcher de prendre terre. Après avoir tenté inutilement la voie de la douceur pour les détourner de leur dessein, on leur envoya une volée de flèches, qui leur fit aussitôt prendre la fuite.

Le havre ayant été trouvé praticable, Colomb y entra, et fit réparer ses bâtimens, employant le reste de son temps à reconnaître le pays, qui, par la nature de son terroir, lui parut supérieur à l'île espagnole. Il ne manqua pas d'en prendre aussi possession au nom de sa majesté catholique.

De là il fit voile pour l'île de Cuba, précédemment découverte, dans l'intention d'examiner si c'était en effet une île ou bien une partie du continent. Dès lors il se vit exposé à une suite de peines et de dangers avec lesquels tout ce qu'il avait souffert jusqu'à présent mérite à peine d'entrer en comparaison. Tantôt il avait à lutter, dans les endroits les plus périlleux d'une mer inconnue, contre des tempêtes affreuses; tantôt il se voyait enfermé en-

tre des écueils et des bancs de sables qui, à chaque instant, pouvaient submerger ses vaisseaux; tantôt il s'embarrassait dans des basses, et en même temps les bâtimens tiraient tant d'eau, que les forces des équipages, occupés sans cesse à pomper, suffisaient à peine pour les tenir à flot (1); tantôt il souffrait, avec ses compagnons, la faim et la soif, et quand un heureux hasard leur procurait quelques rafraîchissemens, il était toujours le dernier à en profiter, toujours plus empressé à prendre soin des autres que de lui-même; tantôt il avait à combattre le mécontentement et le désespoir de ses compagnons, qui se vengeaient sur lui par les reproches les plus amers de ce qu'ils avaient à souffrir sous sa conduite, quoiqu'il partageât si généreusement avec eux toutes les privations et toutes les peines dont ils se plaignaient. Figurez-vous, mes enfans, ce grand homme, toujours calme et inébranlable au milieu du danger, cherchant par son exemple et ses discours à rendre l'espoir et le courage à ses compagnons abattus, et jugez s'il n'est pas vrai, comme a dit un auteur ancien, qu'il n'est point de spectacle plus sublime que de voir un homme ferme aux prises avec l'adversité.

Dans ses diverses descentes à terre, Colomb

(1) C'est-à-dire les soutenir sur l'eau.

apprit des habitans que Cuba était une île ; elle fourmillait dans certaines parties d'oiseaux et de papillons fort incommodes. Du côté du nord, il trouva la mer semée d'îlots, auxquels il donna le nom général de *Jardin de la reine*. Un jour, voguant entre ces îlots, il rencontra un canot avec des pêcheurs, dont la manière singulière de prendre le poisson mérite d'être rapportée. Ils emploient à cette pêche certains poissons de la grandeur d'un hareng, qu'on appelle *reves*, et qui passent pour avoir les dents extrêmement tranchantes. Après leur avoir attaché à la queue une ficelle assez longue, ils les jettent à la mer. Ces poissons, dès qu'ils en rencontrent un autre, s'y attachent fortement avec leurs dents, et les pêcheurs les retirent avec leur proie. On leur vit même prendre de cette manière une tortue de cent livres pesant ; le poisson la serrait si fort avec ses dents qu'on put les attirer tous deux à la fois.

Aussitôt que ces pêcheurs aperçurent les chaloupes qui précédaient les vaisseaux, ils firent signe de ne pas avancer davantage, comme s'ils avaient affaire à des gens de leur connaissance. On fit ce qu'ils désiraient ; et quand ils eurent pris la tortue, ils vinrent d'eux-mêmes à bord en faire présent à l'amiral. Colomb répondit à cette marque de bonté en leur faisant de son côté un présent de ces bagatelles qu'il savait leur être fort agréables.

Pendant que Colomb errait entre ces îles dans le voisinage de Cuba, la mer offrit un phénomène singulier; la superficie de l'eau paraissait tachetée de vert et de blanc dans un endroit, tout-à-fait blanche comme du lait dans un autre, et noire comme de l'encre dans un troisième. On ne put approfondir la raison de ce phénomène.

Lorsqu'enfin, après une navigation longue et périlleuse entre des rochers et des bancs de sable, on eut de nouveau jeté l'ancre sur la côte de Cuba, et que l'on fut descendu à terre, il arriva un vieux cacique au moment où l'on célébrait l'office divin sur un autel dressé sur le rivage. Il observa cette cérémonie dans un silence respectueux, et quand on eut fini, il présenta modestement à l'amiral quelques fruits de l'île; ensuite, s'étant assis par terre, il rapprocha ses genoux de son menton, et dans cette posture il prononça d'une voix ferme un discours qui fut rendu à peu près en ces termes à l'amiral par les interprètes : « Tu es venu dans ces terres, que tu n'avais jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnaisons dans l'autre vie un lieu de délices où reposent ceux qui aiment la paix et le bonheur des hommes, et un lieu de ténèbres partage des méchans. Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou le mal que tu feras te sera rendu, j'espère que

tu ne feras point de mal à ceux qui ne t'en feront point. Ce que tu viens de faire est sans reproche, parce qu'il me semble que tes desseins ne tendent qu'à rendre grâces à Dieu. » L'amiral lui répondit « qu'il était ravi de le voir pénétré de la croyance de l'immortalité de l'âme; qu'il n'était pas venu pour faire du mal, mais qu'au contraire le roi d'Espagne, son maître, l'avait envoyé pour savoir s'il y avait dans ce pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les punir de leur inhumanité, et de faire régner la paix entre tous les habitans des îles. »

Les occupations, les soucis et les fatigues continuelles de Colomb avaient beaucoup altéré sa santé. Il fut accablé d'un épuisement total, accompagné d'insomnies, et qui même en peu de temps lui fit perdre la mémoire. On désespérait déjà de sa guérison, et l'on se hâta de retourner à Isabelle. Il y trouva, contre toute attente, en arrivant, don Barthélemi, le plus cher de ses frères, qui lui avait amené d'Espagne les secours qu'il avait demandés. Il est difficile d'exprimer la joie qu'il en ressentit; elle fut telle que dès ce moment sa santé se rétablit à vue d'œil. Cet heureux événement fit plus que tous les secours de la médecine.

Depuis treize ans ces deux frères, qui s'ai-

maient tendrement, étaient séparés; ils ne s'étaient point écrit, ils n'avaient pas eu de nouvelles l'un de l'autre. Barthélemi, comme nous le savons, était allé faire des propositions au roi d'Angleterre, et il avait réussi à les faire goûter. Il était donc retourné en Espagne pour porter lui-même cette agréable nouvelle à son frère; mais en passant par la France, il avait appris que son frère avait déjà exécuté le projet auquel il voulait concourir. Quand il arriva à Cadix, Colomb avait remis à la voile pour sa seconde expédition.

Sur l'invitation du roi, il se rendit à la cour, où il fut reçu avec de grands honneurs. Lorsqu'ensuite on reçut les dépêches par lesquelles Colomb faisait connaître ses embarras et ses besoins pressans, Barthélemi fut nommé pour lui porter des secours.

Il ne pouvait arriver plus à propos. Ce bonheur inespéré prévint la ruine prochaine de ces établissemens naissans.

Tout y était tombé en désordre pendant son absence. Les deux tiers de la colonie étaient devenus la victime des épidémies qui règnent ordinairement dans ces climats. *Marguerita*, à qui Colomb avait confié le commandement des troupes, s'était révolté, et, ne pouvant parvenir à son but, il était parti pour l'Espagne avec le père Boyl, complice de sa rébellion, emmenant avec lui un des vaisseaux de

la flotte. Les troupes sous ses ordres s'étaient ensuite dispersées en petites bandes par tout le pays, et avaient exercé toutes sortes d'injustices et de violences sur les insulaires, qui, excédés de mauvais traitemens, finirent par repousser la force par la force. S'étant réunis en grand nombre, ils massacrèrent plusieurs de ces Espagnols vagabonds.

Tous ces événemens menaçaient la colonie naissante d'un anéantissement total. Les Indiens, jusqu'alors timides et pacifiques, éclairés par le malheur, froissés dans ce qu'ils avaient de plus cher, l'indépendance et le repos, jetaient un regard sur l'avenir, et n'y voyaient que l'esclavage, le déshonneur et la mort.

Les Espagnols ne leur faisaient plus illusion. Ce n'étaient plus pour eux des êtres célestes, mais des oppresseurs. D'un autre côté, ces bons insulaires, cédant à l'influence du climat, plaçaient tout leur bonheur dans l'indolence. Leur terre était si libérale qu'elle fournissait sans culture à leurs besoins, et leurs besoins étaient peu de chose; une poignée de *maïs* et un peu de *cassave* (1) suffisaient

(1) La *cassave* ou *manioc* est une plante qui croît en Amérique, et qui s'élève à environ quatre pieds de hauteur. Cet arbrisseau a les feuilles larges et la tige grosse; sa racine a la figure d'une betterave ou d'un navet, et cinq

à leur nourriture. Ils voyaient avec étonnement qu'un Espagnol dévorait dans un seul repas plus que quatre des leurs ne pouvaient manger dans toute la journée. Ils prirent donc ces Européens pour des mangeurs insatiables, qui n'étaient venus de si loin que parce qu'ils avaient consommé toutes les provisions de leur patrie, et que, semblables aux insectes, ils s'étaient vus obligés d'aller chercher ailleurs de quoi subsister; d'où ils tirèrent la conséquence que les vivres de leur île ne suffiraient pas long-temps à leur propre nourriture et à celle de ces hôtes voraces, et qu'ainsi une famine générale ne tarderait pas à les réduire aux plus cruelles extrémités.

Cette considération et les violences que les Espagnols exerçaient sur eux tous les jours les convainquirent de la nécessité de secouer sans délai ce joug insupportable. Ils prirent donc les armes, se réunirent sous leurs caciques, et formèrent, par la jonction de tous les corps particuliers, une armée nombreuse.

Tel était l'état des choses quand Colomb revint à Isabelle. Tout était en mouvement, tout

à six pouces de diamètre. Mangée crue, elle est de mauvais goût et malsaine; mais en la pilant on en peut tirer une substance farineuse, qui, séchée au soleil ou à l'aide du feu, fournit des galettes qui sont très nourrissantes et fort bonnes à manger.

annonçait la guerre. La nation entière des Haïtiens, excepté le seul Guakanahari, qui restait toujours attaché aux Espagnols, était sous les armes, et prête à tomber sur cette poignée d'hommes qui les opprimaient. Ils étaient, dit-on, au nombre de cent mille combattans.

Colomb s'effraya moins du danger qui le menaçait, lui et sa colonie, que des injustices par lesquelles des chrétiens à ses ordres avaient inspiré aux Indiens paisibles une si grande animosité contre eux. Il se vit réduit à la cruelle nécessité de porter le carnage parmi des hommes qui ne cherchaient qu'à assurer leur propriété, leur liberté et leur vie contre des brigands : triste situation pour un homme aussi délicat et aussi humain que l'était Colomb!

Dans ce déplorable état, il reçut la visite du fidèle Guakanahari, qui vint lui témoigner la part qu'il y prenait, et lui offrit son secours. Cet ami constant des Espagnols, en les protégeant comme il avait fait, s'était attiré la haine de tous les autres caciques; en sorte que la nécessité et son inclination le portaient également à se mettre du parti des Européens. Colomb lui en témoigna sa reconnaissance, et l'un et l'autre mirent leurs troupes en campagne.

Préparez-vous maintenant, mes enfans, à voir en Amérique la première scène guerrière qui fut l'origine de tant de cruelles et horribles

tragédies, par lesquelles cette malheureuse partie du monde a été depuis ensanglantée. Mais un événement de cette importance mérite que nous lui consacrions un entretien particulier.

ONZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

O mes chers enfans! que ne puis-je tirer un voile sur la suite de ce qui s'est passé dans le Nouveau-Monde! Dans tous les temps la voix de l'humanité s'élèvera contre les horreurs dont des chrétiens se sont rendus coupables envers leurs frères innocens. Je vais vous les faire connaître ces faits abominables, sans en rien déguiser, afin que, dès ce moment même, vous appreniez à abhorrer les cruautés dont les hommes sont capables lorsqu'ils suivent la voix de leurs passions.

Les deux armées sont déjà en présence, et voici le moment terrible qui va décider de la vie des Espagnols ou de la liberté des Indiens.

D'un côté il y a cent mille Indiens armés de massues, de cimeterres de bois, de piques et de flèches, dont les pointes sont formées d'arêtes de poissons ou de cailloux. De l'autre,

deux cents fantassins et vingt cavaliers européens, soutenus par un petit corps d'Indiens aux ordres de Guakanahari. Différence énorme! Mais ce que cette poignée d'Européens perdait en nombre, elle le regagnait du côté de l'art militaire, des armes, des chevaux, le dirai-je! même d'une meute de chiens.

Charles. De chiens!

M. Hunter. Oui, mon ami. On avait amené une meute de gros dogues, pour les lâcher contre les pauvres Indiens nus, comme on le fait contre les sangliers et autres animaux.

Charlotte. Les vilains Espagnols!

M. Hunter. Le péril était donc égal de part et d'autre, et l'issue de la bataille difficile à prévoir.

Colomb choisit la nuit pour la scène horrible qui se préparait, espérant que l'obscurité augmenterait la frayeur dont seraient saisis les Indiens à une attaque imprévue. Ayant partagé sa petite armée entre son frère Barthélemi, le cacique Guakanahari et lui-même, il tomba sur les Indiens au moment où ils s'y attendaient le moins. Les cris et la fureur des assaillans, le bruit de la mousqueterie, le hennissement des chevaux, l'aboiement des chiens, effrayèrent tellement ces malheureux, qu'après une légère résistance, ils prirent la fuite en désordre, le désespoir dans le cœur. Quelques-uns tombèrent sous le fer; d'autres fu-

rent écrasés par les chevaux, déchirés par les chiens, ou faits prisonniers : le reste se dispersa dans les forêts.

Il est donc décidé que ce peuple innocent courbera sa tête sous le joug européen! Colomb se hâta de profiter de sa victoire; il parcourut tout le pays, et partout on se soumit sans faire la moindre résistance. En quelques mois cette île si peuplée se trouva entièrement assujettie à l'Espagne.

Jusqu'à présent Colomb n'a rien fait qui ne doive nous inspirer de l'admiration et de l'amitié pour lui : mais il était homme; ainsi préparez-vous à ses faiblesses et à ses erreurs, et puissiez-vous apprendre par-là combien on doit veiller sur son cœur et sur ses actions, pour ne pas broncher dans la carrière de la vertu!

Margarita et le père Boyl, ses deux ennemis jurés, étaient arrivés en Espagne. Il s'attendait qu'ils ne négligeraient rien pour déprécier son mérite, et persuader au roi, naturellement ombrageux, que ses découvertes étaient de peu de valeur. Il voyait donc se former sur sa tête un orage qui ne manquerait pas d'éclater, s'il ne le dissipait à temps.

Le seul moyen d'y réussir était d'envoyer à la cour d'Espagne un échantillon un peu considérable des richesses qu'il lui avait fait espérer de ses découvertes; et, pour être en état

de faire cet envoi, il se vit obligé de mettre un impôt excessif sur les malheureux Indiens.

FRÉDÉRIC. Qu'appelle-t-on *impôt?*

M. HUNTER. Ce que l'on nomme aussi *tribut*, c'est-à-dire ce que les habitans d'un pays sont obligés de payer à leur prince ou à ceux qui les gouvernent, pour la protection dont ils jouissent.

Colomb ordonna aux Indiens subjugués que ceux d'entre eux qui habitaient les cantons où se trouvait l'or lui apportassent tous les trois mois une certaine quantité de ce métal, et que les autres lui remissent, aux mêmes termes, chacun vingt-cinq livres de coton. Or c'était plus que ces pauvres gens ne pouvaient fournir. Accoutumés dès leur enfance à une vie peu active, ils ne purent supporter d'être forcés, comme des esclaves, à travailler sans relâche à la recherche de l'or et du coton; productions dont, par là même, la quantité devait nécessairement diminuer de jour en jour. Mais ils avaient beau se plaindre, l'ordre était donné, et les Européens en pressaient l'exécution avec la dernière rigueur.

Pour se délivrer d'un joug insupportable, les malheureux Indiens prirent une résolution que le désespoir seul pouvait leur suggérer.

D'après les idées qu'ils s'étaient faites de la voracité de leurs vainqueurs, il leur parut

possible de les forcer en peu de temps, par la faim, à quitter leur île, dès qu'ils cesseraient d'ensemencer leurs champs de maïs et de manioc. Ils se mirent donc tous à détruire les semences déjà en terre; puis ils se retirèrent dans des montagnes inaccessibles, où ils ne trouvèrent, pour leur propre subsistance, que quelques racines sauvages. Ils ne furent pas long-temps sans éprouver eux-mêmes toutes les rigueurs de la famine qu'ils avaient voulu attirer sur leurs oppresseurs. Une partie considérable périt misérablement; une autre fut emportée par des maladies épidémiques, suites inséparables de la faim; et le reste se trouva si exténué qu'ils furent beaucoup moins en état qu'auparavant de supporter les charges dont ils étaient accablés.

Quant aux Espagnols, ils souffrirent sans doute aussi de l'exécution de ce projet désespéré; mais par leur travail, et moyennant une nouvelle provision de vivres qui leur était arrivée d'Europe, ils furent préservés d'une disette absolue. Pauvres Indiens! vous perdîtes ainsi pour jamais l'espérance de vous délivrer de vos tyrans.

Sur ces entrefaites, on vit éclater l'orage qui s'était formé de loin sur la tête de Colomb. A leur arrivée en Espagne, Margarita et le père Boyl avaient fait une peinture si abjecte des pays qu'il avait découverts, ils avaient ren-

du sa conduite si odieuse qu'elle ne manqua pas d'inspirer à la cour une grande défiance à son égard. On résolut d'envoyer aux Indes occidentales un homme chargé d'examiner l'état des choses, ainsi que la conduite de Colomb, et d'en faire un rapport au roi.

Celui qui fut choisi n'avait pas, à beaucoup près, la droiture et les lumières nécessaires pour l'exécution d'une affaire si importante. Il avait été proposé par les ennemis de Colomb, sûrs qu'il entrerait dans leurs vues perfides. Il s'appelait *Aguado*, et était gentilhomme de la chambre de la reine.

Enorgueilli de son importance, cet homme vain ne fut pas plus tôt arrivé dans l'île espagnole qu'il fit sentir son autorité à l'amiral. Il traita ce grand homme avec la hauteur la plus insultante; Espagnols comme Indiens, il invita tous ceux qui auraient des griefs contre lui à se présenter devant son tribunal. Toutes les plaintes portées par les mécontens furent avidement recueillies, pour en composer un tableau propre à représenter comme un monstre celui qu'il voulait perdre.

Quelque patient que fût Colomb, il ne put supporter les mortifications que lui fit éprouver l'orgueilleux Aguado. Il prit la résolution de partir pour l'Espagne, afin de soumettre sa cause à la décision du roi et de la reine.

Dans cette vue il nomma *adelantado*, ou vi-

ce-gouverneur, son frère Barthélemi, pour commander dans l'île pendant son absence. Mais par malheur il constitua chef de justice un homme à qui il n'aurait pas dû confier tant d'autorité; et nous verrons dans la suite combien il en a abusé. Il s'appelait *Roldan*.

Pour faire ce voyage plus promptement, il cingla (1) droit vers l'Espagne; mais il ne savait pas combien il allongerait par là sa route. Il fallut qu'il apprît, par l'expérience la plus malheureuse, ce qu'aucun marin n'ignore aujourd'hui; que cette navigation est sujette à mille difficultés, à cause des vents alisés, qui, dans ces parages, soufflent presque continuellement de l'est. Tout le monde sait maintenant que les vaisseaux, à leur retour des Indes occidentales, doivent d'abord gouverner au nord, afin d'éviter ces vents contraires.

Il avançait si peu qu'au bout de trois mois il voguait encore en pleine mer. Il fut donc obligé, faute de vivres, de mettre ses gens à une très petite ration de pain; mais afin que personne ne fût en droit de se plaindre, il s'assujettit aux mêmes privations que son équipage.

Bientôt la faim rendit les matelots furieux, et leur suggéra le cruel dessein d'égorger et de manger les Indiens qui étaient à bord, ou

(1) *Cingler* c'est naviguer à pleines voiles.

du moins de les jeter à la mer, afin de ne plus partager avec eux les misérables restes de leurs vivres. Dans cette extrémité, Colomb ne se départit pas de cette humanité qui le caractérise. Il refusa avec fermeté de se rendre à leurs désirs, en leur représentant que ces malheureux étaient hommes comme eux, et que, participant à la détresse commune, ils devaient avoir aussi leur part du peu de provisions qui restaient. Par ces représentations, il parvint à calmer la fureur de ses compagnons, jusqu'à ce qu'enfin ils aperçussent la côte d'Espagne.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Voyons, mes enfans, comment Colomb, cette fois-ci, est reçu à la cour d'Espagne.

Ce fut avec autant de fermeté que de modestie qu'il parut devant le trône de ses maîtres, pour défendre son innocence contre les calomnies de ses accusateurs. Sa présence seule les confondit. Ses augustes juges rougirent de leur crédulité, et lui rendirent toute leur estime. Il est permis de croire que l'or qu'il étalait était à leurs yeux un nouveau titre en sa faveur; son triomphe fut complet, ses

ennemis succombèrent encore une fois sous le poids de sa gloire, et de nouveaux honneurs lui furent prodigués.

Dès lors tout ce qu'il proposa fut agréé. Son premier soin fut de procurer une stabilité permanente à la colonie qu'il avait fondée dans l'île espagnole, et d'y faire passer autant d'hommes et de vivres qu'il crut nécessaire. Il désirait surtout qu'on envoyât un nombre suffisant de cultivateurs, d'artisans et d'artistes de toute espèce, afin que cette colonie pût tirer de son propre sein ses besoins indispensables; demande qu'on lui accorda aussi avec plaisir.

Au nombre des propositions qu'il fit dans cette circonstance, il en est une que la sagesse de son esprit aurait dû repousser. Pour ne point dépeupler l'Espagne par l'envoi de nouveaux colons, il conseilla de vider les prisons, et de transporter à Hispaniola les malfaiteurs condamnés à mort ou aux galères, pour les employer à l'exploitation des mines. On y consentit aussi, et l'ordre fut donné à tous les tribunaux espagnols de délivrer sur-le-champ les criminels détenus, et de condamner à l'avenir tous ceux qui auraient mérité une peine capitale à être transportés aux Indes occidentales.

Cette fausse mesure eut pour résultat d'augmenter les désordres de la nouvelle colonie, et

d'y introduire tous les vices dont étaient infectés les misérables qu'on y déportait.

Malgré les ordres précis du roi, l'armement de la flotte se fit cette fois avec beaucoup de lenteur, par les intrigues des ennemis de Colomb. Il se passa une année entière avant que l'on eût achevé le chargement des deux vaisseaux qui devaient porter à la colonie des vivres et d'autres provisions ; et lorsque ces transports furent partis, Colomb eut la douleur d'attendre une autre année avant de voir la petite escadre avec laquelle il devait s'embarquer pour de nouvelles découvertes prête à mettre à la voile. Vous jugez sans peine de son impatience.

Charlotte. Mon papa, quelle espèce de vaisseaux sont ceux que tu appelles de *transport?*

M. Hunter. Ce sont des bâtimens destinés à faire passer d'un endroit à l'autre des vivres, des hommes, des chevaux, ou d'autres choses, et avec lesquels, par conséquent, on ne peut rien entreprendre. Mais sais-tu aussi, ma fille, ce que c'est qu'une *escadre?*

Charlotte. Oui, mon papa, car tu nous l'as expliqué quand nous avons lu la gazette. N'est-ce pas un assemblage de plusieurs vaisseaux?

M. Hunter. Oui. Si les vaisseaux sont en grand nombre, on appelle cela une *flotte*.

John. Et si la flotte est petite, on l'appelle *flottille.*

Ferdinand. Une flottille et une escadre sont donc la même chose?

M. Hunter. A peu près; la différence qu'il y a, c'est que le mot *escadre* se dit quelquefois aussi d'une flotte considérable; au lieu que par *flottille* on entend toujours des bâtimens en très petit nombre (1). Enfin l'escadre équipée pour Colomb n'était que de six voiles.

Didier. Combien de voiles a donc un vaisseau?

M. Hunter. Il en a plusieurs, comme tu l'auras déjà vu, je pense; mais quand on dit qu'une escadre est, par exemple, de six voiles, on n'entend pas parler de la voile comme toile, mais d'autant de vaisseaux entiers, dont chacun porte plusieurs voiles.

Cette fois Colomb se proposait de prendre une nouvelle route, par laquelle il espérait découvrir ce continent qu'il supposait être l'Inde. Dans cette vue, étant arrivé aux Canaries, il continua de suivre la même direction jusqu'aux îles du cap Vert, découvertes par les Portugais.

(1) Du reste *escadre* ne se dit que d'un certain nombre de vaisseaux de guerre; une *flotte* peut être composée de vaisseaux de guerre ou de bâtimens marchands; et le terme de *flotille* appartient particulièrement à la marine espagnole.

Mais en quittant les Canaries il envoya directement à Hispaniola la moitié de ses vaisseaux, afin de porter des rafraîchissemens à la colonie, avec ordre aux commandans de ces vaisseaux d'accélérer leur traversées. Lui-même, ayant dépassé la première des îles du cap Vert, appelée *l'île de Sal*, ou à sel, il jeta l'ancre près d'une autre petite île stérile, dans laquelle les Portugais envoient tous leurs lépreux pour se rétablir.

Lucien. Pourquoi cela?

M. Hunter. Les tortues viennent en grand nombre de la côte d'Afrique déposer leurs œufs dans le sable de cette petite île. Ces animaux se laissent prendre facilement; car il suffit de les renverser sur le dos pour les empêcher de s'échapper. Or, on avait remarqué que leur chair et leur sang, employés l'un comme aliment, et l'autre pour se laver, étaient un remède spécifique contre la lèpre: c'est pour cela qu'on y envoyait ceux qui en étaient attaqués.

A l'exception de ces tortues, il n'y avait dans l'île qu'une quantité prodigieuse de chèvres; on n'y trouvait ni arbres ni eau. Les lépreux étaient réduits à ne boire que des eaux pluviales, conservées dans le sable. Aussi n'y vit-on que sept personnes en bonne santé.

Colomb continua de courir au sud, bien résolu de ne tourner à l'ouest que quand il se-

rait arrivé à l'équateur ou à la ligne, ce cercle imaginaire qui divise la terre en deux parties égales; mais s'étant avancé jusqu'au troisième degré de latitude septentrionale, il fut surpris par un calme plat. Ses vaisseaux étaient immobiles; le soleil tombait à plomb sur la tête des matelots. La chaleur était intolérable. Les tonneaux s'entrouvraient. L'eau et les vivres se corrompirent. Les voyageurs au désespoir craignaient à chaque instant que les vaisseaux ne prissent feu; et pour comble de maux, une goutte cruelle tourmentait l'amiral, et ne lui laissait aucun repos.

Enfin le ciel eut pitié de l'excès de sa misère; il survint une pluie si abondante qu'à peine pouvait-on se tenir sur le tillac. La chaleur, à la vérité, n'en fut que peu diminuée; mais du moins on se procura une boisson fraîche. Le calme cessa aussi; l'espérance revint dans le cœur de ces hommes presque expirans. Ils prièrent instamment Colomb de ne pas persister dans le dessein de courir au sud; et, se rendant à leurs instances, il fit mettre le cap à l'ouest.

On avait déjà couru plusieurs jours dans cette direction, lorsque tout à coup on entendit du haut des hunes (1) les cris joyeux

(1) *Hunes*, sorte de petit plancher qui est en saillie au tiers du mât d'un vaisseau, et sur lequel on fait monter un matelot pour découvrir au loin.

de *terre! terre!* L'île qu'on apercevait se montrait sous l'aspect de trois montagnes, d'où Colomb prit occasion de lui donner le nom de *Trinité*, qu'elle conserve encore aujourd'hui. Elle n'est pas loin de l'embouchure de l'*Orénoque.*

Frédéric. Ah! où sont ces drôles de singes.

M. Hunter. De quels singes veux-tu parler?

Frédéric. De ceux qui se laissent prendre si singulièrement.

M. Hunter. Comment donc cela?

Frédéric. Les chasseurs placent sous l'arbre une bouteille où il y a du maïs; dès qu'ils se sont retirés, quelque singe descend, et vient fourrer sa pate dans la bouteille; elle ne peut plus sortir par où elle est entrée. Alors le chasseur revient. Vous croiriez que notre singe va lâcher son maïs et s'enfuir? Point du tout; il est si gourmand qu'il aime mieux se laisser prendre ou assommer, que de lâcher prise.

M. Hunter. Revenons à l'Orénoque. Ce fleuve, dans les environs de Trinidad, se décharge dans la mer avec tant de violence qu'il rend la navigation extrêmement périlleuse. Les flots s'amoncèlent, se heurtent, et se brisent dans ces parages d'une manière épouvantable; et un vaisseau qui tombe dans ce violent tourbillon court grand risque d'être mis en pièces. Ceux de Colomb eurent ce malheur; ils étaient parvenus avant que l'on s'en

doutât au milieu de ce redoutable champ de bataille, où les vagues s'entre-brisaient; tour à tour élevés et précipités, ils étaient jetés en haut et en bas, à droite et à gauche, comme des volans poussés par des raquettes. Il lui fallut toute son habileté pour sortir de ce dangereux pas, par un détroit qui paraissait si horrible qu'il l'appela *la bocca del drago*, ou la gueule du dragon. Le voilà entre Trinidad et la côte de *Cumana*, qui, comme vous savez, est une partie de *terra firma*.

Pierre. Colomb a donc aussi découvert le continent d'Amérique?

M. Hunter. Sans doute; aussi était-il très persuadé que cette terre ne pouvait pas être un île, parce qu'il en voyait sortir et se précipiter dans l'Océan un fleuve aussi considérable que l'Orénoque.

Pierre. Mais pourquoi n'a-t-on pas nommé ce pays *Colombie* d'après son nom?

M. Hunter. C'est là sans doute une injustice à son égard, que son siècle ne devait pas commettre.

Charlotte. Pourquoi l'ont-ils nommé *Amérique?*

M. Hunter. C'est ce que nous verrons dans la suite; pour le moment nous devons tâcher de ne pas perdre de vue les vaisseaux de Colomb.

Convaincu qu'il avait enfin touché à la terre

ferme du Nouveau-Monde, il courut toujours à l'ouest le long de la côte, et descendit plusieurs fois à terre. Il trouva que les habitans avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de l'île espagnole, mais qu'ils faisaient paraître un peu plus d'esprit et de courage, et qu'ils avaient le teint plus blanc. Ils se paraient également de feuilles d'or et de belles perles, qu'ils troquaient avec plaisir contre des babioles d'Europe. Un d'eux vint un jour, sans être accompagné de personne, joindre Colomb, qui était descendu à terre pour respirer un air frais. Il s'approcha de l'amiral avec confiance, lui ôta de la tête un bonnet de velours cramoisi, et lui mit une couronne d'or. Colomb, présumant que c'était un cacique, le fit traiter avec distinction.

Ces Indiens avaient la tête enveloppée d'un mouchoir de coton de diverses couleurs, et le devant du corps, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, couvert d'une pièce de même étoffe. Leurs cheveux étoient longs, mais coupés; et leurs armes des arcs, des flèches et des boucliers.

Colomb s'y fût arrêté volontiers plus longtemps, pour reconnaître l'intérieur du pays; mais l'état délabré de ses vaisseaux et ses infirmités l'obligèrent de renoncer à d'autres recherches, et de cingler vers l'île espagnole. Chemin faisant, il découvrit l'île *Sainte-Mar-*

guerite, devenue si importante par la pêche des perles, et aborda enfin à sa colonie, espérant s'y délasser pendant quelque temps de ses soucis et de ses travaux.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Hélas! l'heure du repos n'était pas encore venue pour le pauvre Colomb. De nouveaux dangers et de nouvelles traverses l'attendaient dans cette relâche.

Don Barthélemi, son frère, avait conduit pendant son absence la colonie d'Isabelle dans une contrée beaucoup plus avantageuse, et il avait entrepris d'y bâtir une ville, qu'il nomma *Saint-Domingue*, en l'honneur de *Dominico*, son père. Cette ville, florissante encore de nos jours, a été long-temps une des plus considérables entre celles des Indes occidentales; elle a donné son nom à toute l'île.

A peine Barthélemi eut-il fondé cette nouvelle colonie qu'il alla visiter avec une partie de ses forces les provinces de l'île où son frère n'avait pas pénétré, laissant à Saint-Domingue le grand-juge Roldan avec le reste de ses troupes; mais ce méchant homme récompensa la

confiance que l'on avait mise en lui par la plus noire ingratitude.

Il épiait depuis long-temps l'occasion de perdre les Colomb, et de se rendre maître absolu de l'île. Le départ de Barthélemi et l'absence de l'amiral lui parurent une circonstance favorable pour l'exécution de ses projets; il en profita avec adresse, et souleva les Espagnols qui étaient restés contre Barthélemi et contre Diègue, son autre frère. La plupart se rangèrent de son côté. Bientôt il se fit reconnaître pour leur chef; et ayant pris les armes contre l'*adelantade*, il s'empara de tous les vivres, et tenta de prendre d'assaut le fort que l'on avait construit à Saint-Domingue. Cependant il échoua dans cette dernière tentative par la vigilance du commandant, cequi obligea les rebelles d'aller fixer leur séjour dans une autre partie de l'île, dont ils insurgèrent les habitans, et bientôt Saint-Domingue presque entière finit par entrer dans la révolte.

Pour surcroît de chagrin, Colomb apprit que les trois vaisseaux chargés de vivres qu'il avait détachés des Canaries n'étaient pas arrivés. Les tempêtes et les courans avaient écarté ces vaisseaux de leur route; et après avoir erré dans plusieurs regions inconnues, ils arrivèrent enfin à l'île espagnole, mais présisément sur la côte où Roldan et ses complices avaient établi leur demeure.

Le rusé rebelle, cachant sa révolte aux commandans des trois vaisseaux, eut l'adresse de leur faire débarquer une partie de leur monde, pour les conduire, disait-il, à Saint-Domingue. Ces gens, qui la plupart étaient le rebut des prisons espagnoles, n'eurent pas plus tôt appris le vrai dessein de Roldan qu'ils se rangèrent avec empressement sous ses drapeaux, espérant qu'il y aurait à piller : tel fut le premier fruit du conseil peu réfléchi que Colomb avait eu le malheur de donner lui-même!

Quelques jours après l'arrivée de l'amiral, ces trois vaisseaux parurent aussi à la rade de Saint-Domingue, mais sans être d'une grande ressource pour cet homme délaissé; car ils avaient déjà débarqué à l'île espagnole la majeure partie des troupes qu'ils portaient, et consommé presque tous les vivres qu'ils avaient eus à bord. Et Roldan, l'ingrat, l'insolent Roldan, fier de sa supériorité, qui n'était que trop manifeste, se moquait hautement de la faiblesse de Colomb.

L'amertume la plus profonde remplit l'âme de l'amiral; et s'il n'avait écouté que son ressentiment, il se serait aussitôt mis à la tête du peu de soldats qui lui étaient restés fidèles, et serait allé attaquer les traîtres, aimant mieux périr en essayant de les châtier, que de survivre dans l'inaction à l'affront qu'il essuyait.

Mais, pour le bonheur de la colonie à son berceau, Colomb fut assez magnanime pour sacrifier son ressentiment à l'utilité publique. Il résolut de ne point venger son offense personnelle, mais de chercher à ramener à leur devoir, par la voie de la douceur, Roldan et ses complices.

Après beaucoup de négociations désagréables, il parvint enfin à son but, et goûta la satisfaction d'avoir étouffé une rébellion si dangereuse sans verser une goutte de sang.

Il envoya ensuite un vaisseau en Espagne, pour informer sa cour de la découverte qu'il avait faite de la Terre Ferme, ainsi que de la révolte qu'il venait d'apaiser. Aux échantillons des productions du continent, consistant en perles, lingots d'or, et une qualité de toiles de diverses couleurs et d'un tissu très fin, il ajouta son journal, où il avait écrit avec la plus grande exactitude la route de ses vaisseaux et tout ce qui s'était présenté de remarquable. Roldan et ses complices ne manquèrent pas aussi d'écrire au roi par la même occasion, pour inculper l'amiral, et justifier leur propre conduite; et le roi fut assez injuste pour ajouter plus de foi au récit calomnieux des rebelles qu'au rapport véridique de Colomb.

Nous allons, mes enfans, nous arrêter ici quelques momens pour jeter un coup-d'œil sur une autre partie du monde, où, pendant que

nous étions occupés des Indes occidentales, il s'est aussi passé des événemens d'un grand intérêt.

Vous vous rappelez que le roi de Portugal avait dédaigné les offres de Colomb; il ne tarda pas à s'en repentir. Pour réparer cette faute, il résolut de n'épargner aucune dépense pour trouver autour de l'Afrique le chemin de l'Inde orientale, que l'on cherchait depuis si long-temps. Dans cette vue, il fit équiper une escadre, et en donna le commandement à un marin expérimenté et d'un grand mérite, nommé *Vasco de Gama*.

Des difficultés qui paraissaient insurmontables s'opposaient à cette entreprise; mais Gama, comme Colomb, offrait le modèle de ces grands caractères qui ne se laissent détourner par aucun obstacle des projets qu'ils ont une fois résolus. En vain les côtes de l'Afrique, qu'il range sans les connaître, lui présentent leurs longues chaînes hérissées de rochers, d'écueils et de bancs de sable; en vain les orages et les tempêtes déploient leurs fureurs, et cherchent à briser ces navires mal construits; il oppose à toutes ces difficultés un courage inébranlable; il les franchit, et gagne enfin la pointe la plus méridionale de l'Afrique, le *cap de Bonne-Espérance*. Mais ce ne fut là qu'un point de repos pour un génie aussi vaste que le sien; il passa outre, et, remontant la côte opposée,

il arriva à *Mélinde*, qui (comme vous le pouvez voir sur la carte d'Afrique) est situé sur la côte de *Zanguebar*.

Ce fut pour lui une surprise des plus agréables d'y trouver, au lieu des barbares qu'il avait rencontrés le long des côtes d'Afrique, une nation civilisée, et qui, à beaucoup d'égards, se rapprochait déjà des peuples d'Asie. Elle faisait un commerce étendu, professait la religion mahométane, et n'était pas étrangère aux arts des peuples policés.

Comptant sur les succès de son entreprise, il remit à la voile, et le 22 mai 1498 il eut le bonheur d'atteindre le but de ses vœux, la côte de l'Inde.

John. Quel est l'endroit où il aborda?

M. Hunter. C'est *Calicut*.

Henri. Sur la côte du Malabar, dans la presqu'île en-deçà du Gange.

M. Hunter. C'est cela. Il vit avec admiration la richesse de ce pays, ses productions précieuses, la régularité de son gouvernement, ainsi que les mœurs douces des habitans. Mais, par malheur, il n'avait rien à bord qu'il pût donner en échange des riches marchandises de ces contrées; car les bagatelles dont les Sauvages étaient si avides ne tentaient guère ces Indiens : aussi n'y fit-il pas un long séjour; il se hâta de retourner en Europe, pour porter

au roi son maître la nouvelle de l'heureux succès de son voyage.

Ainsi, presque dans le même temps que Colomb découvrit le Nouveau-Monde, une autre partie de notre globe, à la vérité déjà connue, mais dont les Européens n'avaient encore tiré que peu de parti, fut liée plus directement à l'Europe à la faveur de la navigation. Dès lors les trésors inépuisables de l'Inde coulèrent par torrens dans le petit royaume de Portugal; et les Espagnols ne virent pas sans jalousie leurs voisins attirer à eux de si grandes richesses, tandis que de toutes les découvertes qu'ils avaient faites jusqu'alors ils n'avaient pas même encore retiré les frais de leurs armemens.

L'envie de faire des découvertes gagna insensiblement tous les esprits. Rois et républiques, gentilshommes et bourgeois, tous voulurent tenter fortune, et courir les aventures. Un certain *Ojéda*, entre autres, qui avait accompagné Colomb à son second voyage, engagea quelques négocians de Séville à armer quatre vaisseaux, et à les envoyer faire des découvertes sous ses ordres. On en demanda la permission, qui fut accordée sans consulter Colomb; ce qui était contre le traité que la cour d'Espagne avait fait avec lui. L'évêque de *Badajos*, ministre du roi, ayant le département des Indes occidentales, et ennemi juré de Colomb, ne se contenta pas de mortifier ainsi

l'homme qu'il haïssait; il eut encore l'indiguité de communiquer à Ojéda, pour son instruction, le journal et les cartes marines que Colomb avait envoyés à la cour.

Cet Ojéda fut accompagné d'un gentilhomme (1) italien, nommé *Amerigo Vespucci*, ou, comme les Français l'appellent *Améric Vespuce*.

Celui-ci acquit bientôt tant de considération parmi ses compagnons, que tout se faisait d'après ses avis plutôt que d'après ceux d'Ojéda. Cependant, en suivant exactement la route qu'avait prise Colomb, il aborda également à la côte de *Paria;* il y descendit plusieurs fois, et fit quelque commerce avec les habitans; après quoi il rangea la côte plus loin, pour s'assurer que cette terre n'était pas une île, mais une partie du continent; et quand il se fut assez avancé pour ne pouvoir plus en douter, il retourna triomphant en Espagne, où il fit si bien valoir ses exploits, que l'on oublia que sa découverte au fond n'en était pas une,

(1) D'autres disent qu'il était négociant établi à Florence. (*Note de l'auteur.*) Au rapport des écrivains les plus accrédités, il naquit à Florence l'an 1451, et fut élevé dans l'excellente école d'Antoine Vespuce, son oncle, qui instruisait avec succès la noblesse florentine. Du reste, Améric Vespuce s'appliqua surtout à la physique et aux mathématiques, et fut un des hommes les plus instruits de son siècle.

mais seulement une confirmation de ce qui long-temps auparavant avait été découvert par Colomb. Et par une de ces inconséquences humaines, par une de ces injustices qui semblent faites pour décourager le génie, l'ingrate Espagne dota du nom d'Amérique la terre qui devait porter celui de l'illustre Génois.

Depuis cette époque, il se fit voyages sur voyages pour découvrir de nouvelles terres ; mais n'en attendez pas le récit pour le moment ; il nous éloignerait trop de Colomb. Encore une seule petite digression, et je le rejoindrai.

Pour tirer parti de la découverte du chemin de l'Inde orientale, faite par Gama, le roi de Portugal équipa une flotte entière, et la chargea de marchandises de toute espèce. Celui qui fut nommé commandant de cette flotte s'appelait *Cabral*. Instruit du peu de sûreté qu'il y avait à naviguer le long de la côte d'Afrique, il gouverna vers l'ouest à travers le vaste Océan, après avoir passé la ligne, et suivant toujours cette direction, il se trouva, à son grand étonnement, sur la côte d'une terre fort étendue.

C'était le beau, le riche Brésil, que Cabral découvrit si accidentellement. Il en prit aussitôt possession au nom de son roi, et envoya un de ses vaisseaux porter cette agréable nouvelle à Lisbonne.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Revenons maintenant à Colomb; nous l'avons laissé dans une situation peu agréable: il était bien parvenu à étouffer la rébellion dans l'île espagnole; mais il n'avait pu y rétablir une tranquillité complète et durable. Le mécontentement et la discorde couvaient encore sous la cendre; et quoique Roldan fût soumis en apparence, il ne négligea aucune occasion de noircir à la cour l'amiral et sa conduite. De plus l'autorité de Colomb dans l'île avait beaucoup souffert par son indulgence, que l'on prenait pour de la faiblesse; il en résulta de nouveaux soulèvemens, qui donnèrent tant d'occupations à l'illustre amiral qu'il ne put songer ni à se justifier ni à poursuivre son vaste plan de découvertes. Il se trouvait dans cette déplorable situation lorsque l'orage le plus terrible éclata contre lui en Espagne.

La plupart de ceux qui avaient quitté ce royaume pour le Nouveau-Monde, au lieu des trésors qu'ils s'y promettaient, n'y avaient trou-

vé que la misère; pleins de désespoir, ils étaient retournés dans leur patrie, et regardant Colomb comme l'unique cause de leurs disgrâces, ils se répandaient contre lui en injures et en malédictions. Les haillons dont ils étaient couverts, la pâleur de leurs visages et leur air affamé, inspiraient la pitié, et donnaient à leurs inculpations une apparence de vérité. Toutes les fois que le roi ou la reine paraissaient en public, ils étaient, à l'instigation des ennemis de l'amiral, entourés d'une foule de ces misérables, qui demandaient vengeance, Est-il surprenant que le roi, naturellement soupçonneux, ait ajouté foi à leurs imputations, et que la reine, qui jusque-là avait constamment protégé Colomb, se soit elle-même laissé prévenir contre lui?

Il fut donc arrêté d'envoyer aux Indes occidentales un commissaire chargé d'examiner la conduite de l'amiral, avec pouvoir de le destituer, si cette conduite lui paraissait répréhensible, et de prendre dans ce cas le gouvernement de l'île. Cette odieuse mission fut donnée à François de *Bovadilla*, créature des ennemis de Colomb.

Dans le temps même où ils machinaient sa perte, ce grand homme, par des soins infatigables, avait parfaitement rétabli le bon ordre. Les mécontens étaient satisfaits; Espagnols et Indiens, tous étaient soumis aux lois. On avait

ouvert plusieurs mines et commencé avec les plus heureux succès la culture des terres : circonstances qui eussent dû le justifier, si sa condamnation n'eût pas été résolue d'avance.

L'amiral se trouvait alors dans une contrée éloignée de l'île, pour y faire quelques dispositions nécessaires. L'équité et la justice voulaient que son juge attendît son retour avant de procéder contre lui. Mais qu'avaient de commun l'équité et la justice avec un homme tel que Bovadilla ?

Aussitôt qu'il eut mis pied à terre, il se fit conduire à la maison de l'amiral ; il s'en empara, ainsi que de tout ce qui s'y trouvait ; il fit annoncer publiquement que le roi l'avait envoyé pour destituer le gouverneur, et donner satisfaction à quiconque avait à se plaindre de lui. Non content de cela, il rendit sur-le-champ la liberté à tous ceux que Colomb avait fait arrêter, les invitant à venir se plaindre des injustices qu'ils avaient éprouvées.

Ce n'était rien encore : l'infâme Bovadilla lui envoya par un huissier l'ordre de comparaître sans délai à son tribunal, pour rendre compte de sa conduite. En même temps il lui fit remettre une lettre du roi, qui lui enjoignait de se conformer à ce que le plénipotentiaire lui ordonnerait.

Colomb avait des gens armés : son frère Barthélemi était avec lui ; il lui eût été facile

de grossir sa troupe et de se mettre en état de répondre, l'épée à la main, à son inique juge : mais sa grande âme dédaignait tout moyen de défense incompatible avec l'obéissance qu'il croyait devoir à ses maîtres, quelque injustes qu'ils fussent envers lui. Il prit donc sans balancer le chemin de Saint-Domingue, décidé à recevoir respectueusement la sentence quelle qu'elle fût.

Il arrive, et on l'annonce chez Bovadilla. « Qu'on lui mette les fers! crie le monstre sans vouloir l'admettre en sa présence, et qu'on le traîne en prison! » Cet ordre inhumain s'exécute; on l'enchaîne, et on le mène à bord d'un vaisseau.

Représentez-vous, mes enfans, cette indigne scène. Voilà le grand Colomb traité en criminel par le ravisseur insolent de ses biens et de son honneur, sur le sol même qu'il a découvert et dont il a acquis la possession à son roi par mille dangers et au péril de sa vie; il est chargé de chaînes dans sa propre maison, devant ses subalternes! Le voilà recevant ce dernier coup avec une dignité et une résignation qui, plus que l'apologie la plus éloquente, proclament son innocence. Enfin on l'entraîne; mais ses maux ne sont pas encore à leur terme: la populace de la colonie, qui presque toute n'était, comme nous savons, qu'un amas de scélérats, l'accompagne de ses outrages et in-

sulte à ses disgrâces. Quels monstres ! quelle infamie !

Bovadilla n'était pas encore satisfait; il fit mettre aussi aux fers les frères de Colomb, et ordonna de les garder chacun dans un vaisseau particulier; ensuite il procéda aux informations contre les trois frères, et les condamna sans autre formalité à la mort. Heureusement il n'eut pas l'audace de faire exécuter lui-même cette sentence sanguinaire, parce qu'il en craignait les suites; mais dans l'espérance que son parent, l'évêque de Badajos, ennemi irréconciliable de Colomb, la ferait mettre à exécution, il envoya les prisonniers en Espagne avec l'instruction de leur procès.

Le capitaine qui devait conduire Colomb et ses frères en Espagne n'eut pas plus tôt mis à la voile, qu'il s'approcha avec autant de compassion que de respect de son illustre prisonnier pour lui ôter ses fers. « Laissez-moi tel que je suis, lui dit Colomb; je porte ces chaînes par ordre de mes maîtres; eux seuls peuvent me les ôter. »

Bovadilla avait ordonné que les prisonniers, arrivés en Espagne, fussent aussitôt remis entre les mains de l'évêque de Badajos, afin de leur ôter les moyens d'implorer la pitié de la reine Isabelle, leur protectrice. Mais un pilote nommé *Martin*, touché du sort injuste de l'amiral, quitta secrètement le vaisseau, et se

hâta de porter à la reine une lettre par laquelle Colomb l'informait de tout ce qui s'était passé.

La cour était loin de croire que Bovadilla abuserait de ses pouvoirs. On reconnut l'indignité d'un pareil traitement, et l'on prévit l'horreur qu'il inspirerait à toute l'Europe. Un courrier fut expédié avec ordre de faire mettre sur-le-champ en liberté Colomb et ses frères.

En même temps l'amiral fut invité à venir à la cour; on lui fit toucher l'argent nécessaire pour y paraître d'une manière convenable à son état.

En entrant dans l'appartement où le roi et la reine l'attendaient, il se jeta aux pieds de leurs majestés sans pouvoir parler, le sentiment profond de l'injustice qui lui avait été faite le privant de l'usage de la parole. Enfin, fortifié par le sentiment de son innocence, il entreprit de se justifier des calomnies de ses ennemis. Il prononça avec une noble assurance un long discours, où il prouva son innocence d'une manière si évidente que Ferdinand et Isabelle en furent pleinement convaincus. Ils lui témoignèrent tous leurs regrets de ce qui s'était passé; ils destituèrent aussitôt Bodavilla de tous ses emplois, et cherchèrent de plus à encourager Colomb par leurs caresses en lui promettant leur protection pour l'avenir. Mais

par une politique défiante, ils crurent qu'il y aurait du danger à laisser un homme auquel ils avaient tant d'obligation, et qui cependant avait été si mal récompensé de ses services, dans un poste où il lui serait facile de se venger : en conséquence, ils le retinrent à la cour sous des prétextes flatteurs, et nommèrent gouverneur des Indes occidentales *Nicolas Ovando.*

Colomb ressentit la plus vive indignation de cette injustice, et il ne la cachait pas. Partout où il allait, il avait avec lui les fers qu'on lui avait fait porter, comme une preuve de la noire ingratitude dont on avait payé ses grands services. Ils étaient toujours suspendus devant ses yeux, et il ordonna qu'après sa mort on les enterrât avec lui.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Malgré les plaintes de Colomb, la nomination d'Ovando fut maintenue, et le nouveau gouverneur fit ses préparatifs de départ.

On n'avait pas encore envoyé dans les Indes occidentales une aussi grande flotte. Elle était

de trente-deux voiles, et avait à bord deux mille cinq cents hommes, la plupart destinés à s'établir à Saint-Domingue.

Ovando mit à la voile avec ces forces considérables, et Colomb, arrêté dans sa glorieuse carrière, eut la douleur de voir qu'un autre allait recueillir le fruit de ses travaux.

Ovando arriva fort à propos. S'il avait tardé un peu plus, l'administration folle et injuste de Bovadilla aurait exposé la colonie à une ruine totale. Ce misérable espérait affermir son autorité, acquise par l'injustice, en se rendant agréable à la populace. Dans cette vue, il révoqua toutes les sages ordonnances de Colomb, et il permit à chacun de vivre comme il lui plairait. Son prédécesseur s'était fait un devoir de protéger en père les pauvres Indiens contre les oppressions des Castillans; Bovadilla, au contraire, abandonna cette nation infortunée à toutes leurs violences. Après avoir fait un dénombrement de tous les habitans, il les distribua comme des esclaves à ses avides partisans, qui employèrent ces pauvres créatures aux travaux des mines avec une sévérité barbare. La dureté de ces travaux, et le traitement inhumain qu'on leur faisait éprouver, détruisirent un nombre prodigieux de ces hommes naturellement faibles; et peu s'en est fallu que la mort n'ait moissonné cette malheureuse nation tout entière.

Le premier acte d'autorité d'Ovando fut de destituer Bovadilla, et de l'envoyer, ainsi que Roldan, en Espagne, pour y rendre compte de leur conduite. Ensuite, conformément aux ordres du roi, il abolit l'esclavage, déclara tous les Indiens libres, et défendit de leur faire violence. Par de nouvelles lois, il mit des bornes à la licence des Espagnols, à qui il permit à la vérité de continuer leurs recherches de l'or, mais sous la condition expresse que la moitié de leur profit appartiendrait au roi comme souverain de l'île.

Quant à Colomb, voyez-le, affaissé sous le poids de ses chagrins cuisans, venir dans cette cour ingrate, qui continue de fermer l'oreille à ses justes plaintes. Ecoutez-le demandant, non pas grâce, mais justice, et insistant, son contrat signé du roi à la main, pour qu'on remplisse la promesse y contenue, qu'il sera, à l'exclusion de tout autre, vice-roi dans le pays qu'il découvrira. Voyez ses indignes adversaires méprisant ses inutiles représentations, et jugez de ce que devait éprouver un homme digne des plus grandes récompenses !

Henri. Je sais bien ce que j'aurais fait.

M. Hunter. Et quoi donc, mon ami ?

Henri. Je n'aurais pas perdu plus long-temps mes paroles. J'aurais choisi quelque lieu pour y passer le reste de mes jours dans la retraite,

ou j'aurais été offrir mes services à quelque autre prince.

M. Hunter. Quant à ce dernier parti, l'expérience avait déjà appris à Colomb que les autres cours ne valaient guère mieux que celle d'Espagne. Mais passer sa vie à ne rien faire et renoncer à son vaste plan, c'est à quoi il lui était absolument impossible de se déterminer.

Il était convaincu qu'à son dernier voyage il avait découvert la côte d'un continent. La fausse persuasion où il avait été que ce pays était une partie de l'Inde, qui s'étendait jusque-là, venait d'être sinon entièrement dissipée, du moins extrêmement ébranlée par les observations qu'il avait faites. Actuellement il soupçonnait qu'entre ce continent et l'Inde il pourrait bien y avoir une grande mer qui les séparait; il crut aussi qu'aux environs de l'isthme de Darien on devait trouver un détroit qui conduirait de l'Atlantique dans l'Océan inconnu, et par celui-ci dans l'Inde.

Il lui paraissait de la dernière importance de vérifier si ce détroit existait ou non; car s'il existe, combien de détours et de longueurs n'évitera-t-on pas, en passant de l'Espagne dans l'Inde par le milieu de l'Amérique, au lieu d'y aller par le cap de Bonne-Espérance, découvert par les Portugais! Quelle que fût donc l'offense qu'il avait reçue de son roi, le

désir d'être utile au monde l'emporta sur son ressentiment; et il résolut de s'exposer encore une fois dans sa vieillesse à tous les dangers et à toutes les incommodités d'un nouveau voyage.

Il fit part de son projet au roi et à la reine, qui s'empressèrent de l'adopter. Sa présence était pour eux un continuel reproche. Ils comptaient d'ailleurs sur ses talens et sur son bonheur; l'ordre fut donc donné sur-le-champ d'équiper une escadre.

Mais quelle escadre! Quatre misérables navires, dont le plus grand n'était pas de la moitié du port d'un vaisseau marchand ordinaire, composaient toutes les forces qu'on lui confia pour une expédition aussi importante. Et c'est avec ces bâtimens qu'il devait se hasarder encore sur un océan lointain et inconnu, et découvrir un chemin par lequel on se promettait d'enlever les trésors immenses de l'Inde! Quels petits moyens pour accomplir un si grand objet!

Tout autre se serait effrayé de la difficulté d'exécuter une telle entreprise avec de si frêles embarcations; mais Colomb, se souvenant de son premier voyage, ne balança pas à confier encore sa vie à des bâtimens aussi faibles que ceux avec lesquels il avait traversé la première fois le grand Océan. Il s'embarqua donc accompagné de son frère Barthélemi et de son

fils aîné, âgé de treize ans, qui, dans la suite, devint l'historien de sa vie.

Ce fut le 29 juin, l'an 1502, et par conséquent dix ans après son premier voyage, qu'il mit à la voile de Cadix, gouvernant, comme à l'ordinaire, vers les Canaries. Cette fois le voyage fut des plus heureux, si ce n'est qu'un de ses vaisseaux, et même le plus grand, se trouva si mauvais voilier, qu'on eut de la peine à lui faire suivre les autres. Il fit d'abord route à Saint-Domingue, afin d'y changer ce vaisseau contre un meilleur.

Arrivé à la hauteur de cette île, il envoya informer le gouverneur Ovando du sujet de son arrivée, et lui demander la permission d'entrer dans le port; mais le gouverneur (le croiriez-vous, mes enfans?) eut l'impudence de lui refuser cette permission. Colomb l'avertit que certaines circonstances, auxquelles l'expérience l'avait rendu attentif, lui faisaient prévoir, avec beaucoup de probabilité, qu'on allait essuyer un ouragan furieux, demandant en conséquence qu'il lui fût permis de passer dans le havre le temps seulement que durerait la tempête; et comme le gouverneur était sur le point d'expédier une flotte considérable pour l'Espagne, Colomb lui fit conseiller en même temps d'en différer de quelques jours le départ : mais tout fut inutile; on rejeta sa demande, on dédaigna son avis, et l'on en rit

comme du rêve d'un pronostiqueur abusé. L'entrée du port lui fut interdite une seconde fois, et la flotte destinée pour l'Espagne mit à la voile.

L'ouragan prévu survint. Colomb s'y était préparé, et ses sages dispositions préservèrent ses vaisseaux de leur perte. Toute la riche flotte, au contraire, qui était partie pour l'Espagne, et qui était composée de dix-huit voiles, devint, à trois bâtimens près, la proie des flots. Roldan et Bodavilla, qui s'y étaient embarqués, trouvèrent dans cette tempête la juste punition de leur abominable conduite envers Colomb; la mer les engloutit tous deux, ainsi que les richesses immenses qu'ils avaient amassées dans l'île Hispaniola. Ce qu'il y eut de bien remarquable dans cet événement, c'est que le seul vaisseau de la flotte qui ne reçut aucun dommage, et qui put continuer sa route pour l'Espagne, fut précisément celui à bord duquel on avait mis les débris de la fortune de Colomb, et que l'on n'avait choisi pour ce service que parce qu'il était le plus mauvais de tous. Les deux autres furent obligés de regagner Saint-Domingue dans un état fort délabré.

Cet événement fit une grande impression sur les esprits superstitieux de ce temps. Mais au lieu d'adorer la justice avec laquelle la main du Tout-Puissant conduit les destins des hom-

mes, ils s'imaginèrent sottement que Colomb était un sorcier, et qu'il avait excité cette tempête pour se venger de ses ennemis. Car autrement, disaient-ils, pourquoi n'y aurait-il eu d'épargné que le vaisseau qui avait à bord ses propres biens?

Colomb, justement indigné, quitta une île où on ne lui avait pas même voulu accorder un abri contre les danger de l'ouragan, et avec ses vaisseaux très endommagés, il fit voile à l'ouest vers le continent.

Ce voyage fut aussi accompagné de peines infinies. L'escadre aborda enfin à une île nommée *Guanaia*, à peu de distance de cette côte du continent qui s'appelle *Honduras*.

Aussitôt qu'on eut jeté l'ancre, l'amiral envoya son frère Barthélemi avec quelques hommes reconnaître le pays. En s'approchant du rivage, il rencontra une barque indienne, d'une construction infiniment supérieure à celle qu'on avait remarquée dans les canots des sauvages. Elle était d'une longueur considérable, sur huit pieds de largeur. Un toit de feuilles de palmier s'élevait au milieu, et abritait plusieurs femmes et quelques enfans. On comptait encore vingt-cinq hommes dans le canot.

On tâcha de les joindre; et quand ils se virent serrés de près, quoique armés, ils se rendirent de bonne grâce. Visitant ensuite la cargaison de ce bâtiment, on trouva des matelas,

une sorte de chemises sans manches et faites de fil de coton; quelques autres pièces d'habillement, avec des toiles servant de mantes aux femmes; de grandes épées de bois, dont le tranchant des deux côtés était formé de cailloux affermis avec des ficelles et de la résine; des haches de cuivre et d'autres ustensiles de même métal. Tous ces naturels avaient le milieu du corps couvert. Leurs vivres ne différaient guère de ceux des habitans de Saint-Domingue, si ce n'est qu'ils faisaient usage d'une boisson tirée de maïs bouilli, et qui ressemblait à la bière : ils avaient aussi une petite provision d'amandes de cacao, dont ils paraissaient faire plus de cas que de toute autre chose, et qui leur servaient de monnaie. Voilà les premières amandes de cette espèce qui se soient offertes à la vue des Européens.

L'amiral, charmé d'avoir ces bonnes gens en son pouvoir, et espérant en tirer des éclaircissemens, les fit traiter avec la plus grande douceur : il échangea de leurs marchandises contre celles d'Europe; et après s'être informé de ce qu'il voulait savoir, il leur rendit leur canot, et leur permit d'aller où bon leur semblerait. Il retint pourtant à son bord un vieillard qui lui paraissait le plus intelligent de tous, et qui ne se fit nulle peine de rester avec lui, dans l'intention d'en tirer encore d'autres informations, et de l'employer dans les affai-

res qu'il ferait par la suite avec les sauvages.

Ce vieillard lui apprit qu'à l'ouest il y avait un grand pays où l'or se trouvait en abondance. Il lui fit connaître par des signes faciles à comprendre, que les habitans y portaient des couronnes d'or sur la tête, et des anneaux épais de ce même métal aux bras et aux jambes; que l'on y garnissait d'or les tables, les chaises et les coffres; et quand on lui montra des coraux, des épices, et d'autres productions précieuses, il assura que ce pays en possédait aussi. Il voulait parler du riche *Mexique*. Mais quelque envie qu'eussent les compagnons de Colomb de se procurer ces trésors, il se sentit lui-même un désir encore plus grand d'atteindre le but de son voyage, et d'aller à la recherche du détroit qu'il espérait trouver dans ces parages. Ainsi, sans délibérer plus longtemps, il dédaigna les richesses immenses que l'on assurait être si près de lui, et sans s'arrêter aux murmures de son équipage, il gouverna à l'est, rangeant la côte de la Terre Ferme.

Mad. Hunter. Le voilà qui se montre encore véritablement grand homme! Avoir en main l'occasion de s'enrichir, et la négliger pour suivre son but avec constance! vouloir être utile au monde plutôt qu'à soi-même, et supporter l'indignation des autres pour rester fi-

dèle à son devoir!... O mes enfans! puissiez-vous un jour donner, en pareille occasion, d'aussi grandes preuves d'une vertu désintéressée et d'une noble abnégation de vous-mêmes! car rien n'est plus grand, rien n'est plus digne de l'homme de bien que de s'oublier soi-même pour être utile à ses semblables.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

HENRI.

PAPA, nous avons grande impatience de suivre Colomb dans sa route, pour savoir s'il sera enfin plus heureux.

M. HUNTER. Il gouverna de la côte de Honduras vers l'est, pour chercher le détroit que les sauvages lui avaient assuré qu'il trouverait dans cette direction.

JOHN. Ils lui avaient donc fait un mensonge?

M. HUNTER. Ce n'est pas cela; on s'était seulement mal entendu. Colomb leur avait dessiné un détroit; mais ils croyaient qu'il leur parlait d'un isthme, et, dans cette supposition, ils avaient raison de l'envoyer au Darien.

Sur cette route, le long des côtes, on vit

des hommes fort différens des précédens, quant à leur manière de vivre, et beaucoup plus sauvages. Ils allaient tout-à-fait nus; ils mangeaient de la viande et du poisson crus sans aucune préparation, et ils avaient les oreilles allongées jusqu'à l'épaule, au moyen des divers objets qu'ils y pendaient. Tout leur corps était marqué par le feu, de figures de cerfs, de lions et d'autres animaux. Les plus considérés d'entre eux se distinguaient par des bonnets blancs et rouges de toile de coton. Les uns avaient le visage peint en noir, les autres en rouge, et plusieurs encore rayé de diverses couleurs; tandis que d'autres ne se peignaient que les lèvres, les narines et les yeux.

Les trous qu'ils se perçaient aux oreilles étaient si grands qu'ils auraient donné passage à un œuf de poule. Colomb en prit occasion de nommer ce pays la *costa de las Orejas*, c'est-à-dire la côte des Oreilles.

De là il poursuivit sa route, mais lentement, luttant sans cesse contre les vents et les courans. Il arriva à un promontoire, où la terre tournait au sud; en sorte que le même vent qui lui avait été contraire lui devint favorable. N'oubliant jamais d'attribuer chaque événement heureux à celui qui est l'unique source de tout bien, il donna à ce cap le nom de *gracias à Dios*, ou grâces à Dieu.

Quelques jours après, ayant mouillé à un

autre endroit, on vit bientôt arriver plusieurs canots de sauvages armés, qui paraissaient vouloir empêcher les Espagnols de descendre à terre. Mais dès qu'ils connurent leurs dispositions pacifiques, ils s'approchèrent avec confiance et offrirent à vendre leurs marchandises, consistant en toutes sortes d'armes, arbalètes, massues, bâtons d'un bois très noir et très dur, avec une pointe d'arète de poisson; en gilets de coton, et en petits morceaux d'or pâle qu'ils portaient au cou. L'amiral leur fit présent de plusieurs bagatelles, sans vouloir rien accepter en échange. Ils en parurent mécontens; et comme on se refusait aussi à leurs invitations réitérées de descendre au rivage, ils prirent cela pour une marque de méfiance qu'ils voulurent faire cesser.

Ils députèrent donc aux Espagnols un vieillard d'une figure respectable, accompagné de deux jeunes filles portant au cou des plaques d'or. Le vieillard avait dans sa main une espèce d'étendard, sans doute comme un symbole de la paix, et il demanda à être présenté à l'amiral. Celui-ci reçut ces députés avec douceur; il leur fit servir à manger et donner des habits, et les renvoya à terre très satisfaits du bon accueil qu'ils en avaient reçu.

Le frère de Colomb étant descendu le lendemain sur le rivage, y trouva tous les effets qu'on avait donnés aux habitans, mis ensemble en

un monceau. A son arrivée, il fut reçu par deux d'entre eux, qui le prirent entre les bras, et l'invitèrent à s'asseoir avec eux sur l'herbe. Don Barthélemi fit ce qu'ils désiraient, et leur proposa ensuite diverses questions à l'aide d'un interprète indien, ordonnant à son secrétaire d'écrire leurs réponses.

Mais ils n'eurent pas plus tôt aperçu les plumes, le papier et le cornet, qu'ils se levèrent brusquement, et que dans leur consternation ils s'enfuirent avec tous les autres habitans qui s'étaient attroupés : c'est que la superstition de ces pauvres gens leur fit imaginer que l'écrivain était un enchanteur; que la plume, l'encre et le papier étaient les instrumens de la sorcellerie qu'on allait mettre en œuvre pour leur faire du mal. On eut de la peine à les faire revenir de ce ridicule soupçon, et ils n'osèrent se rapprocher des Espagnols qu'après s'être mis en sûreté, suivant leur opinion, contre l'art funeste du secrétaire. Or voici comment ils s'y prirent. Ils jetèrent vers les Espagnols une certaine poudre qui rendait une fumée; et cette fumée, à laquelle ils attribuaient sans doute la vertu d'empêcher que le charme ne produisît son effet, ils la chassèrent vers celui qu'ils prenaient pour le sorcier.

Don Barthélemi les accompagna jusqu'à leur village. Ce qu'il y vit de plus remarquable fut un grand édifice de bois qui leur servait de

cimetière. Il trouva dans plusieurs sépultures des corps enveloppés de draps de coton, dont un était embaumé. Au-dessus de chaque tombeau il y avait une planche chargée de figures d'animaux; auprès de quelques-uns on voyait même le portrait du défunt avec divers ornemens. Le lendemain l'amiral ayant retenu à son bord plusieurs des naturels du pays, pour tirer d'eux de nouveaux éclaircissemens, les autres crurent qu'il le faisait par cupidité et pour en tirer une rançon. Ils lui envoyèrent donc des députés chargés de lui remettre deux jeunes porcs pour la liberté des prisonniers. L'amiral leur fit comprendre que leurs compatriotes restés à bord n'étaient pas captifs, qu'ils seraient renvoyés incessamment, et qu'ainsi il ne fallait point de rançon. Il acheta les porcs, et les députés retournèrent très contens à terre.

Sur le pont où l'on mit les porcs, il y avait un chat sauvage de couleur cendrée et grand comme un petit levrier; il avait été pris par un matelot. Cet animal, aussi léger et aussi prompt qu'un écureuil, saute comme celui-ci d'arbre en arbre, se suspendant quelquefois avec sa queue à une branche, soit pour se reposer, soit pour son plaisir. A peine les porcs l'eurent-ils aperçu, que, transis de peur, ils cherchèrent à lui échapper, mais on en saisit un, qu'on mena au chat. Celui-ci entortilla aussitôt de sa queue le museau du porc, et s'accrocha en

même temps à sa tête avec ses pates de devant, tellement qu'il l'aurait infailliblement tué si l'équipage ne l'en avait empêché.

Au bout de quelques jours de navigation, l'amiral jeta l'ancre à l'embouchure d'une rivière, et envoya quelques soldats à terre; mais une multitude d'Indiens armés s'opposa à leur descente. Plus de cent d'entre eux entrèrent dans la mer jusqu'à la ceinture, menaçant de leurs lances, sonnant du cor, battant une espèce de tambour, jetant de l'eau aux Espagnols, et crachant vers eux des herbes mâchées, en signe de mépris et de haine. Les Espagnols avaient ordre de se tenir dans les bornes de la plus grande modération. Comme ils ne rendirent pas insulte pour insulte, et qu'ils se contentèrent de regarder ce jeu guerrier à une distance convenable, les assaillans se lassèrent enfin de leur manége inutile; et au lieu de se battre, les deux partis ouvrirent bientôt entre eux un trafic, où les Espagnols se procurèrent seize plaques d'or de la valeur de cent cinquante ducats, en échange de quelques sonnettes.

Dès le lendemain, les sauvages commencèrent à regarder la patience que les Espagnols avaient opposée à leurs brusqueries comme une preuve de timidité. Lorsque la chaloupe voulut s'approcher de nouveau, ils lui lancèrent des zagaies. Les Espagnols furent obligés de leur montrer qu'ils ne manquaient ni de courage ni

de forces pour leur tenir tête. L'amiral fit tirer un coup de canon; et comme en même temps un des sauvages qui attaquaient fut blessé par une flèche qu'on lui avait tirée, ils s'enfuirent tous, et les Espagnols se contentèrent de descendre à terre sans vouloir poursuivre les fuyards.

On les invita, au contraire, par des signes, à revenir; et cette invitation fut acceptée, parce qu'ils étaient convaincus que les étrangers blancs ne voulaient pas leur faire du mal, quoiqu'ils en eussent les moyens. Ils déposèrent leurs armes, retournèrent au rivage, et échangèrent leurs plaques d'or paisiblement.

L'amiral, après avoir pris des informations sur la nature du pays, ses habitans, et ses productions, remit à la voile, et continua de gouverner le long de la côte, espérant toujours trouver le détroit qu'il cherchait. En continuant cette recherche, il arriva dans une baie qui formait un port également sûr et spacieux. Les Indiens y avaient bâti une ville assez grande, très peuplée, et environnée de terres bien cultivées. Colomb nomma cet endroit *Porto-Bello.*

Les habitans de cette ville se montrèrent très pacifiques, et apportèrent du fil de coton fin, et diverses espèces de vivres, qu'ils troquèrent avec plaisir contre des clous, des ai-

guilles, des sonnettes et autres objets semblables.

Huit milles plus loin, Colomb parvint à cette partie de la côte où est aujourd'hui la ville de *Nombre de Dios.* Le gros temps l'obligea de s'y arrêter quelques jours, et il les employa à faire réparer ses vaisseaux, qui étaient fort endommagés; ayant repris la mer, le mauvais temps l'obligea d'entrer de nouveau dans un petit port, qu'il nomma *el Retrette,* ou la retraite.

Les habitans le reçurent d'abord fort bien; mais l'insolence de quelques matelots changea leurs dispositions et excita leur ressentiment. Pleins de confiance en leur grand nombre, qui augmentait continuellement, ils se disposèrent à une attaque générale. L'amiral employa alternativement la douceur et les menaces pour les engager à se désister de leur dessein; mais voyant que l'un et l'autre moyens ne produisaient aucun effet, il fit tirer un coup de canon à poudre seulement, se flattant que le seul bruit les ferait reculer d'effroi. Il fut trompé dans son espérance. S'apercevant que ce tonnerre ne faisait pas de mal, ils en devinrent plus insolens, ils jetèrent de grands cris, frappèrent les arbres avec leurs bâtons, et témoignèrent ainsi le mépris qu'ils faisaient du vain bruit du canon. L'amiral se vit donc obligé de leur en faire éprouver les effets. Il fit tirer à boulet vers une colline où les Indiens s'étaient assemblés

en foule. Voyant que ce tonnerre faisait non seulement du bruit, mais qu'il donnait la mort, ils se sauvèrent dans les forêts, saisis de frayeur.

Ces Indiens étaient, de tous ceux qu'on avait encore vus, les plus beaux et les mieux faits. Ils avaient la taille élancée et les membres bien formés, sans être défigurés comme les autres habitans de ces contrées. Il y avait dans ce port quantité de gros *alligators* (animal que je vous ai déjà fait connaître), qui, quand ils se sentent pressés de sommeil, vont se reposer à la côte. Ils exhalaient une si forte odeur de musc, que l'air en était rempli; et quoiqu'ils parussent timides quand on les attaquait, ils cherchaient cependant quelquefois à saisir un homme pour le manger.

Colomb désespérant de trouver un passage pour aller de l'Océan atlantique dans la mer du Sud, et se voyant en même temps contrarié par les vents les plus impétueux, se détermina à reprendre la route qu'il avait suivie, et à gagner une contrée appelée *Veragua*, où, suivant le témoignage uniforme des sauvages, se trouvaient les plus riches mines d'or.

Une tempête furieuse qui dura plusieurs jours, et une grande disette de vivres, se réunirent pour rendre cette navigation une des plus pénibles et des plus périlleuses. Toutes les provisions de bouche qui leur restaient au

bout de huit mois qu'ils avaient déjà tenu la mer, consistaient en quelques biscuits, entièrement gâtés par l'air chaud et humide du climat. Ce biscuit semblait vivant, tant il était rempli de vers; et ceux qui en mangeaient croyaient avaler un amas d'insectes plutôt que du pain. Malgré cela, ils mangeaient avec avidité de ce détestable mets, ne prenant d'autre précaution que celle de se retirer dans un lieu obscur, afin de ne pas voir ce qu'ils portaient à la bouche. Voilà, mes enfans, à quoi les hommes peuvent être réduits par la faim.

Dans le même temps, on vit les vaisseaux entourés d'une grande quantité de requins.

Charlotte. Qu'est-ce donc qu'un requin?

John. C'est un très grand poisson, peut-être plus long que cette chambre (1), et en même temps fort gros; il a aussi une gueule monstrueuse, armée en haut et en bas de trois rangs de dents qui se croisent, et avec lesquelles il coupe un bras ou une jambe, ou la tête, comme on ferait avec une hache. Avec cela il a une forte queue, qu'il agite sans cesse, et dont les coups sont capables de casser bras et jambes à celui qui en est atteint, et même de le tuer tout raide.

Frédéric. C'est donc un monstre terrible?

(1) Il s'en trouve, dit-on, qui ont de vingt à trente pieds de long.

M. Hunter. Et bien vorace. Son avidité lui fait engloutir tout ce qu'on lui présente, même des crocs de fer et des haches. Un voyageur digne de foi rapporte dans ses mémoires, qu'ayant jeté un jour, par-dessus le bord, un homme mort enseveli dans une pièce de grosse toile, comme cela se pratique en mer, où l'on ne peut enterrer les cadavres, on prit le lendemain un requin dans le ventre duquel on retrouva le corps de cet homme tout entier dans son linceul. La chair de ce poisson sent l'huile et est de mauvais goût; malgré cela, les nègres d'Afrique en mangent avec plaisir. Pour la rendre plus appétissante, ils l'exposent au soleil pendant une huitaine de jours, jusqu'à ce qu'elle se corrompe et commence à sentir mauvais.

Les superstitieux compagnons de Colomb regardèrent l'apparition de ces monstres comme une chose de mauvais augure. Cependant, en dépit de leur crainte et de leur éloignement pour la chair du requin, ces gens affamés en mangèrent avidement, parce qu'elle valait encore mieux que leur détestable biscuit.

Ferdinand. Mais comment pouvaient-ils les prendre?

M. Hunter. Rien de plus facile. Ils profitaient de leur avidité, par laquelle ils se laissent conduire à leur perte, ainsi que quelques hommes par leurs passions. Comme ils se jettent

sur tout ce qu'on leur présente, les matelots ne mettaient qu'un morceau de rouge à un hameçon attaché à une chaîne de fer, et le lançaient dans la mer; aussitôt quelque requin venait s'y prendre; et puis, au moyen de la chaîne, on l'enlevait dans le vaisseau. On en prit un qui renfermait dans son estomac une tortue encore en vie, et qui, tirée de sa prison, se mit à marcher sur le tillac. Dans un autre, on trouva la tête d'un requin, ce qui porte à croire qu'ils se dévorent entre eux.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Avant d'arriver au Veragua, si vanté pour ses mines d'or, Colomb fut souvent obligé, par le gros temps, de jeter l'ancre dans d'autres endroits de la côte, afin de laisser passer les bourrasques.

Dans une de ces contrées, une chose assez singulière frappa sa vue; les habitans avaient construit leurs maisons en l'air.

Frédéric. Eh! comment le pouvaient-ils?

M. Hunter. Ils s'y prenaient à peu près comme on dit que la reine Sémiramis avait

autrefois construit ses jardins bien au-dessus de la surface de la terre; tu te le rappelles sans doute?

Frédéric. Oh! oui; les jardins suspendus.

M. Hunter. Eh bien! mon ami, de la même manière qu'on faisait alors poser des terrasses et des jardins entiers sur des voûtes élevées, ces sauvages avaient bâti leurs cabanes sur des branches de grands arbres, et semblaient ne pas demeurer sur la terre, mais en l'air, comme les oiseaux.

Charlotte. Pourquoi cela?

M. Hunter. Peut-être qu'ils ne s'y croyaient pas en sûreté contre les inondations, les bêtes féroces ou leurs ennemis.

Charles. Et comment y montaient-ils?

M. Hunter. Au moyen d'échelles qu'ils avaient soin de retirer à eux, de manière que l'accès en était interdit à qui que ce pût être.

On aborda heureusement à Veragua, rêvant aux trésors qu'on se promettait d'y trouver. On mouilla dans l'embouchure d'une rivière à laquelle l'amiral donna le nom de *Bélem* ou *Bethléem* (1). Mais après avoir appris des habitans qu'à la distance de quelques journées, en remontant la rivière, on se trouverait à la résidence de leur roi, qu'ils appelaient *Quibio*,

(1) Parce qu'il y était arrivé le jour des *Rois*, jour où l'on place l'entrée des mages dans Bethléem.

ou, suivant d'autres historiens, *Quibia*, on résolut de s'y rendre : l'amiral fit précéder son frère Barthélemi avec les barques, pour complimenter sa majesté indienne. Averti de l'arrivée des blancs, ce prince vint au-devant d'eux, et l'entrevue se passa fort bien de part et d'autre.

Le lendemain, sa majesté voulut bien faire une visite à l'amiral lui-même. Celui-ci la reçut avec les égards dus à son rang; et moyennant un présent de quelques colifichets d'Europe, il eut bientôt acquis toute son amitié.

Après avoir reçu quelques renseignemens sur les mines d'or, don Barthélemi prit avec sa troupe le chemin qu'on lui avait indiqué. Arrivés sur les lieux, ils trouvèrent bientôt de l'or à fleur de terre, près des racines de gros arbres; et il ne leur fallut pas d'autres preuves pour se convaincre que le sol cachait en abondance dans son sein ce précieux métal. Après avoir ramassé ces grains épars, ils revinrent porter à l'amiral l'agréable nouvelle du succès de leur voyage.

Colomb, affermi par-là dans le dessein qu'il avait déjà conçu de fonder une colonie dans cette contrée, donna sur-le-champ ses ordres pour construire des maisons non loin de l'embouchure du Bélem. L'ouvrage fut poussé en toute diligence, et en peu de temps les maisons furent achevées. Elles étaient de

bois, et couvertes de feuilles de palmier. Pour former cette colonie, Colomb choisit, dans son équipage, quatre-vingts hommes, auxquels il donna pour chef son frère Barthélemi. Il eut soin de les pourvoir de tous les instrumens et de toutes les choses qu'il leur fallut pour leur sûreté et les autres commodités de la vie, leur laissant surtout quantité d'outils pour la pêche, les eaux de cette contrée étant fort poissonneuses. On y trouvait une sorte de sardines ou d'anchois, que les sauvages prenaient d'une manière assez singulière. Ces poissons, quand ils se sentent poursuivis par d'autres, ont coutume de se lancer hors de l'eau et de se jeter sur des lieux secs. D'après cette observation, les Indiens couvraient le milieu de leurs canots avec des feuilles de palmier, et faisaient, en traversant la rivière, grand bruit avec leurs avirons; les poissons, trompés par l'apparence, prenaient le canot pour la terre, y sautaient sans défiance, et étaient pris.

Tout étant disposé, et l'amiral songeant à retourner en Espagne, apprit, à son grand étonnement, que le roi Quibio, jaloux de l'établissement que les Européens venaient de faire sur ses terres, avait formé le projet de brûler les maisons de la colonie. Il délibéra avec son frère sur les moyens de détourner ce malheur; et tous deux se crurent dans la né-

cessité indispensable de prévenir l'attaque et de s'assurer de la personne même du cacique; résolution qui eut les suites les plus funestes.

Don Bathélemi se chargea de l'exécution. Accompagné d'un assez grand nombre de soldats, il marcha droit à la ville de Veragua, et s'approcha de la maison du cacique, située près de là sur une colline solitaire. Quibio le fit alors prier de s'arrêter, parce qu'il voulait lui-même aller au-devant de lui. D'après cette invitation, Barthélemi ne garda que cinq hommes et se fit suivre par les autres à une certaine distance, en leur enjoignant, dès qu'ils entendraient tirer un coup de fusil, de se porter promptement en avant pour investir la maison et empêcher que personne n'échappât.

Le cacique avance, il s'apprête à recevoir son hôte; on s'empare de lui. Au signal convenu, les Espagnols accourent, environnent la maison, et tous ceux qui s'y trouvent subissent le sort de leur maître, sans faire la moindre résistance.

Je voudrais bien pouvoir effacer cette seconde tache de l'histoire de notre ami et de son frère; mais...

Didier. Mais le cacique ne s'était-il pas rendu le premier coupable de perfidie? On ne voulait que le mettre hors d'état d'accomplir ses mauvais desseins.

M. Hunter. Cela est bien vrai, mon ami; mais qui avait donné aux Espagnols le droit de s'ériger en maîtres, et de s'établir sur ses terres sans son consentement?

Didier. Personne.

M. Hunter. Et qui peut faire un crime à un souverain de ne pas vouloir souffrir dans ses états des étrangers qu'il croit dangereux pour lui et pour ses sujets? qui?

Didier. Personne.

M. Hunter. Où était donc la grande injustice dont les Espagnols croyaient avoir à se plaindre, et qui pouvait les autoriser à violer ainsi les droits sacrés de l'hospitalité?

Cette action fut pour lui le commencement d'une nouvelle suite de disgrâces, qui ont continué jusqu'à la fin de sa vie. Ecoutons-en le récit.

Le cacique prisonnier devait être conduit à bord des vaisseaux, les mains et les pieds liés. La barque part, il était nuit; le prisonnier, attaché avec une corde au bateau, se plaint des douleurs qu'il souffre; il fait remarquer que ses mains sont trop fortement serrées contre le bois, et son conducteur est assez compatissant pour le détacher, toutefois avec la précaution de le tenir en laisse, et sans lui délier les mains ni les pieds. Le cacique n'en saisit pas moins le moment de se précipiter dans les flots, et entraîne son garde en s'élançant. En vain le cher-

cha-t-on; son habileté à nager, et l'obscurité de la nuit le firent promptement disparaître aux yeux de ceux qui le poursuivaient, et il leur échappa heureusement.

La rapacité des Espagnols profita de cet incident pour s'emparer de la fortune du cacique, lui faisant un crime d'avoir saisi l'occasion de se mettre en liberté. On pilla sa maison, et l'on partagea son or, qui valait trois cents ducats.

Cependant Quibio se mit en devoir de tirer vengeance de ses oppresseurs. Il fondit sur la colonie, et lança des flèches enflammées contre les toits combustibles des maisons. Son éloignement l'empêcha de les atteindre. Bientôt les deux partis en vinrent aux mains. Le courage de Barthélemi sauva l'établissement naissant. Il chargea l'ennemi si vigoureusement, qu'il l'enfonça et le mit en fuite. Ce combat fut très meurtrier pour les Indiens; mais du côté des Espagnols, il n'y eut qu'un seul mort et plusieurs blessés. Parmi ces derniers se trouvait don Barthélemi lui-même, atteint d'une flèche au milieu du corps : heureusement le coup n'était pas mortel.

Cette victoire, loin de décourager le cacique, ne fit qu'augmenter sa haine contre les Espagnols. Ceux-ci, voyant toute l'étendue du danger, prirent le parti d'abandonner une contrée où la mort seule les attendait. Ils regagnè-

rent dans leurs chaloupes le vaisseau de l'amiral. Ce bâtiment et deux autres, quoique très endommagés, pouvaient encore tenir la mer. On abandonna le quatrième, et l'on mit à la voile en se dirigeant sur Hispaniola. A peine avait-on perdu la côte de vue, qu'un de ces ouragans si communs dans les mers de ces contrées fondit sur cette flottille: un des vaisseaux périt dans cette tourmente. Le jeu continuel des pompes préserva les deux autres d'un pareil sort. On espérait arriver à l'île de Cuba. Une nouvelle tempête ne le permit pas, et poussa les bâtimens sur les côtes de la Jamaïque, où l'amiral réussit à les faire échouer, au moment où ils allaient couler à fond: par cette habile manœuvre il sauva sa vie et celle de tous ses compagnons.

Colomb jugeant plus prudent de demeurer à bord que de mettre les équipages à terre, où ils auraient été exposés aux attaques des naturels, loin de détruire les bâtimens échoués, les fit étayer des deux côtés; et après avoir fait construire des baraques sur les ponts, il défendit à ses gens d'aller à terre.

Bientôt nombre d'Indiens vinrent se rendre à bord; et comme, par ordre de Colomb, on les reçut fort civilement, ils montrèrent à leur tour beaucoup de confiance et d'affection envers ces étrangers, et apportèrent des vivres en abondance. Ils donnaient avec plaisir deux oies pour une feuille de clinquant, un pain fait de

racines de manioc pour un grain de verre, et tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour une sonnette.

Cependant Colomb délibéra avec ses amis sur les moyens de s'éloigner de cette île. Un seul se présenta à leur esprit, celui d'informer le gouverneur d'Hispaniola de leur détresse, et de le prier d'envoyer un vaisseau. Mais la question fut alors de savoir comment ils lui feraient parvenir cette information. Il ne leur était pas resté une seule chaloupe; et de la Jamaïque à l'île Espagnole, comme cela se voit sur la carte, il y a plus de trente lieues.

Colomb, par sa douceur et sa droiture, s'était tellement concilié l'amour des naturels du pays, qu'ils consentirent à lui vendre de leurs canots. C'étaient, sans doute, de bien chétifs bateaux, et qui ne méritaient pas seulement le nom de barques, n'étant que des troncs d'arbres creusés, informes, mal travaillés, et tout au plus propres à naviguer le long du rivage. On devait s'attendre que le moindre vent les ferait chavirer, que la moindre vague les couvrirait.

Malgré le danger évident de perdre la vie en entreprenant avec d'aussi misérables nacelles un si long voyage, il se trouva parmi les compagnons de Colomb deux hommes courageux, déterminés à tout risquer pour sauver, s'il était possible, l'amiral et sa troupe. Mendez et Fieski

sont les noms de ces deux braves gens. Chacun d'eux s'embarqua dans un canot particulier, accompagné de six Espagnols et de quelques sauvages pour le service des rames. On convint qu'aussitôt qu'ils auraient eu le bonheur d'aborder à Hispaniola, Fieski reviendrait en avertir l'amiral, tandis que Mendez irait par terre à Saint-Domingue s'acquitter de sa commission près du gouverneur.

Ils partirent; mais après avoir vogué pendant deux fois vingt-quatre heures par une chaleur insupportable, suivant toujours la direction qui leur était prescrite, ils commencèrent à craindre de s'être écartés de la véritable route, et d'être entrés dans la grande mer bien au-delà de Saint-Domingue. Vous pouvez imaginer combien cette observation devait être effrayante pour eux qui manquaient d'eau douce et que la soif tourmentait. Quelques-uns des sauvages tombèrent évanouis et moururent: tous les autres virent leur propre sort dans celui de ces infortunés. Le seul soulagement qu'ils pouvaient se procurer dans cette détresse, était de se remplir la bouche d'eau de mer pour se rafraîchir la langue; mais ce faible secours ne faisait qu'irriter la soif et la rendre ensuite plus insupportable.

Dans cet état pénible, un rayon d'espérance vint tout à coup les ranimer. Il était nuit, et la lune, en paraissant sur l'horizon, leur fit

apercevoir une éminence qu'ils reconnurent pour un rocher. A force de rames, ils réussirent à s'en approcher; mais que trouvèrent-ils en abordant? un rocher stérile et absolument nu.... Quelle terrible découverte!

Néanmoins ils descendirent de leurs canots, et parcoururent cette île, ou plutôt cette masse de pierre, le désespoir dans le cœur. O bonheur inattendu! ils trouvèrent dans les creux de ces rochers une riche provision d'eau de pluie, aussi claire et aussi fraîche que celle d'une citerne: mais à la vue de ce trésor, ils oublièrent malheureusement le sage précepte de la modération; ils burent avec excès. Les uns tombèrent raides morts; les autres gagnèrent la fièvre, la consomption ou l'hydropisie: tant il est vrai que l'excès change les alimens même les plus simples et les plus sains en poison, et que l'imprudence des hommes transforme souvent les meilleurs présens du ciel en dons funestes!

Cependant voilà le plus grand et le plus pressant besoin de nos aventuriers satisfait; mais comment faire pour se procurer ce qui leur manque encore? Heureusement ils trouvèrent aussi sur les bords de cet îlot quelques poissons qui y avaient été jetés par la mer; comme ils suffisaient pour apaiser la faim de toute la troupe, les deux conducteurs résolurent de lui faire prendre quelque repos dans cette solitude pendant la chaleur du jour, et de ne remettre en

mer que vers le soir, incertains s'ils trouveraient enfin le pays qui était l'objet de leur espérance. Laissons-les reposer; demain nous tâcherons de savoir la suite de leurs aventures, qui sans doute seront encore très intéressantes.

DIDIER. Mon cher papa! dis-nous encore s'ils ne périront pas.

JOHN. Oh, oui, mon papa! je t'en prie.

M. HUNTER. Il faut donc interrompre le repos de ces pauvres gens, et les faire embarquer.

Après avoir ramé toute la nuit au clair de la lune, ils abordèrent enfin, à leur joie inexprimable, à la côte occidentale d'Hispaniola.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN.

M. HUNTER.

HIER, mes enfans, nous avons heureusement abordé avec les braves Mendez et Fieski; aujourd'hui nous allons revenir à la Jamaïque auprès de notre pauvre Colomb. Mon cœur me dit que nous pourrions bien le perdre dans peu de temps; ainsi mettons à profit les momens qu'il nous est encore permis de passer avec lui.

THÉOPHILE. Oh! il ne mourra pas encore, j'espère.

Charlotte. Mon petit papa, de grâce! ne le fais pas mourir, ou bien je vais me sauver.

M. Hunter (*avec gravité*). Mes enfans, en perdant ce que nous aimons, nous avons beau nous affliger, cela ne change rien à la destinée: le plus sage est donc de se tenir prêt à tout, afin d'être en état de supporter les événemens les plus fâcheux avec une constance parfaite.

Cependant Fieski ne revenait pas comme il l'avait promis. Chaque jour les compagnons de Colomb fixaient leurs regards vers cette partie de l'Océan par laquelle il devait effectuer son retour, et chaque jour leur attente était trompée; ils imaginent alors que leurs deux envoyés avaient péri, et qu'aucun secours ne les rendrait à leur patrie. Dans cette cruelle persuasion ils regardèrent Colomb comme l'unique cause de leur malheur; ils le chargèrent d'imprécations, se révoltèrent contre son autorité, et jurèrent sa mort.

La goutte le retenait au lit; *Porras*, un des chefs de la révolte, l'y vint trouver, et lui demanda insolemment pourquoi il ne voulait pas retourner en Espagne. Colomb lui répondit avec douceur que, quelque envie qu'il eût de s'y rendre, il n'en était pas le maître, et que si quelqu'un en savait le moyen il l'adopterait volontiers: cette réponse, loin de calmer Porras, ne fit que l'irriter davantage; il se retira brusquement, et se présentant aux équipages as-

semblés : « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui désirent me suivre avancent. »

Ce mot fut le signal d'une révolte générale. L'amiral, quoique malade, voulait essayer de l'arrêter par sa présence; ses domestiques s'y opposèrent, craignant que les rebelles ne le tuassent. Ceux-ci s'emparèrent de dix batelets que Colomb avait achetés des sauvages, et s'y embarquèrent; et l'amiral, son frère Barthélemi et son fils Ferdinand eurent le cruel chagrin de se voir abandonnés, excepté des malades alités et de quelques domestiques fidèles. Colomb, les ayant fait venir auprès de son lit, les remercia d'une manière touchante de cette preuve d'attachement qu'ils venaient de lui donner, les exhortant à persévérer dans ces bons sentimens et à espérer de voir bientôt la fin de leur misère.

Pendant ce temps-là les rebelles voguaient en poussant des cris de joie, vers la pointe orientale de l'île, pour passer de là à Hispaniola. Toutes les fois qu'ils descendirent à terre pendant cette navigation, ils volèrent et maltraitèrent les naturels du pays, et en enlevèrent quelques-uns qu'ils embarquèrent pour leur servir de rameurs.

Mais à peine eurent-ils fait quatre lieues, qu'il s'éleva un vent contraire qui agita tellement la mer, que leurs misérables batelets commencèrent à se remplir d'eau. Pour les al-

léger ces monstres abominables massacrèrent les Indiens qu'ils avaient à bord et les jetèrent à la mer. Quelques-unes de ces malheureuses victimes, échappées d'abord au fer des assassins, nageaient à côté des canots et cherchaient à s'y accrocher un moment pour se délasser; mais, leurs bourreaux leur coupaient les mains et les rejetaient dans les flots. Ne pouvant aller plus loin, et constamment repoussés par le vent, ces Espagnols prirent le parti de retourner à la Jamaïque.

Tandis que ces monstres à figure humaine cumulaient ainsi crimes sur crimes, Colomb, le courageux Colomb, supportant son malheur avec sa fermeté ordinaire, veillait à ce que les malades qui lui étaient restés fidèles reçussent tous les soins qu'exigeait leur état, et qu'il était en son pouvoir de leur donner. Sa tendre sollicitude pour ses compagnons fut couronnée d'un heureux succès, et en peu de temps il eut la satisfaction de les voir tous bien rétablis. Mais de nouvelles difficultés qu'il n'avait pas prévues l'attendaient.

Les Indiens, qui jusque-là lui avaient fourni des vivres, commencèrent à craindre que ces étrangers ne voulussent se fixer chez eux et consommer leurs productions. Cette appréhension et les mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés de la part des rebelles remplirent leurs cœurs de crainte et d'horreur pour les

Européens, et ils cessèrent tout à coup d'apporter des provisions aux vaisseaux échoués.

La présence d'esprit de Colomb lui fit trouver encore un moyen de se tirer de ce cruel embarras, et ce moyen il le dut à ses connaissances astronomiques. Prévoyant qu'il y aurait incessamment une éclipse de lune, il profita de cet événement pour faire revenir les insulaires à leurs anciens sentimens de respect et de bienveillance; et voici comment il s'y prit.

Il fit convoquer par un sauvage qu'il avait amené d'Hispaniola les chefs des naturels en les avertissant qu'il avait à leur communiquer une chose de la plus grande importance. Quand ils furent venus, il leur annonça, par l'organe de son interprète, que son Dieu, qui avait créé le ciel et la terre, les punirait s'ils refusaient de subvenir à leurs besoins; que pour marque de la punition qui menaçait leurs têtes, ils verraient dès ce soir la lune se lever avec un visage courroucé et rouge de sang, et que par là ils pourraient juger des désastres qui allaient les accabler s'ils ne se hâtaient pas de leur fournir comme auparavant les choses nécessaires à leur subsistance.

Cette prédiction fut d'abord pour les insulaires un objet de risée générale; mais quand la lune à son lever parut en effet s'obscurcir, et qu'ils virent que les ténèbres allaient toujours croissant, alors la raillerie fit place à une con-

sternation universelle, et ces mêmes sauvages hurlant et remplis d'effroi vinrent supplier l'amiral d'intercéder pour eux auprès de son Dieu, à l'effet de détourner le châtiment qui les menaçait, promettant qu'à l'avenir ils ne le laisseraient plus manquer de vivres.

Colomb s'enferma dans sa chambre et n'en sortit qu'au moment où l'éclipse commençait à diminuer. S'adressant alors aux pauvres Indiens : « Dieu, leur dit-il, voit avec plaisir vos bonnes résolutions; il ne vous punira pas de votre conduite passée. Ne craignez rien : pour preuve du pardon qu'il vous accorde, la lune va bientôt reparaître dans tout l'éclat de sa lumière. »

Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir, et les sauvages dans l'admiration louèrent le Dieu des chrétiens, et s'empressèrent d'apporter aux Espagnols toutes les provisions dont ils avaient besoin.

Huit mois s'étaient déjà écoulés depuis le départ de Mendez et de Fieski, sans que l'on eût reçu de leurs nouvelles ni de l'un ni de l'autre. On ne douta plus qu'ils n'eussent péri; et les hommes qui restaient à Colomb renoncèrent enfin à toute espérance de secours. Le désespoir leur suggéra l'idée d'abandonner aussi leur malheureux chef, et d'aller joindre les autres rebelles, qui continuaient de faire des courses dans l'île et de vivre de rapine.

Mais au moment où ils allaient exécuter leurs desseins, ils furent agréablement surpris par l'apparition d'un petit navire européen qui jetait l'ancre à peu de distance de la côte. Bientôt celui qui le commandait se fit conduire à terre ,et vint remettre à l'amiral, de la part du gouverneur d'Hispaniola, une lettre accompagnée d'un baril de vin et de quelques provisions. A peine eut-il débarqué qu'il rentra dans la chaloupe, regagna le bord de son vaisseau, et remit à la voile. La lettre qu'il avait apportée ne contenait que quelques complimens stériles.

Sans doute vous ne devinez pas mieux que les gens de Colomb ce que signifiait cette apparition : je vais vous le dire. Ovando, gouverneur, que nous connaissons déjà par l'indigne conduite qu'il a tenue envers Colomb, ne désirait rien tant que de voir ce grand homme périr dans sa misère; car s'il retournait en Espagne il craignait qu'il ne sollicitât de nouveau son rétablissement dans les droits de vice-roi des Indes occidentales, et qu'alors lui-même ne perdît son gouvernement.

Ce fut pour s'assurer de l'état de détresse de celui dont il s'était fait l'ennemi qu'il fit partir son député, avec ordre de revenir aussitôt qu'il aurait reconnu la situation de l'amiral. Quelques historiens prétendent que cette information ne cachait aucun mauvais dessein; d'autres prêtent à Ovando un motif plus criminel : ils sup-

posent qu'il n'agissait ainsi que pour s'assurer du moment où Colomb devait succomber, et retarder jusqu'alors le départ du bâtiment qui devait le ramener à Saint-Domingue. A présent, mes enfans, vous êtes les maîtres de choisir entre ces deux opinions celle qui vous paraîtra la plus vraisemblable. Cependant je suis curieux de savoir à laquelle vous donnez la préférence.

TOUS. A la dernière, à la dernière.

M. HUNTER. Pourquoi plutôt à celle-ci qu'à l'autre?

HENRI. Parce que l'imagination se refuse à croire qu'Ovando ait été un pareil monstre, et que, dans les cas douteux, on doit toujours présumer plutôt le bien que le mal.

M. HUNTER. Fort bien, mon ami! conserve ce principe, tu ne regretteras jamais de l'avoir suivi, supposé même qu'il t'arrive quelquefois de prendre un de tes semblables pour meilleur qu'il ne l'est en effet.

Colomb avait l'âme trop élevée pour se laisser aller au désespoir, il cacha même à ses gens le chagrin qui le rongeait et l'état désespéré où lui-même se croyait maintenant réduit. Il dit à ses compagnons que le vaisseau n'avait si promptement remis à la voile que parce qu'il l'avait trouvé trop petit pour les recevoir; que Mendez et Fieski étaient heureusement arrivés à Hispaniola, et qu'ils avaient ordre d'acheter

pour son compte un navire d'une plus grande capacité, qui ne tarderait pas à paraître pour les emmener tous.

En effet, il avait reçu des informations sur leur sort. Nous connaissons déjà leur arrivée, et maintenant je peux vous dire pourquoi Fieski n'était pas revenu.

Quoiqu'il eût gagné la fièvre sur le rocher où il avait d'abord descendu, il voulut dès lors, fidèle à sa parole, retourner vers l'amiral, et l'informer du succès de l'entreprise; mais il lui fut impossible d'engager un seul de ses compagnons à faire ce dangereux voyage une seconde fois. Ses promesses et ses menaces furent infructueuses, et il se vit obligé d'accompagner les autres à Saint-Domingue. Là, joignant ses instances à celles de Mendez, il n'avait cessé de solliciter le gouverneur de leur vendre un vaisseau pour aller prendre leur chef; mais le gouverneur, quel que fût son motif, sut toujours éloigner l'accomplissement de leur désir, sous de frivoles prétextes.

Cependant Colomb avait inutilement tenté de faire rentrer les rebelles dans le devoir : non-seulement ils persistèrent dans leur révolte, mais ils demandèrent même que l'amiral leur délivrât la moitié des hardes et autres effets qui se trouvaient à bord des vaisseaux échoués, le menaçant, en cas de refus, de se faire rendre justice les armes à la main. Leur de-

mande ayant été réjetée, ils se préparèrent à exécuter leurs menaces.

Colomb, étant toujours malade, envoya au-devant d'eux son frère Barthélemi, accompagné de tous ceux de ses gens en état de porter les armes, avec ordre de tenter les voies de douceur, et de n'agir hostilement que dans le cas d'une défense nécessaire. Don Barthélemi s'y conforma scrupuleusement; mais lorsqu'après avoir joint les rebelles, il les invita à la paix, ils prirent cette invitation pour une marque de faiblesse et de timidité, et commencèrent le combat. Six d'entre eux s'étaient obligés par serment de s'attacher directement à la personne de Barthélemi, et de ne le quitter que quand ils l'auraient vu tomber sous leurs coups; mais il les reçut avec cette intrépidité que nous lui connaissons; et, comme il fut bien secondé par sa petite troupe, il chargea les rebelles si vigoureusement, qu'il les enfonça, et qu'en peu de temps il remporta sur eux une victoire complète. Quelques-uns furent tués, d'autres pris, et le reste n'échappa que par la fuite. Parmi les prisonniers, mis aux fers et conduits à bord, se trouva le chef des rebelles, Porras, que don Barthélemi avait saisi et désarmé de sa propre main.

Les fuyards ne tardèrent pas à implorer la clémence de l'amiral; et cet homme généreux, beaucoup plus disposé au pardon qu'à la ven-

geance, acquiesça sur-le-champ à leurs prières. Ainsi l'ordre et la tranquillité furent rétablis contre toute espérance; chacun rentra dans le devoir : tous eurent leur grâce, excepté les auteurs de la révolte, qui restèrent dans les fers pour subir la peine qu'ils avaient méritée.

Pendant ce temps, Mendez et Fieski n'avaient cessé de solliciter du gouverneur la permission d'acheter un vaisseau pour le service de l'amiral : après de longs délais, il l'accorda enfin, dans la crainte d'être recherché par la cour s'il continuait à laisser ce grand homme dans la détresse.

Le vaisseau acheté arrive enfin à la Jamaïque, où Colomb avait lutté, pendant une année entière, contre la plus extrême misère. Tout le monde s'embarqua joyeusement, et l'on fit voile pour Saint-Domingue.

Par ordre du gouverneur, qui cachait sa perfidie sous de fausses apparences, Colomb y fut reçu avec les plus grandes démonstrations de joie et les plus grands honneurs. Mais dans le même temps que ce lâche flattait un homme qu'il détestait, il rendit la liberté aux chefs de la rébellion, que l'amiral voulait conduire en Espagne pour les y faire juger; et même il menaça ceux qui étaient demeurés fidèles à leur général de faire informer sur leur conduite.

Colomb, qui avait supporté patiemment tant

d'insultes, se sentit assez fort pour dissimuler son ressentiment; mais s'empressant de quitter un pays qu'il semblait n'avoir découvert que pour son malheur, il mit à la voile pour l'Espagne aussitôt qu'on eut achevé l'équipement des deux navires qu'il avait frétés.

A ce dernier voyage, il éprouva le même sort qui l'avait presque continuellement poursuivi depuis le commencement de ses grandes entreprises. Les tempêtes furieuses qui s'élevèrent peu après son départ mirent le vaisseau qu'il montait dans un état si déplorable qu'il fallut le renvoyer à Saint-Domingue; l'autre fut si maltraité qu'il fallait un courage plus qu'ordinaire pour oser faire sur son bord un si long voyage. Sans parler de ses avaries, il avait perdu son grand mât et son mât de misaine. Néanmoins Colomb continua sa route, et fit, avec ce navire à moitié brisé, une traversée de sept cents lieues marines. Il mouilla enfin, après avoir couru les plus grands risques, dans le port de San-Lucar, en Andalousie.

Vous vous attendez sans doute à voir la fin de ses adversités; mais vous l'espérez en vain. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut accablé par la nouvelle du plus triste événement qui pût lui arriver. Sa seule protectrice, la reine Isabelle, venait de mourir. Il avait mis en elle toutes ses espérances pour obtenir enfin justice des indignités sans nombre dont on

s'était rendu coupable envers lui; et la voilà qui n'est plus! Que peut-il désormais se promettre de la part d'un monarque ombrageux, peu fait pour penser avec grandeur, et qui semblait jaloux de sa gloire?

Néanmoins, dès que sa santé fut un peu rétablie, il se rendit à la cour pour faire au roi un rapport du succès de son voyage. Il fut reçu avec la froideur la plus marquée; on n'écouta aucune de ses justes plaintes contre les offenses multipliées de ses ennemis; et sa demande non moins légitime d'être rétabli dans ses droits fut éludée sur de frivoles prétextes.

Ainsi ce grand homme, qui avait si bien mérité de la couronne d'Espagne, fut obligé de consacrer le déclin de sa pénible vie à solliciter la justice d'un juge inique et les bontés d'un roi prévenu, et cela toujours inutilement, jusqu'à ce que le ciel lui-même terminât ses longues et amères souffrances. Epuisé par toutes les fatigues et les chagrins qu'il avait éprouvés, il mourut enfin à Valladolid l'an 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge, ou, suivant d'autres, dans la soixante-cinquième.

Sa mort fut digne de sa vie. Il mourut avec cette même tranquillité d'esprit qu'il avait toujours fait paraître dans les scènes même les plus terribles.

Voulez-vous maintenant que je vous fasse

connaître le tableau que les historiens ont fait de la personne et du caractère de ce héros?

Tous. Oh! oui, mon papa!

M. Hunter. « Il était, disent-ils, d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le teint blond. Dans sa jeunesse, ses cheveux étaient roussâtres; mais ses travaux pénibles et les adversités contre lesquelles il avait à lutter sans cesse les firent blanchir de bonne heure. Ses heures de satisfaction furent en petit nombre, et passèrent rapidement; mais rarement il y eut un jour où il n'eût à endurer des douleurs aiguëes, ou des contre-temps fâcheux, ou des chagrins très cuisans.

» Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant, ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain pour ses domestiques, enjoué avec ses amis; et, ce qui le distinguait surtout, il était d'une égalité d'humeur admirable dans toutes les situations où il se trouvait.

» Il paraît par les événemens de sa vie qu'il avait l'âme grande, un génie élevé, l'esprit pénétrant, le cœur à l'épreuve de tous les contre-temps, beaucoup de prudence et de circonspection dans toute sa conduite. Il n'a guère

eu ses pareils en courage et en fermeté dans les dangers, et les plus grands obstacles ne lassèrent jamais sa patience.

» Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune très médiocre, il n'eut pas plus tôt changé de condition qu'il prit naturellement des manières nobles, et qu'il parut né pour commander. Personne ne prenait mieux que lui cette gravité bienséante, et ne possédait plus parfaitement cette éloquence insinuante et judicieuse qui donnent du poids à l'autorité. Il parlait peu, mais toujours avec beaucoup de grâce et d'énergie.

» Il vivait sobrement, et s'habillait avec simplicité; et chaque fois que ses expéditions étaient accompagnées de disette et de peines, il renonçait à toutes les jouissances que ses compagnons ne pouvaient partager avec lui.

» Dans sa jeunesse, il s'était appliqué avec soin aux sciences, et il y surpassait la plupart de ses contemporains. Mais ce qui plus que tout cela le rend digne de notre estime et de notre admiration, c'est sa piété solide et sa probité sévère. Il était enclin à la colère; mais combattant ce penchant par les principes de la religion, il l'affaiblit tellement par un exercice continuel, qu'il put opposer, comme nous l'avons vu, la douceur la plus admirable aux offenses même les plus grossières de ses indignes adversaires. »

Tel a été l'homme à qui ses contemporains ont rendu si peu de justice, mais dont le nom passera de bouche en bouche jusqu'à la postérité la plus reculée, et excitera toujours l'amour et l'admiration dans le cœur de ceux qui savent apprécier des vertus telles que les siennes.

Ici M. Hunter se tut, et ses jeunes auditeurs demeurèrent quelque temps dans une triste rêverie.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

A la fin du dernier entretien, les jeunes gens s'étaient bien aperçus que M. Hunter n'était pas encore au bout de sa narration; mais ils ne pouvaient deviner ce qui lui restait à raconter.

« Vous verrez, disait l'un, que papa s'est encore joué de nous! Sans que nous nous y attendions, Colomb ressuscitera, comme autrefois Robinson. Vous en souvient-il? »

« Non, je ne crois pas cela, disait un autre; cette fois-ci il avait l'air trop sérieux. »

« Oh! l'autre fois il l'avait aussi, s'écriait un troisième, et ce n'en était pas moins une plaisanterie. »

Charlotte. Dis-nous au moins, mon cher papa, ce qui va suivre encore; ou bien nous ne pourrons domir de toute la nuit.

« Pauvre petite! lui répondit-il, je serais vraiment désolé de vous causer des insomnies. Va donc rappeler tes frères. »

Charlotte (*criant*). Mes petits amis! mes petits amis! Oh! vite; papa veut continuer.

Tous. Oh! voilà qui est charmant!

M. Hunter. Ecoutez donc ce que j'ai encore à vous raconter.

Colomb, mes enfans, est véritablement mort; un autre homme paraît sur la scène, et n'y figure pas mal non plus.

Quelques-uns. Qui donc?

M. Hunter. Un peu de patience et je vous le nommerai.

Il faut d'abord vous mettre au fait de ce qui arriva depuis la mort de Colomb, jusqu'au moment où cet homme, dont vous ne savez pas encore le nom, commença à se montrer sur la scène politique; sans quoi vous ne sauriez comprendre son histoire.

Reportons d'abord nos regards sur Saint-Domingue, pour voir ce qui s'y est passé sous l'administration d'Ovando.

Ovando n'était pas un mauvais gouverneur pour les Espagnols qui s'étaient établis dans cette île. Il fit plusieurs réglemens sages; il rétablit assez bien la tranquillité et la concorde

dans la colonie; il enrichit, par l'exploitation des mines, le roi, ses compagnons et lui-même; et, ce qui surtout est devenu important pour cette île ainsi que pour l'Europe, il introduisit le premier dans les Indes occidentales la culture de la canne à sucre, dont il fit venir le plant des Canaries.

Voilà qui était fort bien. Mais pourquoi a-t-il fallu que ce même homme, qui faisait des dispositions si prudentes, se conduisît envers les malheureux habitans de ce pays comme un monstre digne de l'exécration de toutes les personnes susceptibles de pitié? Ecoutez comment il les a traités; et puis vous me direz si le jugement que je viens de porter de lui a été trop sévère.

Non content d'avoir subjugué tous les vieux habitans propriétaires légitimes de l'île, toute cette population indienne si douce, si inoffensive, et de l'avoir condamnée aux travaux les plus pénibles, et à des charges annuelles qui surpassaient infiniment ses forces, il l'envisagea comme une troupe de bestiaux dont il pouvait disposer à son gré. Pour se rendre agréable à ses compagnons avides, il imagina de donner à l'un vingt de ces infortunés, à un autre cinquante, à un troisième cent, à peu près comme chez nous un riche propriétaire distribue tant de moutons ou de porcs à ses fermiers; et en même temps il leur permit d'employer ces

malheureuses créatures à tout ce qu'ils voudraient, et de les traiter comme bon leur semblerait.

Pour lors ce faible et bon peuple fut tellement maltraité par ses maîtres barbares, que la plus grande partie en mourut de misère et de fatigues; et que les autres, dégoûtés de leur triste existence, cherchèrent à y mettre fin eux-mêmes. Quand Colomb découvrit ce pays, le nombre des habitans était estimé à un million; environ quinze ans après, on n'y comptait plus que soixante mille âmes; en sorte qu'en aussi peu de temps il n'y eut pas moins de neuf cent quarante mille personnes détruites par la barbarie des Espagnols.

Il restait dans l'île une seule province, vaste et fertile, dont les habitans s'étaient aussi rendus tributaires, mais qui cependant jouissaient encore du bonheur d'être gouvernés par leur propre reine. Cette princesse s'appelait *Anacoana*, amie déclarée des Espagnols, et qui acquittait régulièrement le tribut auquel elle avait été taxée pour elle et pour ses sujets.

Malheureusement plusieurs des anciens complices de Roldan, gens sans conscience, s'étaient établis dans cette province. Quoiqu'ils fussent traités par la reine et ses sujets avec toute la bonté imaginable, ces scélérats se permettaient de temps à autre des violences contre eux. La reine se vit donc obligée de réprimer

leur insolence, et cela les irrita. Pour se venger, ils formèrent l'abominable projet d'attirer sur ce peuple hospitalier le plus grand des malheurs. Ils vinrent trouver le gouverneur Ovando à Saint-Domingue, et lui dirent que la reine Anacoana méditait une révolte, et songeait à se soustraire promptement à la domination espagnole; qu'ils lui conseillaient de la prévenir, et de s'assurer de sa personne ainsi que de ses biens et de tout son pays.

Ovando avait trop d'esprit pour ne pas pénétrer le noir dessein de ces misérables, et pour ne pas sentir combien leur accusation était injuste et hasardée; mais convoitant lui-même les biens et les terres de la reine, il feignit honteusement de croire cette accusation fondée, et il résolut d'agir comme si elle l'était en effet.

Cependant les forces de la reine n'étaient pas du tout à mépriser. Elle régnait sur un district d'une vaste étendue; et l'on assure qu'elle avait jusqu'à trois cents caciques pour vassaux.

Charles. Qu'est-ce que des *vassaux?*

M. Hunter. Tu ne sais pas cela, toi qui en es un toi-même!

Charles. Moi?

M. Hunter. Sans doute; toi, et tous tes frères, vous êtes réellement des vassaux.

Quelques-uns. Eh! de qui?

M. Hunter. De moi. Ne vous ai-je pas donné

à chacun une portion de terrain pour un jardin? N'êtes-vous pas obligés, en revanche, de m'aider à bêcher, à sarcler et à arroser le mien toutes les fois que je l'exige? Est-ce que je ne vous protége pas, afin que personne ne ravage le vôtre et n'y enlève quelque chose malgré vous? Et si quelqu'un d'entre vous me quittait, ou venait à mourir, ne serais-je pas en droit de reprendre son jardin et de le concéder à un autre?

Charles. Oui.

M. Hunter. Je suis donc en effet votre *suzerain*, et vous êtes mes vassaux. Comprends-tu maintenant, mon ami, ce que l'on veut dire par ce mot?

Charles. Oh! oui, je le comprends.

M. Hunter. La reine Anacoana avait donc, à ce qu'on prétend, trois cents caciques pour vassaux, qui tous étaient tenus de l'aider chaque fois qu'elle avait besoin de leur secours. Ovando le savait, et n'osant avec le peu de monde qu'il avait lui faire une guerre ouverte, il résolut de recourir à la trahison.

Dans cette vue, il manda à la reine qu'il allait se rendre auprès d'elle, avec une suite digne d'une si grande princesse, pour resserrer les liens d'amitié et d'alliance qui subsistaient entre elle et les Espagnols. Et là-dessus il prit le chemin de sa résidence, accompagné de trois cents hommes de pied et de soixante-dix cava-

liers. La reine, éloignée de tout soupçon, se fit une fête de recevoir chez elle des gens auxquels elle s'était sincèrement attachée; et pour leur faire un accueil vraiment royal, elle assembla tous ses vassaux; ce fut avec ce brillant cortége qu'elle alla au-devant d'Ovando.

Le traître paraît. Anacoana, suivant l'usage du pays, le reçoit au milieu des chants et des danses, et le conduit dans sa demeure. Là, elle s'étudie, avec une bonté qui lui était particulière, à lui en rendre le séjour agréable, et elle ordonne pendant plusieurs jours toutes sortes de jeux et de divertissemens en usage parmi ce peuple.

Ovando lui en témoigne sa satisfaction et la prie à son tour d'accepter une fête à l'européenne. Le lendemain toute la cour s'assemble, et les Indiens curieux accourent en foule à ce spectacle. Ovando s'éloigne, sous prétexte d'aller donner ses ordres pour ce divertissement, qui devait consister en un tournoi.

Il reparaît bientôt à la tête de sa cavalerie, précédée de l'infanterie, qui, à mesure qu'elle arrive, occupe sans affectation toutes les avenues de la place où doit se donner la fête, tandis que lui-même marche avec ses cavaliers, les rangs serrés, droit à une vaste salle, dont le toit est soutenu par un grand nombre de colonnes, où toute la cour se trouve rassemblée. Les Indiens, dans une sécurité parfaite, ne se las-

sent pas d'admirer la beauté de ce spectacle guerrier. Mais à l'instant où Ovando porte la main à sa croix, signal dont on était convenu, toutes les épées sont tirées ; on fait main-basse sur les Indiens saisis d'effroi, et l'on en tue un nombre infini, sans distinction d'âge ni de sexe. La reine elle-même est arrêtée et chargée de fers; les caciques sont attachés aux pilliers de la salle. Alors le monstre fait mettre le feu à cet édifice, et en peu de temps toutes ces malheureuses victimes de sa cruauté et de son avarice sont consumées par les flammes.

Vous frémissez d'horreur, mes enfans, et avec raison ; mais réservez une partie de votre commisération pour la princesse infortunée dont le sort est encore plus à plaindre que celui des malheureux que vous venez de voir périr. Semblable à un agneau sans défense entre les griffes du loup, elle tombe entre les mains de ses bourreaux, qui la traînent à Saint-Domingue, non pour la ménager, mais pour prolonger son supplice, et donner à la barbarie la plus atroce une apparence de justice. On instruit son procès dans les formes ; et sans la moindre preuve du délit dont elle est accusée, sur la seule déposition de ces mêmes monstres qui l'ont traitée avec tant de perfidie, elle est condamnée à être pendue, et cette exécrable sentence est exécutée.

Dès lors le désespoir saisit tous les Indiens

qui restaient, et aucun d'eux n'osa plus songer à secouer le joug affreux de la tyrannie. Tant que vécut Isabelle, qui s'était toujours montrée protectrice zélée de ce peuple, ses cruels oppresseurs s'étoient contenus jusqu'à un certain point ; mais après sa mort, il fut à la merci de ses tyrans. A la vérité, un digne ecclésiastique, *Don Barthélemi de Las Casas*, se déclara hautement leur défenseur, et ne cessa toute sa vie d'implorer tantôt en Espagne, tantôt dans les Indes occidentales, la compassion des âmes généreuses en faveur de ces infortunés ; mais que pouvait la voix d'un seul homme contre les cris réunis de tant d'oppresseurs, qui savaient réfuter les meilleures raisons de Las Casas par les lingots d'or qu'ils faisaient passer en Espagne ?

Les Indiens qui survécurent diminuèrent si rapidement, qu'ils ne suffirent plus aux travaux des mines. C'est pourquoi Ovando proposa au roi d'y transporter les habitans des îles Lucayes. Vous vous souvenez sans doute que ce sont celles que Colomb découvrit à son premier voyage ?

Théodore. Oh ! oui, dont une s'appelle Guanahani, la première que Colomb découvrit.

M. Hunter. Il proposa donc de transporter les habitans de ces îles à Saint-Domingue, pour les y instruire, disait-il, plus commodément dans la religion chrétienne. Le roi y donna son

consentement. Ovando songea à une nouvelle ruse, pour attirer plus facilement dans ses filets ce peuple si confiant; et il en imagina une bien digne de l'atrocité de son âme.

On équipa en toute diligence quelques vaisseaux, et on les fit partir pour les Lucayes, où les députés d'Ovando, déjà en état de parler la langue des îles, eurent l'impudence de débiter aux crédules habitans le mensonge que voici :

« Apprenez, leur disait-il, l'agréable nouvelle dont nous sommes porteurs. Nous venons directement du séjour des âmes, du pays des bienheureux, où vos ancêtres mènent une vie si délicieuse, qu'il est impossible de la dépeindre ! Ils vous font prier de passer incessamment chez eux, pour partager leur bonheur ; et si vous avez le bon esprit de vous rendre à leur invitation, nous sommes prêts à vous y conduire. »

Ainsi parlèrent ces insignes imposteurs ; et les habitans, trop simples pour concevoir le moindre soupçon de la noire trahison qu'on leur préparait, se jetèrent sans délibérer, et en foule, dans les vaisseaux, charmés d'aller rejoindre les personnes qui leur avaient été si chères dans la vie. Les malheureux qui furent trompés par ce stratagème, étaient au nombre de plus de quarante mille.

Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Saint-Do-

mingue qu'ils virent qu'on les avait trompés. Une partie en mourut de dépit et de chagrin ; d'autres firent les derniers efforts pour échapper à ces tigres. Un navire espagnol, entre autres, en rencontra quelques-uns en pleine mer, à plus de cinquante lieues de Saint-Domingue, assis sur un tronc d'arbre, et cherchant à regagner leur pays natal à force de rames. Leurs seules provisions consistaient en plusieurs *calebasses* (1) remplies d'eau douce, qu'ils avaient attachées à leur tronc. Ils n'étaient plus guère éloignés de leur île, lorsqu'on les intercepta, et on les contraignit de nouveau à baisser la tête sous le joug de l'esclavage auquel ils avaient tâché d'échapper au péril de leur vie. Enfin, la ruse ne réussissant plus, on employa la violence : et c'est ainsi que ces îles très peuplées furent dépouillées de leurs habitans, au point qu'au bout de quelques années il ne s'y trouva plus âme vivante.

HENRI. Quelle abomination ! Que n'ai-je vécu dans ce temps ! j'aurais tout fait pour arrêter les excès de ces scélérats.

(1) La *calebasse* est le fruit d'un arbre américain appelé *calebassier*. Il ressemble à nos grandes courges et est recouvert d'une écorce ligneuse très dure, sous laquelle il y a une chair ou pulpe un peu acide et qui n'est pas désagréable au goût. De l'écorce on fait des vases pour boire et divers ustensiles de cuisine, comme assiettes, plats, etc., dans lesquels on peut chauffer de l'eau.

M. Hunter. Cher Henri ! probablement tu n'aurais pas mieux réussi que le brave Las Casas, qui implorait le ciel et la terre, mais sans succès. Ainsi remercions plutôt Dieu de nous avoir fait naître dans de meilleurs jours, où de pareilles horreurs ne se voient plus.

Las Casas essaya tous les moyens possibles pour sauver ses malheureux protégés, mais inutilement. Enfin son zèle, louable en lui-même, l'égara, et lui fit imaginer, pour affranchir ses amis Américains, un moyen qui aboutit à la destruction d'une autre espèce d'hommes. Il conseilla d'acheter des Nègres à la côte d'Afrique, et de les employer aux pénibles travaux des mines, comme plus forts et plus robustes que les Américains. Cet avis fut approuvé ; et dès lors commença ce commerce de chair humaine, qui, de nos jours, coûte encore annuellement la liberté et la vie à plus de quarante mille de nos frères noirs, et les pauvres Américains n'en restèrent pas moins ce qu'ils étaient, de malheureux esclaves.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

DIDIER.

N'AURONS-NOUS plus de nouvelles du frère de Colomb, de don Barthélemi?

M. HUNTER. Je suis bien aise que tu m'y fasses penser; il est temps de revenir à la famille de notre ami.

Le fils aîné de Colomb, *Diègue,* insista, après la mort de ce grand homme, pour que le contrat passé entre le roi et lui fût exécuté. Il demanda en conséquence à être revêtu de la dignité de vice-roi des Indes occidentales, stipulée pour sa famille à perpétuité : ce fut en vain; Ferdinand continua à être aussi soupçonneux et aussi injuste envers le fils qu'il l'avait été envers le père; et toutes les représentations qui lui furent faites à ce sujet demeurèrent sans effet.

Enfin don Diègue osa faire assigner le roi au tribunal institué pour connaître de toutes les causes américaines; et, à la gloire immortelle de ce tribunal, les juges eurent le généreux courage de prononcer contre le monarque, et

de déclarer qu'il était juste que l'on tînt à don Diègue ce que l'on avait promis à Colomb.

TOUS LES ENFANS. Bravo! bravo!

M. HUNTER. Cependant le roi aurait vraisemblablement eu peu d'égards à cette décision juridique, si don Diègue n'avait pas trouvé moyen de donner à ses prétentions légitimes un plus grand appui. Elevé, par l'arrêt de la cour, à la plus haute dignité de l'empire espagnol, il demanda en mariage la fille d'un des premiers seigneurs du royaume, nièce du duc d'Albe; et l'on ne fit point de difficulté de la lui accorder. Cette puissante famille ne cessa d'importuner le roi jusqu'à ce qu'il eût rendu justice à don Diègue. Ovando fut rappelé, et toute la famille de Colomb, triomphant de l'envie et de l'injustice, s'embarqua pour passer à Saint-Domingue.

THÉOPHILE. Que le vieux Colomb ne vit-il encore!

M. HUNTER. Accompagné de son frère, de ses oncles et de son épouse, don Diègue partit avec un train magnifique. Nombre de personnes de condition l'y suivirent; bientôt la colonie changea de face, et plusieurs familles respectables, qui fleurissent encore aujourd'hui dans l'Amérique espagnole, descendent de ces compagnons de don Diègue.

Voyons maintenant comment les possessions

des Espagnols dans ces contrées se sont successivement accrues.

Déjà, sous l'administration d'Ovando, un certain *Jean Ponce* avait demandé et obtenu la permission d'établir une colonie dans l'île de Porto Rico, découverte par Colomb. Des aventuriers avides d'or le suivirent; les naturels crurent voir en eux des êtres célestes, et les accueillirent avec la plus touchante hospitalité. Un de leurs caciques, suivant l'usage indien, ajouta le nom de Ponce au sien.

Mais ces hôtes célestes ne tardèrent pas à se démasquer; ils se montrèrent bientôt plus cruels que les tigres des forêts. On les croyait immortels, et cette idée ajoutait à leur supériorité réelle. Les chefs de cette malheureuse nation résolurent enfin de s'assurer, à la première occasion, si la mort avait quelque puissance sur eux. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Un jeune Espagnol, qui, en toute sécurité, faisait des courses dans l'île, entra chez un cacique pour y passer la nuit : on le reçut avec bonté. Le lendemain, l'Indien lui donna quelques hommes pour porter ses hardes, et lui servir en même temps de guides. Ils avaient des ordres secrets sur la conduite qu'ils devaient tenir.

On arriva au bord d'une rivière; un des Indiens offrit à l'Espagnol de la lui faire traverser. Il le chargea sur ses épaules; mais au milieu

du courant, il se laissa tomber de manière à mettre l'Espagnol sous lui, et à l'aide des autres Indiens, il le tint au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il ne donnât plus aucun signe de vie, puis ils transportèrent le corps sur la rive.

Mais telle était la force du préjugé, que ces hommes simples ne purent encore se persuader que le noyé fût mort. Ils se mirent à lui demander mille et mille pardons du malheureux accident qui lui avait fait avaler tant d'eau, protestant qu'il leur avait été impossible de le secourir plus vite. Ils restèrent trois jours auprès de lui, ne cessant de lui faire des excuses, parce qu'ils craignaient toujours qu'il ne ressuscitât. Enfin la puanteur qui commençait à s'exhaler de son corps les convainquit qu'il était bien mort; et alors ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller porter au cacique l'heureuse nouvelle qu'on pouvait en effet faire périr les hommes blancs.

Celui-ci fit aussitôt part de cette découverte aux autres caciques, et il fut résolu de se défaire de ces tyrans. Mais que pouvait un peuple faible et nu contre des guerriers exercés qui avaient des épées, des armes à feu, des chevaux et de gros dogues? A la vérité, avant que les Espagnols se fussent aperçus de leur dessein, ils réussirent à en massacrer plus de cent, qui couraient l'île à la débandade; mais ils payèrent bientôt cette hardiesse par la perte

totale de leur liberté et de tout leur bonheur. Ponce rassembla sa troupe, qui était presque toute composée de vieux guerriers; et forçant les Indiens dans chacune de leurs retraites, il les battit partout où il les rencontra, et fit esclaves ceux qui n'étaient pas tombés sous le fer. Des renforts lui étant arrivés de Saint-Domingue pendant cette expédition, les sauvages eurent la simplicité de s'imaginer que ces nouveaux Espagnols étaient les mêmes qu'ils avaient tués, et qui ressuscitaient pour les combattre, et qu'ainsi il était inutile de se défendre plus long-temps contre des gens que l'on ne pouvait faire mourir. Désarmés par cette superstition, ils courbèrent en tremblant la tête sous le joug de l'esclavage, qui dès lors leur fut imposé sans ménagement.

En parlant du carnage fait dans l'île de Porto-Rico, les historiens de ce temps-là s'épuisent à vanter l'esprit et le courage d'un gros chien appelé *Bezerrillo,* qui, suivant leur rapport, faisait des exploits surprenans. « Il savait, disent-ils, distinguer les Indiens amis ou ennemis de ses maîtres. Aussi redoutaient-ils davantage dix Castillans avec le chien que cent Castillans sans lui. Avant la guerre, ils lui donnaient, pour l'apaiser, la même part en vires, en or et en esclaves, qu'ils accordaient à un Espagnol; ce qui, comme de raison, tournait au profit de son maître. » Entre plu-

sieurs preuves du discernement de cet animal, on rapporte l'anecdote suivante, dont vous croirez ce que vous voudrez. « Quelques Espagnols inhumains, ayant envie de voir dépecer une vieille Indienne qui leur déplaisait, la chargèrent d'une lettre qu'elle devait porter quelque part; et lorsqu'elle se fut mise en route, ils lâchèrent Bezerillo. La bonne vieille le voyant accourir avec fureur, se mit à genoux, et lui dit : Ah! seigneur chien, je supplie votre grâce de ne me pas faire de mal! je dois porter cette lettre à des chrétiens. A ces mots (c'est toujours mon grave historien qui parle), le chien s'adoucit; il la flatta, remua la queue, et revint sans lui faire de mal. »

Voilà donc le bonheur de ce peuple détruit à jamais! Voyons ce qui arrive dans d'autres contrées.

Les découvertes et les conquêtes des Espagnols s'étendaient chaque jour davantage; je vais vous faire connaître les plus considérables. La première chose que fit don Diègue, pour étendre son autorité et les possessions du roi son maître, fut d'envoyer à l'île de Cubagua, découverte par son père, une colonie chargée d'y établir une pêcherie de perles. Cette île est près d'une autre plus grande, nommée *la Marguerite*, à peu de distance de la côte de *Cumana*.

Frédéric. On pêche donc les perles?

M. Hunter. Elles se forment, mon cher, dans certaines huîtres et dans des moules, au fond de la mer et de quelques fleuves, d'où par conséquent il faut les tirer pour les avoir (1). Les pêcheurs de perles, la plupart pauvres esclaves, se bouchent le nez et les oreilles avec du coton, mettent dans leur bouche une éponge trempée dans de l'huile, et descendent, à l'aide d'une corde, jusqu'au fond de la mer, pour y détacher et ramasser les huîtres. Il est aisé de concevoir que ces pêcheurs exposent toujours leur vie, et que plusieurs y doivent effectivement périr. Cependant nos dames, si

(1) Les perles sont des globules plus ou moins gros, plus ou moins réguliers, d'un blanc argentin, qui se trouvent toujours dans des coquilles bivalves, et ne diffèrent point, quant à leur composition, de la nature même de la coquille; elles ne sont donc composées que de terre calcaire unie à une certaine portion de gluten animal, une extravasation contre nature du suc lapidifique contenu dans ses organes et filtré par ses glandes. Elles deviennent quelquefois si grosses et si nombreuses que l'animal ne peut plus refermer sa coquille et périt.

Toutes les coquilles bivalves, dont l'intérieur est nacré, peuvent produire et produisent en effet des perles. Il y en a de blanches, de brunâtres, de jaunes et même de noires, qui sont les plus rares; leur couleur dépend du suc de l'animal. Les perles se trouvent dans toutes les mers et dans les eaux douces; les plus belles se pêchent dans les parties les plus chaudes de l'Inde et de l'Amérique, lieux qu'habite exclusivement l'*avicule* perlière.

(*Note de l'éditeur.*)

sensibles, ne se font point scrupule de porter le prix du sang de ces malheureux pour orner leur bras et leur cou.

Don Diègue crut que les Indiens, exercés à nager et à plonger, trouveraient cette occupation moins difficile que la fouille des mines. Il en envoya donc un bon nombre avec des inspecteurs européens, à Cubagua, où son père avait déjà fait l'observation que la mer devait abonder en huîtres perlières. Le profit que le roi et son lieutenant retirèrent de cette pêcherie, fut immense ; mais les malheureux Indiens qui y étaient employés, périrent presque tous, et la stérilité de cette île obligea bientôt la colonie d'aller s'établir à la Marguerite.

Vers le même temps, don Diègue prit aussi possession de la Jamaïque. On y établit des colonies, et les anciens habitans de cette île se virent condamnés à l'affreuse destinée que les autres Indiens avaient déjà subie.

Vint ensuite le tour de Cuba. Don Diègue chargea *Velasquez*, un des compagnons de Colomb, de la conquérir. Nombre de personnes qui espéraient y faire fortune voulurent être de la partie, et Velasquez aborda avec ce monde à la pointe orientale de l'île.

Cette contrée obéissait alors à un cacique nommé *Hatuey*, qui, pour se dérober à l'esclavage, avait quitté Saint-Domingue, et était venu s'établir à Cuba. Ennemi juré des oppres-

seurs de sa nation, il s'attendait depuis long-temps à une visite de leur part. Informé par ses espions que le malheur qu'il redoutait était près de fondre sur lui, il assemble ses sujets et ses alliés, et après leur avoir communiqué la nouvelle alarmante qu'il venait de recevoir, il les encourage à défendre leur liberté jusqu'à la dernière goutte de leur sang. On lui promit unanimement de suivre son exemple.

« Fort bien, mes amis, leur dit Hatuey; mais si vous voulez que les efforts que nous ferons pour éloigner ces tyrans aient du succès, une chose est absolument nécessaire. Savez-vous pourquoi ils viennent ici? C'est pour chercher leur dieu. Et qui de vous ignore encore quel est ce dieu? Le voilà. »

En prononçant ces derniers mots, il leur montra de l'or dans un petit panier, les assurant que ce métal qui ne servait à rien, était réellement le Dieu pour lequel les chrétiens s'exposaient à tous les dangers, et que, s'ils désiraient prendre possession de cette île, ce n'était que dans l'espérance de l'y trouver. « Hâtons-nous, ajouta-t-il, de célébrer une fête en l'honneur de cette divinité, pour nous assurer de sa protection. » Aussitôt on se mit, suivant l'usage des Indiens, à chanter et à danser autour du panier; cette fête dura bien avant dans la nuit, et ne finit que lorsque tout le monde tomba de fatigue et d'ivresse.

Le lendemain, Hatuey rassembla ses Indiens pour leur dire qu'ayant réfléchi sur le sujet de leur craintes, il ne voyait encore, malgré l'honneur qu'ils avaient fait au dieu des Espagnols, aucune sûreté pour eux, tant qu'il serait dans leur île : « Vous le cacheriez en vain, poursuivit-il ; quand vous l'avaleriez, ils vous éventreraient pour le chercher au fond de vos entrailles. Allons donc l'ensevelir dans la mer, afin qu'il n'en reste plus dans notre île. » Cet avis fut suivi ; chacun s'empressa d'apporter son or, et tout ce que l'on en put trouver fut jeté dans les flots.

Ils n'en virent pas moins le pavillon espagnol flotter sur la côte. Hatuey se présenta pour s'opposer à leur descente. On en vint à une bataille. L'armée de ce malheureux prince, après une courte résistance, fut mise en fuite ; lui-même fut pris, et condamné, pour effrayer les autres caciques de l'île, à être brûlé vif. Il était sur le bûcher, et attaché à un poteau, lorsqu'un religieux Franciscain s'approcha de lui, pour lui peindre le lieu du séjour des bienheureux, le paradis. « Y a-t-il aussi, lui demanda le cacique, des Espagnols dans ce lieu de délices ? — Sans doute, répondit le moine, mais il n'y en a que de bons. — Le meilleur ne vaut rien, reprit Hatuey ; je ne veux point aller dans un lieu où je puisse craindre d'en rencontrer un seul. »



Y a t'il aussi des Espagnols dans ce lieu de délices? ....

Cet exemple de sévérité inspira à tous les Indiens de Cuba tant de frayeur, qu'ils ne songèrent plus à résister, et se soumirent tous au joug espagnol. Ce fut ainsi qu'en peu de jours les Castillans se rendirent maîtres d'une des plus grandes et des plus belles îles du monde, sans que cette conquête leur coûtât un seul homme.

Vers le même temps, il se fit aussi plusieurs voyages vers le continent découvert par Colomb, et les Espagnols commencèrent à y fonder des colonies, et à subjuguer les habitans de ces contrées. Nous reviendrons une autre fois sur ces premiers établissemens.

Cependant je dois, dès à présent, joindre à mon récit un autre événement remarquable qui arriva à cette époque. Ponce, le vainqueur de l'île de Porto-Rico, avait entendu débiter plusieurs fois par les naturels du pays, un conte très accrédité parmi ce peuple simple. Suivant ce conte, il y avait quelque part vers le nord une île qui renfermait une fontaine miraculeuse, dont les eaux avaient la vertu particulière de rajeunir tous ceux qui s'y baignaient, et de leur rendre aussitôt les forces et l'éclat de leurs belles années.

Quelque absurde que fût cette fable, elle excita toute la curiosité du crédule Espagnol, qui, sans délibérer davantage, résolut d'aller à la recherche de cette fontaine merveilleuse.

Dans ce dessein il partit de Porto-Rico,

gouvernant au nord, du côté des îles Lucayes; après être arrivé au vingt-sixième degré de latitude septentrionale, il se dirigea vers l'ouest, et trouva, à sa très grande satisfaction, une grande et belle terre, que nous savons aujourd'hui être une partie du continent de l'Amérique septentrionale, et à laquelle Ponce donna le nom de *Floride*, soit parce qu'elle semblait couverte de fleurs, soit parce qu'il la découvrit le jour des Rameaux, que l'on appelle Pâques fleuries. C'est ainsi qu'un conte de vieille femme est devenu l'occasion d'une découverte importante.

Dès lors l'attention des Espagnols se tourna vers une autre région du monde, qui jusque-là leur était demeurée inconnue. On avait des raisons de soupçonner que, sous le climat du vaste et riche Mexique, il existait des terres; mais personne n'avait encore tenté de les découvrir. Cette entreprise fut enfin résolue, et tout à coup parut sur la scène, Cortès, l'homme remarquable dont je vous ai jusqu'ici laissé ignorer le nom.

FIN DES VOYAGES DE COLOMB.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

VOYAGES ET CONQUÊTES

DE CORTÈS.

PREMIER ENTRETIEN.

La lecture des voyages est une des études les plus faciles et les plus agréables, soit qu'on s'y livre seul, soit qu'on en fasse un objet d'amusement en société. La simplicité qu'exige le style des récits met cette étude à la portée de tous, et le lecteur n'a pas besoin de bien connaître les règles de la déclamation pour se faire comprendre de ceux qui l'écoutent.

M. Hunter, père d'une nombreuse famille allemande, persuadé que pour former le cœur des jeunes gens à la vertu il ne fallait pas les

ennuyer par des discours métaphysiques sur la morale, imagina, pour la leur inculquer plus aisément, de les amuser en les instruisant. L'expérience le confirmait déjà dans cette idée; car les entretiens qu'il avait eus avec ses enfans sur les voyages de *Christophe Colomb* l'avaient mis à même d'étudier le caractère et le degré d'intelligence ou de sensibilité de chacun d'eux, par les impressions qu'il avait remarquées sur leur physionomie, ou les réflexions qu'ils avaient faites sur chaque événement de la vie de ce marin célèbre.

En effet quel homme sensible ne frissonnerait pas en se représentant des Indiens suspendus aux chaloupes des Espagnols, dans l'espoir d'éviter une mort certaine, et en voyant ceux-ci leur couper les mains, afin de s'en débarrasser? Quel homme ne s'indignerait pas de voir *Colomb*, qui avait si souvent exposé sa vie pour se rendre utile à ses semblables par ses grandes découvertes, chargé de chaînes, et être le jouet de la méchanceté des uns, de la pusillanimité des autres et de l'ingratitude de tous?

Sûr de parler toujours à l'âme de ses enfans, et de les intéresser, M. Hunter continua de mettre en pratique ce qu'il avait si heureusement commencé; et chaque fois qu'il rassemblait sa jeune famille pour lui raconter divers événemens particuliers, tous ses enfans ac-

couraient avec transport, en s'écriant : Papa, encore une histoire : celle de *Cortès !* de *Cortès !* que tu nous as promise. Tous l'environnant, s'empressaient de se procurer auprès de lui la meilleure place pour l'entendre.

Cependant l'histoire désirée n'arrivait pas, et tel était le respect et la soumission de la jeune famille, qu'aucun des enfans n'osait demander les raisons de ce retard.

Enfin, après avoir long-temps excité leur curiosité, M. Hunter se décida à la satisfaire. Les ayant tous réunis autour de lui, et s'étant quelques instans amusé de l'impatience qu'ils montraient de l'entendre, il rompit enfin le silence. — Mes enfans, leur dit-il, je dois vous prévenir d'abord que le plaisir que vous vous promettez de mon histoire pourrait bien être souvent mêlé de douleur et de tristesse. Je vais vous transporter dans des temps où les hommes étaient si dégénérés et si sauvages, qu'on peut à peine les distinguer des loups, des tigres et des autres bêtes féroces. C'est un affreux tableau que j'aurais bien voulu vous épargner; mais il peut vous offrir une grande et utile leçon. Vous savez déjà qu'à présent les hommes sont devenus plus humains, parce que dans la plupart des pays on reçoit une éducation plus cultivée qu'elle ne l'était autrefois. Il est donc très heureux pour nous d'appartenir à un siècle où les moyens de s'instruire et de

devenir bon et vertueux sont si faciles. Le principal avantage que nous puissions retirer de l'histoire de ces temps de barbarie, c'est d'apprendre à bien sentir notre bonheur, et d'avoir plus d'affection pour nos contemporains, qui sont meilleurs que leurs pères.

Voilà, mes enfans, la raison qui me porte à vous raconter cette affreuse histoire.

Velasquez, comme nous le savons, s'était rendu maître de l'île de *Cuba*. Mais cette conquête était bien au-dessous de son ambition, parce qu'il s'y trouvait toujours assujetti à l'autorité de *Diègue Colomb*, à laquelle il voulait se soustraire. Il crut que le meilleur moyen d'y parvenir serait de faire quelques découvertes importantes, qui pourraient lui donner le droit à un gouvernement indépendant.

Dans ce dessein, il tourna ses vues du côté de l'ouest, où l'on avait toutes les raisons de penser qu'il existait un grand continent, quoique aucun Européen jusqu'alors n'y eût mis le pied. Il équipa deux vaisseaux et un *brigantin*.

Frédéric. Qu'est-ce qu'un brigantin?

M. Hunter. C'est un bâtiment armé, ou un petit vaisseau de guerre. Il confia le commandement de cette escadre à *Hernandez de Cordoue*, et celui-ci mit en mer.

Voici, mes enfans, une carte de ces parties de l'Amérique où il va se rendre maintenant. Nous y voyons le Mexique ou la Nouvelle-Es-

pagne. Le vieux Mexique s'étend dans la partie inférieure, au-dessus du nouveau; à gauche la presqu'île de la Californie, à droite la Louisiane et une partie de la Floride; à l'ouest du continent nous apercevons une portion de la grande mer du Sud ou Océan Pacifique, et à l'orient une partie du golfe du Mexique. Déjà toutes ces contrées et toutes ces mers vous sont connues; mais ce n'est pas assez de les avoir dans la mémoire, il faut que vous les ayez sous les yeux. Je vais donc placer notre carte devant vous; elle nous servira de guide dans le long récit que j'ai à vous faire.

Hernandez cingla vers cette partie de la terre ferme qu'on appelle *Yucatan;* et lorsqu'il eut atteint la côte, il suivit toujours en remontant, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la *baie de Campêche.*

JOHN. Où croît le *bois de Campêche*, dont on se sert pour la teinture?

M. HUNTER. Précisément. Hernandez aborda à plusieurs endroits de la côte, où il eut avec les naturels quelques rencontres sanglantes, au détail desquelles je ne puis m'arrêter, parce que je me hâte d'arriver à de plus grands événemens. On trouva partout les habitans de cette contrée beaucoup plus civilisés, et en même temps plus guerriers que tous les insulaires qu'on avait connus jusqu'alors. Ils portaient des habits d'étoffe de coton piqué; ils

avaient pour armes des épées de bois garnies d'un caillou aigu, des lances, des arcs, des flèches et des boucliers. Ils avaient le visage peint de différentes couleurs, et la tête ornée d'un panache. D'ailleurs ils étaient les seuls Américains chez qui on trouva des maisons régulières de pierre et de chaux. Dans plusieurs combats avec ces gens, les Espagnols eurent plus d'une fois du désavantage. Dans l'un ils prirent deux garçons indiens, qui furent baptisés dans la suite, et reçurent les noms de *Julien* et de *Melchior*. Ils devinrent tous deux des personnages d'importance, parce qu'on s'en servit avec les Mexicains comme interprètes et médiateurs.

Un jour qu'on était descendu à terre pour remplir les jarres d'eau fraîche, cinquante Indiens s'approchèrent, et demandèrent aux Espagnols s'ils venaient de l'endroit où se lève le soleil. Ceux-ci leur ayant répondu que oui, les Indiens les conduisirent dans un temple bâti de pierre, où l'on voyait plusieurs idoles d'une figure difforme, et arrosées d'un sang encore tout frais. Aussitôt s'avancèrent deux hommes en manteaux blancs, avec de longs cheveux noirs roulés par derrière : ils tenaient dans leurs mains de petits réchauds de terre, dans lesquels ils jetaient une certaine résine ; ils en chassaient la fumée vers les Espagnols ; et après cette cérémonie, ils leur ordonnèrent

de quitter le pays sous peine de mort. Les Espagnols, qui ne trouvèrent pas sûr de s'engager plus loin avec ces gens, obéirent, et retournèrent à bord de leurs vaisseaux.

John. Que signifiait cette cérémonie?

M. Hunter. C'était chez les Américains superstitieux un moyen usité, par lequel ils pensaient se mettre à l'abri des effets des sortiléges. Comme ils avaient observé que la fumée des parfums dissipe les mauvaises odeurs, ils s'imaginaient qu'elle avait également la vertu d'éloigner les mauvais esprits : c'était sans doute par ce motif qu'ils l'employaient contre les Espagnols.

Ces derniers étant aussi descendus à terre dans une autre contrée, près de *Pontonchan*, furent attaqués avec tant de fureur par une nombreuse troupe d'Indiens qui fondirent sur eux de tous les côtés, qu'ils laissèrent sur la place quarante-sept des leurs, et que les autres, tout couverts de blessures eurent peine à regagner leurs vaisseaux. Hernandez, leur chef, fut lui-même blessé dangereusement.

Après cette terrible défaite, on retourna en diligence à *Cuba*. Hernandez y rendit au gouverneur Velasquez un compte circonstancié de toute l'expédition, et mourut de ses blessures.

Velasquez ressentit beaucoup de joie des nouvelles découvertes qu'on avait faites en son

nom, et il résolut de les continuer. On équipa donc de nouveau trois vaisseaux et un brigantin, dont le commandement fut confié à *Grijalva*, officier très expérimenté et d'un grand courage; mais il lui fut expressément enjoint de se borner aux découvertes, sans faire aucun établissement dans les pays qu'il découvrirait.

Celui-ci dirigea également sa course droit à *Yucatan;* mais les courans, sans qu'il s'en aperçût, le firent un peu dériver vers le sud; de sorte qu'il atteignit la terre dans un endroit qui est ici une coupure de notre carte. Il y découvrit, pas loin de la côte orientale du *Yucatan*, l'île de *Cosumel*, qui est encore aujourd'hui sous la domination espagnole. De là il suivit la côte jusqu'à *Pontonchan*, où Hernandez avait été si maltraité. Pour venger cet affront fait au nom espagnol, l'équipage demanda à être mis à terre, et Grijalva y consentit.

Les Indiens, avec l'orgueil et l'assurance que leur inspirait leur dernier avantage, marchèrent courageusement à leur rencontre; mais ils furent repoussés : deux cents d'entre eux payèrent de leur vie leur témérité; les autres prirent la fuite, et le trouble et l'effroi se répandirent dans tout le pays.

Grijalva remit à la voile et continua à longer la côte. On fut bien surpris d'apercevoir

partout des bourgs et des villes régulières avec des maisons de pierre et de chaux, que l'imagination des Espagnols leur peignit en passant bien plus belles et plus considérables qu'elles ne l'étaient effectivement. On crut remarquer une si grande ressemblance entre l'Espagne et ce pays, qu'on lui donna le nom de *Nouvelle-Espagne*, qu'il a conservé jusqu'à ce jour.

De là on arriva à l'embouchure d'un fleuve que les naturels appelaient *Tabasco*, et à qui les Espagnols, par honneur pour leur chef, donnèrent le nom de Grijalva. Vous pouvez le voir ici sur notre carte. Ce fleuve porte encore ce nom; mais le pays qu'il arrose a conservé celui de Tabasco. Il paraissait si fertile et si peuplé que Grijalva ne put résister à l'envie de le reconnaître plus particulièrement. Il descendit à terre avec tout son monde armé : il y trouva un gros d'Indiens qui, avec un cri effroyable, lui défendirent de passer outre; mais, sans s'embarrasser de leurs menaces, il s'avança à eux jusqu'à la portée du trait : alors il fit faire halte à sa troupe, rangea ses gens en bataille, et leur envoya les deux jeunes Américains, Julien et Melchior, qui avaient été enlevés par Hernandez, pour leur annoncer qu'ils n'étaient venus que pour leur faire du bien, qu'en conséquence il désirait contracter alliance avec eux.

Les Indiens, que les rangs serrés, les habits et les armes des Européens, qui marchaient contre eux, avaient déjà surpris, le furent encore plus de cette déclaration. Quelques-uns de leurs chefs hasardèrent de s'avancer seuls. Grijalva les traita avec la plus grande affabilité, et leur fit déclarer par son interprète que lui et ses gens étaient sujets d'un grand roi, souverain absolu de tous les pays où le soleil se lève; qu'il l'avait envoyé pour les sommer de reconnaître sa supériorité; et là-dessus il attendit leur résolution.

A ces mots il s'éleva un murmure confus parmi les Indiens : un de leurs chefs demanda silence à toute la troupe; et au nom de tous, il répondit d'une voix ferme : « Qu'il leur paraissait singulier qu'on leur parlât de paix, et qu'on vînt en même temps leur demander qu'ils se reconnussent dépendans; qu'ils s'étonnaient aussi qu'on leur offrît un nouveau maître, sans s'être informé auparavant s'ils étaient mécontens de celui auquel ils avaient obéi jusqu'alors; qu'au reste, puisqu'il était question de guerre ou de paix, il ne lui appartenait pas de donner une réponse décisive, et qu'il allait communiquer leurs propositions à ses supérieurs. »

Aussitôt il quitta les Espagnols, qui furent surpris de cette réponse ferme et raisonnée.

Il revint peu après, et dit à Grijalva que ses

supérieurs étaient sans crainte, quand même ils devraient avoir la guerre avec eux, quoiqu'ils fussent instruits de ce qui était arrivé à *Pontonchan;* qu'au reste ils pensaient que la paix valait mieux que la guerre; et que pour leur prouver la sincérité de cette disposition, il avait apporté beaucoup de vivres dont on lui faisait présent.

Aussitôt parut le cacique lui-même, désarmé et avec un cortége peu nombreux. Aprés s'être salués amicalement de part et d'autre, le cacique tira d'une corbeille, qu'on avait apportée, de superbes armures d'or, garnies de pierres, et ornées de plumes peintes, et dit à Grijalva qu'il aimait la paix; que pour preuve de cela il le priait d'accepter ces présens; mais qu'aussi pour éviter tout sujet de mésintelligence entre eux, il le priait de quitter ce pays aussitôt qu'il le pourrait.

Le général espagnol répondit aux honnêtetés du cacique par différens présens qui lui furent très agréables, et lui promit que, conformément à ses désirs, il allait aussitôt remettre à la voile; ce qu'il fit effectivement.

On continua d'avancer en suivant la côte, et on aborda une île peu éloignée de la terre, où il y avait aussi des maisons de pierre et un temple. Au milieu de ce temple, ouvert de tous les côtés, on voyait toutes sortes d'idoles horribles sur un autel élevé de quelques degrés.

Près d'elles étaient étendus les cadavres de six hommes qui semblaient avoir été sacrifiés la nuit dernière. Pleins d'horreur à cette vue effroyable, les Espagnols donnèrent à cette île le nom d'*Ile des Sacrifices*. On fut de plus en plus confirmé dans l'opinion que l'usage inhumain de sacrifier des hommes en l'honneur des idoles, régnait partout chez ce peuple; car peu de temps après on alla jeter l'ancre dans une autre île, appelée *Kulva* par les naturels, où l'on vit encore un plus grand nombre de cadavres nouvellement égorgés. A la vue d'une telle abomination, il n'y eut pas jusqu'aux soldats espagnols, tout grossiers qu'ils étaient, qui ne frissonnassent d'horreur. Grijalva ajouta au nom de cette île celui de *Juan*, qu'il portait, en français *Jean*, d'où s'est formé peu à peu le nom de *Saint-Jean d'Ulloa*, qu'elle porte à présent.

Partout où l'on mit pied à terre, on trouva de l'or en abondance. Cette vue et celle de tant de fertiles contrées qu'on aperçut en passant, inspirèrent à plusieurs Espagnols le désir de se fixer sur cette riche côte; mais Grijalva observa exactement les ordres que lui avait donnés le gouverneur Velasquez, et se contenta de prendre possession, au nom du roi d'Espagne, de tous les pays où il aborda.

Il suivit ainsi toute la côte jusqu'à la province de *Panuco*, qui de ce côté est la der-

nière de la *Nouvelle Espagne* et du *Mexique*. Là, à l'embouchure d'une rivière, il fut attaqué par un gros d'Indiens avec une telle impétuosité qu'il se vit contraint d'en faire une affreuse boucherie. Il voulait continuer de visiter la côte; mais, effrayé par de forts courans contraires, il fut forcé de reprendre le chemin de *Cuba*.

A son arrivée, l'injuste et bizarre Velasquez lui fit les reproches les plus amers, de ce qu'il n'avait pas mis à profit la belle occasion qu'il avait eue de fonder une colonie dans un pays si riche, quoique à son départ il lui en eût fait les défenses les plus positives.

Théophile. Voilà qui est bien inconséquent et bien injuste de la part de Velasquez!

M. Hunter. Sans doute; mais il en est fréquemment ainsi dans le monde : souvent même des gens bizarres nous font un crime de notre scrupuleuse exactitude à remplir nos devoirs; heureusement nous en sommes dédommagés par le témoignage de notre conscience.

Théodore. Je croyais que papa nous dirait quelque chose de Cortès; mais il n'en a pas été question du tout.

Demain, Cortès, notre héros, paraîtra lui-même sur la scène.

SECOND ENTRETIEN.

M. Hunter.

Velasquez, à la fois ambitieux, défiant et inconstant, résolut de continuer les grandes découvertes faites en son nom, et d'en tirer les avantages qu'elles semblaient promettre. Il équipa avec la plus grande célérité dix navires de quatre-vingts à cent tonneaux.

Charles. De quels tonneaux ?

M. Hunter. Ta question me donne occasion de vous expliquer un terme dont on a coutume de se servir partout où l'on parle de navigation. Par le mot *tonneau*, les marins entendent non une tonne ou barrique quelconque, mais un poids de 2000 livres, ou vingt quintaux, en comptant le quintal cent livres. Ainsi un navire de cent tonneaux signifie dans leur langue la même chose qu'un navire qui peut contenir cent fois deux mille, c'est-à-dire 200,000 livres.

John. Pourquoi nomme-t-on tonneau un poids de 2000 livres ?

M. Hunter. Parce qu'on a trouvé qu'un navire chargé de ce poids tire autant d'eau, c'est-à-dire fait en s'enfonçant ressortir autant d'eau qu'il en faudrait pour remplir un tonneau d'une certaine contenance.

Il s'agissait alors de savoir à qui Velasquez donnerait le commandement de la flotte; il était incertain dans son choix; il voulait un homme tout dévoué à sa personne, d'une obéissance sans bornes, assez peu ambitieux, et assez désintéressé pour lui laisser tout l'honneur des découvertes et tous les avantages pécuniaires qui pouvaient en résulter : il était à la recherche d'un tel caractère lorsque la fortune de l'Espagne, déjouant ses vues jalouses et sordides, lui amena l'homme extraordinaire qui semblait formé tout exprès pour une telle entreprise.

Cet homme était Cortès, né à *Médellin*, petite ville d'Espagne dans l'*Estramadure*, d'une famille noble. Il avait montré dès sa première jeunesse un courage extraordinaire, une patience inépuisable dans toutes les fatigues, un esprit toujours actif et un désir brûlant de se distinguer par ses actions.

Tous les yeux étaient alors tournés vers les Indes occidentales. Il résolut de devenir le compagnon de ces hommes hardis et entreprenans qui méprisaient les dangers pour enrichir leur patrie de nouvelles possessions, et

s'acquérir à eux-mêmes une grande renommée.

Il était dans sa vingtième année lorsqu'il quitta l'Espagne pour Saint-Domingue. La traversée fut pénible, et lui fournit l'occasion de déployer un grand courage et une rare présence d'esprit. A son arrivée, Ovando était encore gouverneur de l'île : Cortès lui fut présenté.

Son extérieur seul donnait de lui une opinion avantageuse. Il était bien fait, d'une figure agréable, d'une affabilité naturelle envers tout le monde; mais il plaisait bien davantage encore par la bonté de son caractère. Il était ouvert, sans détour, plein de condescendance et de générosité, sensé, prévoyant et discret, et tout à la fois prudent, ferme et courageux. Chez lui les forces du corps n'étaient point affaiblies par l'inaction, la mollesse et les honteux excès; il aimait le travail, il savait souffrir toutes les privations sans se plaindre, et il méprisait la mort. Que peuvent les traverses de la vie sur une âme comme la sienne, renfermée dans un corps aussi vigoureux?

Ces belles qualités lui captivèrent bientôt l'amitié de tout le monde. Ovando lui-même le prit en affection, et désira le garder auprès de lui; mais l'âme ardente de Cortès le portait aux grandes entreprises. Il obtint la permission

d'accompagner Velasquez dans son expédition à *Cuba.*

Il y trouva bientôt des occasions de donner des preuves de son courage et de sa capacité. Il s'éleva si rapidement qu'en peu de temps on lui confia l'emploi important d'*alcade* ou juge supérieur de *Saint-Iago*, capitale de l'île.

Tel était l'homme qu'on proposa à Velasquez pour être à la tête de la flotte qu'il équipait. Il fut choisi. Tous ceux qui devaient prendre part à l'expédition s'applaudirent d'avoir pour chef un homme si capable, si courageux et si généralement aimé. Cortès lui même fut ravi d'avoir une telle occasion de développer ses talens, et il répartit avec plaisir tout son bien entre ceux qu'il avait sous ses ordres, pour se procurer une plus grande provision de munitions de guerre, et subvenir aux frais de leur équipement, ce qu'ils ne pouvaient faire à cause de leur pauvreté. Cette générosité, employée à propos, lui gagna tous les cœurs.

Enfin la flotte se trouva complétement équipée à *Saint-Iago.* L'équipage entier montait à trois cents hommes; deux cents de Cuba s'y réunirent, ainsi que quelques volontaires des familles les plus distinguées. Le vent et la saison étaient favorables : Cortès fit lever l'ancre, et la flotte mit à la voile le 18 décembre de l'année 1518.

Ferdinand. Vingt-six ans après la première découverte de l'Amérique?

M. Hunter. Précisément. Le premier endroit où la flotte devait toucher était la *Trinité:* de là elle devait faire voile pour la *Havane*, afin d'y embarquer encore du monde, avec des provisions de guerre et de bouche. Jusqu'au moment où Cortès mit à la voile, Velasquez parut toujours satisfait de son choix, quoique plusieurs envieux eussent déjà tenté de lui inspirer de la défiance. Mais à peine le vit-il parti que sa jalousie prit le dessus avec une telle force qu'il ne put y résister, et il envoya à l'alcade de la Trinité l'ordre de reprendre à Cortès les *provisions* qu'il lui avait données.

Frédéric. Qu'est-ce que cela veut dire *provisions?*

M. Hunter. Quand on charge quelqu'un d'un emploi, on lui donne une lettre ouverte où se trouve écrit tout ce dont il est chargé et tout ce qu'on lui accorde. Cette lettre s'appelle *provision.*

L'alcade notifia à Cortès les ordres qu'il avait reçus; mais celui-ci, qui ne se sentait pas coupable, ne crut pas devoir s'y conformer. Il soutint qu'un malentendu était nécessairement la cause d'un changement si subit dans les sentimens du gouverneur; il assura qu'il allait lui écrire, et mit immédiatement après à la voile pour la *Havane.*

Il fut obligé de s'y arrêter, autant pour y prendre le renfort qu'il y attendait que pour y embarquer différentes choses qui semblaient indispensables pour une entreprise de cette nature.

C'étaient surtout des espèces de cuirasses composées d'un pourpoint doublé de coton. A la vérité Cortès ne les fit faire ainsi que faute de fer; mais dans la suite il apprit par expérience que le coton entre deux toiles, et légèrement piqué, garantit bien mieux que le fer des flèches et des javelots américains; car non seulement ils y perdent toute leur force, mais ils y restent arrêtés par la pointe.

Au contraire les cuirasses de fer les repoussent, et ils vont blesser l'homme qui se trouve à côté. Cette expérience et la circonstance que cette légère armure était moins embarrassante à porter qu'une de fer, dans un climat si chaud, firent que dans la suite ce fut ordinairement celle dont se servirent en Amérique les guerriers européens. C'est ainsi que le besoin a donné naissance aux inventions les mieux imaginées et les plus utiles.

Bientôt tous les préparatifs furent terminés. L'escadre entière consistait en onze vaisseaux. Le plus grand, de cent tonneaux, pas plus gros que ne l'est aujourd'hui un petit navire marchand à deux mâts, fut choisi pour le vaisseau amiral; trois autres étaient de soixante-

dix à quatre-vingts tonneaux, et le reste ne consistait qu'en quelques faibles barques non pontées. Cette petite flotte portait six cent dix-sept hommes, dont cent et quelques matelots et ouvriers; le surplus se composait de soldats.

Dans ce nombre il n'y en avait que treize armés de mousquets, trente-deux d'arbalètes, et tous les autres n'avaient que des épées et des lances; tant l'usage des armes à feu était encore borné alors. La principale partie de l'armement consistait en seize chevaux, dix petits canons, qu'on appelle pièces de campagne, et quatre fauconneaux ou coulevrines, qui sont une espèce de canon très long et très mince, dont on ne se sert presque plus aujourd'hui. C'est avec ce chétif armement que Cortès faisait voile pour une terre inconnue, et allait porter la guerre à un roi puissant, dont le florissant empire, qui comptait de nombreux alliés, était beaucoup plus vaste que tous les pays qui étaient alors sous la domination du roi d'Espagne.

Ce roi était celui de *Mexique,* dont vous connaîtrez bientôt la magnificence.

CONRAD. Qu'avait fait ce roi aux Espagnols pour qu'ils lui fissent la guerre?

M. HUNTER. Rien.

CONRAD. Pourquoi donc la lui faisaient-ils?

M. HUNTER. Pour se rendre maîtres de ses

trésors, de ses villes, de son peuple et de son pays.

Conrad. C'étaient donc des brigands?

M. Hunter. Pas autre chose, mon cher Conrad.

Conrad. Je n'aime pas Cortès non plus. Je pensais que c'était un honnête homme.

M. Hunter. Il l'était aussi à plusieurs égards, et en même temps brigand, mais sans le savoir. Ecoutez-moi, mes enfans; je vous dirai comme tout cela se concilie.

Dans ce temps régnait encore l'affreuse superstition que tous ceux qui ne professaient pas la religion chrétienne n'étaient pas véritablement des hommes, mais des créatures dignes de haine, rejetées de Dieu même, et destinées à des tourmens éternels : de là, on ne regardait pas comme un crime, mais au contraire comme une action méritoire et très agréable à Dieu, de persécuter ces gens, de les dépouiller, de les réduire en servitude, et de les contraindre d'embrasser la religion chrétienne. Notre Cortès, tout sensé qu'il était d'ailleurs, était aussi aveuglé par cette idée superstitieuse. Il se regardait comme l'instrument dont Dieu voulait se servir pour punir les infidèles, et les forcer à devenir chrétiens. Faut-il s'étonner qu'il allât faire la guerre la plus injuste avec la même facilité qu'on va aujourd'hui à la chasse tuer un lièvre ou un renard?

Voilà, mes enfans, comme il est possible qu'un même homme puisse être à la fois un héros et un brigand, généreux et cruel, pieux et inhumain : c'est un des effets ordinaires de la superstition.

Cependant Velasquez apprit avec le plus grand dépit que, malgré les ordres qu'il avai expédiés à la *Trinité*, on avait laissé partir Cortès. Il accusa de trahison l'officier qui avait été chargé de lui reprendre sa commission; et, comme ses soupçons ne connaissaient plus de bornes, il se hâta de prendre toutes les mesu res possibles pour que Cortès ne pût lui échapper une seconde fois, et partir de la *Havane*. En conséquence, il dépêcha un de ses affidés au sous-gouverneur de cette place, avec l'ordre absolu de se rendre maître sur-le-champ de la personne de Cortés, et de l'envoyer à *Saint-Iago*, enchaîné et sous bonne escorte.

Heureusement Cortès fut averti assez à temps de l'orage qui le menaçait, pour se mettre en sûreté. Il assembla tout son équipage, de l'affection duquel il était sûr, et le consulta sur ce qu'il avait à faire. D'une voix unanime, tous s'écrièrent qu'il ne devait ni s'embarrasser de l'injuste inconstance du gouverneur, ni déposer le commandement qu'il avait reçu, et encore moins se livrer lui-même entre les mains d'un juge aussi inique que soupçonneux. Ils le conjurèrent de ne pas les priver, au moment

de l'expédition la plus importante, d'un chef en qui seul ils avaient mis toute leur confiance; ils lui renouvelèrent le serment de le suivre jusqu'à la mort, au milieu des fatigues et des dangers de la guerre.

Cortès remercia les soldats de leur affection, ordonna sur-le-champ de lever l'ancre, et mit à la voile.

TROISIÈME ENTRETIEN.

THIÉRI.

QUELLE était la partie de l'empire du *Mexique* vers laquelle Cortès dirigeait sa route?

M. HUNTER. Il avait résolu de suivre exactement la même que Grijalva avait déjà tenue avant lui; ainsi son premier but était l'île de *Cosumel*.

Il y trouva l'occasion de mettre en liberté un Espagnol qui autrefois avait été jeté sur cette côte par un naufrage, et qui depuis lors était demeuré esclave des Indiens. Il se nommait *Aquilar*. Pendant huit années qu'il avait passées avec ces sauvages, il avait entièrement perdu les habitudes européennes, et avait tellement

pris la figure, la couleur, la langue et les mœurs des naturels, qu'on eut beaucoup de peine à le reconnaître pour Espagnol. Il allait nu comme eux. La couleur de sa peau était basanée, et il avait, à la manière du pays, les cheveux tressés autour de la tête. Il portait une rame sur les épaules, tenait un arc à la main, et avait sur le dos un bouclier et des flèches. Tout son bien ne consistait qu'en une bourse tricotée, où il portait ses vivres, et en un vieux livre de prières qu'il lisait beaucoup. Il avait déjà tellement oublié sa langue maternelle qu'à peine pouvait-on le comprendre.

Selon son rapport, ils étaient d'abord dix-neuf qui avaient fait naufrage aux environs de cette côte; mais sept étaient morts de faim et de fatigue: les autres tombèrent entre les mains du cacique du pays, homme cruel, qui en sacrifia sur-le-champ cinq à ses idoles, et les mangea; quant aux autres, il les fit enfermer dans une espèce de cage pour les engraisser. Ayant eu le bonheur de s'échapper, ils errèrent quelque temps dans les forêts sans secours et sans espoir, se nourrissant d'herbes et de racines, et tombèrent enfin entre les mains de quelques Indiens qui les conduisirent à un cacique ennemi du premier. Celui-ci les traita un peu plus humainement, mais leur imposa cependant un travail journalier très pénible. Ils succombèrent tous, à l'exeption de deux, *Aqui-*

lar et *Guerrero*, qui survécurent. Ils eurent peu après occasion de rendre au cacique de grands services dans la guerre, d'où il conçut pour eux une affection extraordinaire. Guerrero se maria à l'une des principales Indiennes, et, quelque temps après, fut élevé à un commandement; insensiblement il se transforma tellement en Américain qu'à l'arrivée des Espagnols il ne jugea pas à propos de changer d'état. Il ne se montra pas même une seule fois à eux, peut-être par honte, parce qu'au rapport d'Aquilar, il s'était, à la manière des sauvages, percé le nez et peint différentes parties du corps.

Cortès embrassa le pauvre Aquilar, et couvrit sa nudité de son propre manteau. Il se réjouit beaucoup de l'avoir trouvé, espérant qu'il lui serait d'une grande utilité dans ses négociations avec les Indiens.

De *Cosumel* il s'avança vers la province de *Tabasco*, vers l'endroit où le fleuve de Grijalva se jette dans la mer. Il croyait y être aussi bien reçu que son prédécesseur, dont le fleuve porte le nom; mais il se trompa. A la vue de son vaisseau, les naturels accoururent en foule, résolus de s'opposer à sa descente. Il leur envoya Aquilar, pour leur faire des propositions de paix; elles furent inutiles: on ne lui permit pas de parler, et il fut obligé de revenir sans avoir rien obtenu.

Cet incident fut aussi désagréable à Cortès

qu'il était imprévu. Son intention n'avait point du tout été de commencer par là ses conquêtes ; il désirait au contraire d'arriver au plus vite aux côtes les plus voisines du centre du grand empire du Mexique, pour y commencer l'entreprise qu'il avait projetée. Il se voyait avec peine obligé, ou de céder aux menaces de ces sauvages, ce qui rendrait les Indiens plus insolens, ou de commencer dans cette contrée écartée une guerre qui, quelque heureuse qu'elle pût être, lui coûterait du temps et des hommes.

Après de mûres réflexions, il jugea indispensable de les attaquer. Au point du jour tout fut prêt pour le combat. Il avait rangé son escadre en demi-cercle ; et dans cette position, que les bords du fleuve rendaient nécessaire, il commença à remonter le courant. Mais avant d'en venir aux mains, il voulut encore une fois tenter un accommodement. Il envoya donc Aquilar pour annoncer aux sauvages qu'il ne tenait qu'à eux de paraître comme amis ou comme ennemis. Aquilar se mit en devoir d'exécuter sa commission ; mais les Indiens, au lieu de l'écouter, donnèrent le signal de l'attaque, et dirigèrent leurs canots au-devant de la flotte européenne.

Alors le combat s'engagea : les Indiens le commencèrent avec une grêle de flèches et de pierres qui incommodèrent extrêmement les Espagnols. Jusqu'alors ceux-ci les avaient laissés

faire; mais enfin Cortès donna le signal de la défense. Une seule bordée de son artillerie mit fin à l'action. Les Indiens, étourdis de ce tonnerre inattendu, et effrayés des effets qu'il produisait, sautèrent précipitamment dans l'eau, et se sauvèrent à la nage. Les vaisseaux espagnols gagnèrent le rivage, et Cortès débarqua sans obstacle.

Mais il s'en fallait bien que tout fût encore terminé. Les Indiens échappés de leurs canots s'enfuirent dans les bois, où s'était rassemblé un bien plus grand nombre de ces sauvages guerriers. Pendant que Cortès s'occupait à ranger son monde, ils avancèrent sur lui. Ils l'assaillirent avec des javelots et des pierres, accompagnés d'un cri de guerre affreux. Cortès, sans se troubler, continua de disposer ses lignes. Alors il s'avança courageusement à leur rencontre, et avec une audace admirable, perça à travers des marais profonds et des bois touffus, jusqu'aux essaims innombrables des ennemis. L'effroi et la mort le précédaient. La vue d'une troupe de guerriers en ordre de bataille, avec des armes européennes, était pour les Indiens quelque chose d'aussi nouveau que terrible : ils n'osèrent l'attendre, prirent la fuite et se jetèrent dans Tabasco, place fortifiée; mais cette fortification ne consistait qu'en un rang de pieux enfoncés dans la terre. Les deux bouts de ce rang remontaient l'un sur l'autre, et il y avait entre

eux un seul petit chemin étroit, qui conduisait en serpentant à la ville.

Malgré le péril, qui paraissait imminent, Cortès n'hésita pas un moment à passer par ce chemin tortueux; mais en arrivant à la ville même, il en trouva l'entrée, ainsi que les rues, barricadées de pieux, et les habitans disposés à lui faire face. Deux fois ils opposèrent la résistance la plus opiniâtre; elle fut inutile : *Tabasco* fut pris, et les Indiens qui avaient échappé au fer espagnol s'enfuirent dans les forêts.

Cortès ne permit pas qu'on les poursuivît. Le butin des Espagnols fut au-dessous de leur attente; car presque tout ce que les Indiens possédaient de plus précieux, ils l'avaient emporté avec eux dans les bois. Ils n'avaient laissé qu'une provision de vivres, qui vint fort à propos aux Espagnols las et affamés.

Au commencement de la nuit, Cortès plaça tous ses gens dans trois temples situés dans les endroits les plus élevés de la ville, et eut soin d'établir des sentinelles pour être à l'abri de toute surprise nocturne. Il fit lui-même plusieurs fois la ronde, c'est-à-dire, il alla voir si les sentinelles qu'il avait posées faisaient leur devoir. Vers le matin, il fit visiter les bois des environs; mais on ne vit, on n'entendit aucun Indien. Cela lui parut suspect. En conséquence, il envoya observer plus loin. On lui rapporta qu'on avait aperçu une quantité innombrable de na-

turels, qu'on portait au moins à quarante mille, et qui, suivant les apparences, s'apprêtaient à recommencer le combat.

Cette nouvelle aurait pu effrayer l'homme même le plus téméraire. Que ne doit-on pas craindre, en effet, d'une troupe presque cent fois supérieure en nombre, composée d'hommes réduits à la nécessité de combattre pour leur patrie, pour leurs temples, pour leur vie et pour leur liberté ? Cortès sentait tout le danger de sa situation ; cependant, maître de lui-même, il prit un air aussi tranquille et aussi serein que s'il eût été question d'un simple jeu.

Il rangea sa petite armée en bataille au pied d'une colline, dont la hauteur l'empêchait d'être pris par-derrière, et du sommet de laquelle il pouvait faire jouer son artillerie avec plus de liberté et plus d'effet.

Lui-même se jeta avec sa cavalerie dans un bois adjacent pour tomber de là sur l'ennemi à propos et à l'improviste, et après ces dispositions il attendit son arrivée dans le plus profond silence.

Il parut. Mais, afin que vous puissiez avoir une idée bien nette de la manière dont les Américains font la guerre, je vais vous faire un détail circonstancié de leur équipage et de leur conduite dans une bataille.

La plupart d'entre eux étaient armés d'arcs et de flèches. La corde de l'arc était de boyaux

ou de poils de cerf cordelés, et les flèches garnies au bout d'os tranchans ou de fortes arêtes. Après cela venait un javelot, qui tantôt était lancé de loin, et tantôt servait comme d'épée à se battre de près. Mais un de leurs plus terribles instrumens de guerre, était un sabre fait d'une grosse pièce de bois très dur, dont le tranchant était composé de pierres aiguës qu'on y avait enchâssées, et qui était si pesant qu'il fallait les deux mains pour s'en servir.

Quelques-uns portaient aussi des massues, d'autres des frondes, avec lesquelles ils savaient lancer très adroitement des pierres assez grosses.

Il n'y avait que les chefs qui eussent des armes défensives, qui consistaient en une cuirasse de coton piqué, et un bouclier de bois ou d'écaille de tortue. Les autres allaient tout nus; mais, pour se donner un air terrible, ils se peignaient le visage et le corps de diverses couleurs; et afin de rehausser leur taille, ils portaient sur la tête plusieurs grandes plumes attachées ensemble.

Leur musique guerrière s'accordait avec cet ajustement. Elle consistait en une flûte de roseau et de gros coquillage, et en un tambour fait d'un tronc d'arbre creusé. L'art de combattre en lignes serrées leur était absolument inconnu : ils gardaient pourtant un certain ordre, en partageant toute leur armée en petites troupes, dont chacune avait son chef. Ils avaient aussi cela de

commun avec notre manière de faire la guerre en Europe, qu'ils ne conduisaient pas toutes leurs forces à la fois à la bataille, mais qu'ils en réservaient une partie pour secourir et protéger au besoin ceux qui étaient engagés.

Leur première attaque était extrêmement vive, et commençait toujours par un cri effroyable; mais s'il arrivait que l'ennemi la soutînt, et qu'il réussît à mettre en désordre les premiers qui se présentaient, alors toute l'armée prenait la fuite et la déroute devenait générale.

Tel était l'ennemi que le petit corps espagnol voyait s'avancer contre lui en nombreux bataillons. Ferme comme un mur, la petite armée européenne attendait l'attaque en silence. Arrivés à la portée du trait, ils commencèrent la bataille par un cri affreux, et par une grêle de flèches qui obscursissaient l'air. Les Espagnols leur répondaient à coups de canon et de mousquets. La mitraille enlevait des bataillons entiers. Mais les Indiens, loin d'en être effrayés, remplirent, en jetant des cris, les vides qu'on faisait parmi eux. Ils jetèrent du sable en l'air comme pour s'envelopper d'un nuage de poussière, et se hâtèrent de tirer leurs flèches et d'en venir à la mêlée.

Les Espagnols, malgré leur vigoureuse défense, n'auraient pu résister long-temps à un ennemi si acharné et trop nombreux. Ils avaient

déjà été rompus en plusieurs endroits, et c'était l'affreux prélude d'une entière défaite, lorsque tout à coup Cortès sortit du bois à la tête de sa cavalerie, et tomba au milieu de cette nuée d'ennemis. Ce fut une apparition aussi nouvelle que terrible pour ces pauvres Indiens, qui n'avaient jamais vu d'hommes à cheval. L'idée que c'était un seul et même animal leur causa une telle surprise, que les armes leur tombèrent des mains. Cela donna le temps aux Espagnols de se remettre en ordre. Le feu de leur artillerie devint plus vifs; et les Indiens, pressés de tous côtés et à demi morts de frayeur, prirent la fuite.

Alors Cortès, satisfait de leur avoir montré une seconde fois sa supériorité, ordonna d'épargner les fuyards; il se contenta de faire quelques prisonniers, pour s'en servir à conclure la paix avec toute la nation. Les Indiens avaient laissé sur le champ de bataille huit cents des leurs, et les Espagnols n'avaient perdu que deux hommes, mais il y en avait soixante-dix de blessés. Ceux des Indiens dont les blessures n'étaient pas trop graves, ayant tous pris la fuite, on n'en put savoir le nombre.

Le lendemain Cortès se fit amener quelques-uns des prisonniers. La frayeur était peinte sur le visage de ces malheureux; car ils s'attendaient qu'on allait prononcer leur sentence de mort : mais quelles furent leur surprise et leur

joie lorsqu'il se virent reçus par le général espagnol avec la plus grande bonté, et entendirent annoncer par Aquilar qu'ils étaient libres ! Leur ravissement fut au comble quand Cortès ajouta à cette grâce inespérée le don de quelques bagatelles d'Europe qu'il savait leur être agréables. Ivres de joie, ils se hâtèrent d'aller apprendre à leurs compatriotes comment on les avait traités. Cette générosité politique changea complétement les sentimens des Indiens. Bientôt plusieurs d'entre eux apportèrent des vivres aux Espagnols, et furent bien récompensés. Le cacique leur envoya des ambassadeurs avec des présens pour demander la paix, qu'on s'empressa de lui accorder ; et comme il vint bientôt après lui-même, on la confirma par des présens réciproques qui furent agréables aux deux partis. Entre autres, le cacique fit amener vingt jeunes filles qui savaient faire le pain de blé d'Inde, et il en fit présent à Cortès. Une d'elles, qui fut baptisée sous le nom de *Marine*, était fille d'un cacique indien. Elle lui avait été enlevée dans sa jeunesse, et avait ensuite été vendue au cacique de *Tabasco*. Elle réunissait à une grande beauté des talens extraordinaires ; et comme elle apprit en peu de temps la langue espagnole, elle rendit de très grands services au général dans ses négociations avec les Mexicains. On dit que Cortès l'épousa par reconnaissance, et en eut un fils appelé *Martin Cortès*.

Pendant que le cacique, avec les principaux Indiens, était auprès de Cortès, on entendit par hasard hennir les chevaux espagnols. Les Indiens effrayés demandèrent aussitôt ce que pouvaient avoir ces créatures formidables. (C'était des chevaux qu'ils parlaient.) On leur répondit qu'elles étaient courroucées de ce qu'on n'avait pas puni plus sévèrement le cacique et son peuple de leur audace de s'être opposés aux chrétiens. A peine eurent-ils entendu cette réponse que, pour se réconcilier avec ces êtres redoutables, ils coururent chercher des couvertures où ceux-ci pussent se reposer, et toutes sortes de volailles pour leur nourriture. Ils leur demandèrent aussi très humblement pardon, en les assurant qu'à l'avenir ils demeureraient toujours soumis aux chrétiens.

Les Espagnols firent alors leurs préparatifs de départ, voulant s'avancer vers les côtes occidentales du pays. Demain, pour peu que le vent soit favorable, nous les verrons partir.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Satisfait du succès de cette guerre, qui aurait pu avoir les suites les plus funestes, et plein de l'espérance d'un pareil bonheur dans ses autres entreprises, Cortès, avec sa troupe victorieuse, quitta la province de *Tabasco*, pour continuer sa périlleuse carrière. Tout fut rembarqué ; on leva l'ancre ; un bon vent d'est enfla les voiles, et l'escadre cingla à l'ouest.

Cortès, dans cette seconde course, visita tous les lieux où Grijalva avait été avant lui.

Il arriva à l'île de *Saint-Juan d'Ulloa*, dont je vous parlai dernièrement, et y mit son escadre à l'ancre entre l'île et la terre ferme. Il ne tarda pas long-temps à voir venir de terre deux *pirogues* ou grandes barques longues, faites d'un seul tronc d'arbre. Les Indiens qui s'y trouvaient, et qui semblaient être des gens de considération, ne montrèrent ni crainte ni défiance, et Cortès les reçut à bord de son vaisseau avec la plus grande amitié. Il comptait apprendre leurs propositions par le moyen de

son interprète Aquilar; mais il fut trompé dans son attente. Aquilar, tout confus, lui avoua qu'il ne comprenait pas un mot de leur langage. Ils parlaient la langue mexicaine, et il n'avait appris que celle de *Yucatan*, qui était tout-à-fait différente.

Cependant Cortès remarqua avec beaucoup de joie qu'une des esclaves de *Tabasco*, Marine, celle dont nous avons parlé plus haut, était en grande conversation avec quelques-uns de ces Indiens; et il se trouva que cette fille, née dans une province de l'empire du *Mexique*, et qui, après son enlèvement, avait été menée à *Yucatan*, parlait également bien la langue de ces deux pays. Aussitôt les négociations commencèrent. Marine parlait aux Mexicains dans leur propre langue, et rendait ce qu'ils disaient en yucatan à Aquilar, qui l'expliquait ensuite au général en espagnol.

Cortès apprit par ces moyens compliqués que *Pilpator*, gouverneur de la contrée, et *Teutile*, général du grand empereur *Montézume*, lui avaient envoyé ces Indiens, afin de s'informer dans quelle intention il était venu, et de lui offrir les secours dont il pourrait avoir besoin pour la continuation de son voyage.

Cortès répondit de la manière la plus polie et la plus gracieuse qu'il était venu dans les intentions les plus amicales, pour apporter au chef de leur nation des nouvelles qui intéres-

saient tout le pays. Là-dessus, il renvoya les ambassadeurs chargés de présens ; et dès l'instant, sans attendre de réponse, il commença à débarquer son monde, ses chevaux, ses canons et tout son train de guerre. Les pacifiques habitans de ce pays accouraient par troupes, pour prêter une main secourable à leurs prochains oppresseurs, et pour leur bâtir des cabanes de feuillages. Les infortunés ! que ne prévoyaient-ils les suites de leur empressement généreux et hospitalier, et que ne réunissaient-ils tous leurs efforts pour repousser dans la mer les indignes étrangers qui leur apportaient l'esclavage ou la mort !

Le lendemain, Pilpator et Teutile parurent avec une suite nombreuse de Mexicains armés. Leur équipage était magnifique et conforme à la majesté de leur puissant souverain. Cortès crut qu'il était utile de se montrer aussi de son côté avec autant de faste que les circonstances pouvaient le lui permettre, afin d'inspirer aux Mexicains une haute opinion de lui-même et de celui dont il se qualifiait ambassadeur. Il ordonna à ses guerriers de se tenir près de lui avec toute la pompe militaire et dans un silence respectueux, et il reçut les seigneurs mexicains avec un air de grandeur qui devait leur inspirer du respect. Il répondit à leurs questions avec une brièveté et une hauteur affectées « qu'il venait au nom de *Charles d'Autriche*, grand

et puissant empereur d'Orient ; que ce grand monarque l'avait chargé, pour l'empereur Montézume, de propositions qui exigeaient qu'il eût un entretien personnel avec lui ; et qu'il demandait donc de lui être conduit. »

Comme quelques-uns d'entre vous n'ont pas encore appris l'histoire moderne, il faut que je vous dise d'abord ce qu'était *Charles d'Autriche*, que notre Cortès appelle ici empereur d'Orient. Vous vous souvenez qu'au temps où vivait Colomb, Ferdinand, surnommé *le Catholique*, régnait en Espagne.

Ce Ferdinand n'avait point de fils, mais une fille nommée Jeanne, mariée avec un prince autrichien qui s'appelait *Philippe*.

Elle eut un fils à qui on donna le nom de *Charles*, et c'est de lui qu'il est ici question; car lorsque Ferdinand, roi d'Espagne, vint à mourir, son petit-fils, dont le père ne vivait plus, se trouva le plus proche héritier de sa couronne. Il la reçut effectivement, et y réunit la souveraineté des Pays-Bas, qu'il possédait déjà depuis un an. On le créa ensuite empereur d'Allemagne ; de sorte qu'il fut un des plus puissans princes qui aient jamais régné en Europe. On l'appelle ordinairement *Charles-Quint*, parce qu'avant lui il y avait déjà eu quatre autres Charles qui avaient possédé l'empire d'Allemagne.

Les seigneurs mexicains furent très embar-

rassés de cette énergique déclaration du général espagnol ; ils savaient que le désir qu'il manifestait d'une entrevue avec leur maître, l'empereur Montézume, serait extrêmement désagréable à ce dernier.

JOHN. Pourquoi donc ?

M. HUNTER. Depuis la première apparition des Européens aux côtes du Mexique, Montézume était agité des pensées les plus inquiétantes.

Il régnait dans ce pays une ancienne tradition que, vers l'orient, habitait un peuple puissant et formidable, qui, tôt ou tard, viendrait fondre sur l'empire du Mexique, et s'en rendrait maître. Ce n'est pas une chose aisée à découvrir que ce qui avait pu donner naissance à ce bruit ; mais il est certain que cette ancienne prophétie avait plongé les Mexicains superstitieux, et Montézume lui-même, dans la crainte et l'effroi, à la première apparition des Européens sur leurs côtes. Voilà pourquoi cette demande de Cortès, d'être conduit à la capitale de l'empire, mettait ces deux envoyés dans le plus grand embarras.

Cependant, avant de répondre, ils tâchèrent de gagner la bienveillance du général par de grands présens. Cortès leur en témoigna sa satisfaction, et alors ils eurent le courage de lui déclarer qu'il était impossible d'acquiescer à ce qu'il désirait. Mais quel fut leur étonnement

lorsque Cortès, prenant un air sévère, leur répondit d'un ton de maître qu'il persistait dans sa résolution, parce qu'il ne pouvait retourner vers le grand et puissant monarque dont il était ambassadeur, avant d'avoir exécuté les ordres dont il était chargé !

Ils n'eurent alors d'autre parti à prendre que de le prier de leur donner le temps d'informer l'empereur Montézume de ses intentions, et d'apprendre quelle serait sa volonté à cet égard. Cortès y consentit.

Pendant cette conversation, il y avait des peintres à la suite des seigneurs mexicains, qui étaient chargés de dessiner, sur des toiles blanches de coton, toutes les choses remarquables qu'ils auraient occasion d'observer chez les Européens. Cortès, ayant appris que ces peintures devaient être envoyées à l'empereur, résolut de leur offrir à peindre des objets encore plus intéressans, et dont la représentation pourrait faire sur le cœur de Montézume une plus forte impression. Pour cela, il fit ranger tout son corps en ordre de bataille, et donna aux Américains étonnés l'effrayant et magnifique spectacle d'une bataille à la manière d'Europe. Tous les spectateurs indiens furent tellement saisis de frayeur, que les uns prirent la fuite ; d'autres, tout troublés, se jetèrent à terre, et on eut bien de la peine à persuader un petit

nombre que ce qu'ils voyaient et entendaient n'était qu'un jeu pour les amuser.

Les peintres essayèrent de retracer le spectacle nouveau et effrayant pour eux des prodiges de la tactique européenne. Ils le firent d'une main peu assurée ; et lorsque leur ouvrage fut achevé, on le fit transporter à Mexico, ville capitale, avec la relation de ce qui s'était passé et quelques présens, pour que le tout fût remis à l'empereur. On avait fait dans ce pays le sage réglement que, sur tous les grands chemins, depuis les provinces les plus éloignées jusqu'à la capitale, il y eût en tout temps, à des distances réglées, des coureurs biens exercés, par le moyen desquels l'empereur pût être informé, en peu de temps, de tout ce qui se passait dans son vaste domaine.

JOHN. Combien pouvait-il y avoir de l'endroit où sont maintenant les Espagnols jusqu'à *México ?*

M. HUNTER. Plus de cent dix-huit milles anglais (1).

Les coureurs partirent donc, et quelques jours après on reçut la réponse de l'empereur. Elle était négative ; mais pour adoucir ce que ce refus pouvait avoir de désagréable, Montézume l'avait fait accompagner de présens vraiment dignes

(1) Le mille anglais est à peu près le quart du mille allemand, et équivaut à une demi-lieue.

d'un roi. Pilpator et Teutile, chargés de cette commission délicate, commencèrent par livrer les présens, pour préparer, s'il était possible, l'esprit de Cortès à prendre ce refus en bonne part.

Ces présens étaient portés avec beaucoup de solennité par cent Indiens, et furent étendus sur des nattes aux pieds de Cortès. Avec quelle avidité les Espagnols y attachèrent leurs regards! Quelle fut leur surprise à la vue de ces échantillons d'une richesse au-dessus de tout ce que leur imagination avide leur avait représenté des trésors de ce pays! Ici c'étaient des étoffes de coton semblables à la soie, par la finesse et le brillant; là c'étaient des figures d'animaux, d'arbres et d'autres objets naturels, faites de plumes de différentes couleurs, et avec tant d'art qu'on les prenait pour des tableaux.

On voyait d'un autre côté des bracelets, des colliers et d'autres bijoux précieux entièrement d'or, et travaillés avec beaucoup d'art et d'élégance. Mais toutes ces magnificences étaient éclipsées par deux globes volumineux, dont l'un, d'or massif, représentait le soleil, et l'autre d'argent, représentait la lune. Il se trouva aussi parmi ces présens quelques caisses remplies de pierres précieuses, de perles et d'or en grains, tel qu'on le trouvait dans les rivières du pays, ou dans les mines.

Cortès reçut ces riches présens avec toute

l'apparence du respect le plus profond pour le souverain qui les lui faisait. Les ambassadeurs crurent alors que le moment propice pour s'acquitter de la partie la plus désagréable de leur commission était arrivé. Ils déclarèrent, au nom de leur maître, qu'on ne pouvait accorder l'entrée de la capitale à des troupes étrangères, ni leur permettre un plus long séjour dans l'empire du Mexique; qu'on les priait en conséquence de hâter leur départ.

Quelque juste et raisonnable que fût cette réponse, Cortès n'en prit pas moins un air offensé, et prétendit encore plus orgueilleusement et plus impérieusement que la première fois qu'il ne pouvait admettre ce refus. Quel fut alors l'étonnement de ces Mexicains, accoutumés à la soumission la plus complète envers leurs princes, de voir devant eux un homme qui insistait sur une chose que leur souverain absolu avait refusée ! Une pareille désobéissance était à leurs yeux une abomination. Toutefois ils demandèrent un nouveau délai pour instruire leur souverain de la persévérance du général espagnol: Cortès y consentit, mais à condition que la réponse ne se ferait pas long-temps attendre.

Quelque courage qu'il fît paraître dans toute cette négociation, il s'en fallait bien qu'il fût au fond sans inquiétude. Tout lui prouvait qu'il avait affaire à un état puissant et bien gouverné;

et il lui semblait que c'était la plus grande témérité du monde de penser à renverser un empire si formidable avec une poignée d'aventuriers espagnols. Il n'en persévéra cependant pas moins dans cet audacieux projet. Après sa désobéissance aux ordres de Velasquez, la gloire seule pouvait l'absoudre.

La réponse de l'empereur ne se fit pas long-temps attendre; mais elle n'était pas telle qu'on l'avait espérée; quelque effroi qu'eût causé à Montézume et à son conseil l'opiniâtreté du général espagnol, ils prirent la résolution de persister dans leur refus. Teutile fut chargé de ce nouveau message. qu'accompagnaient encore de magnifiques présens.

Cortès répondit avec beaucoup de tranquillité « que les chrétiens se croyaient obligés d'instruire leur prochain d'une religion qui nous montre le chemin du bonheur; que le grand monarque son souverain l'avait envoyé pour tirer l'empereur du Mexique et ses sujets d'une erreur où l'on ne pouvait sans pitié les voir croupir plus long-temps; qu'il lui fallait pour cela une entrevue avec l'empereur, et qu'il insistait fortement pour qu'elle eût lieu au plus tôt.

Teutile, bouillant d'impatience, n'entendit qu'avec peine la fin de cette explication. Il se leva plein d'indignation, et déclara que, puisque les représentations amicales étaient inutiles, il allait être obligé de recourir à d'autres moyens

pour exécuter les ordres de son maître. En prononçant ces dernières paroles, il se retira précipitamment : sa suite et tous les Mexicains qui se trouvaient dans le camp des Espagnols le suivirent, et peu après les habitans de la contrée où ils se trouvaient l'abandonnèrent entièrement.

Cortès fut consterné, et ses compagnons encore davantage. Ils voyaient avec effroi les suites que cet incident pouvait entraîner; et le moindre mal qu'ils en attendaient, c'était une disette totale de vivres, dont les bons Mexicains les avaient jusque-là pourvus abondamment. Les mécontens de l'armée profitèrent de ce découragement universel pour essayer de faire reprendre au général le chemin de *Cuba*. Ils parlèrent hautement contre lui, l'accusèrent de folle témérité, et excitèrent leurs compagnons à ne pas se laisser conduire plus avant.

Cortès, qui réunissait la prudence et souvent la ruse au courage, fit sonder, par ses confidens, les dispositions du gros de l'armée; et ayant appris avec plaisir que les discours des partisans secrets de Velasquez ne faisaient pas une forte impression sur la plus grande partie des soldats, il fit assembler les principaux auteurs de la révolte. Il se présenta devant eux avec un air serein et affable, et leur demanda leurs sentimens sur le parti qu'il y avait à prendre dans les circonstances présentes. Ceux-ci

ne déguisèrent pas ce qu'ils pensaient, et opinèrent pour qu'on s'embarquât le plus tôt possible.

Cortès, après les avoir écoutés fort tranquillement, leur répondit que, pour sa part il ne voyait pas tous ces dangers dont ils se laissaient effrayer; que, son intention n'étant pas cependant de les forcer à le suivre, il se rendrait à leur vœu.

Aussitôt il fit publier dans le camp que chacun se tînt prêt à se rembarquer. A cet ordre inattendu, les Espagnols, qui n'avaient jusqu'àlors rêvé que les trésors du Mexique, furent comme frappés de la foudre. Ils voyaient s'évanouir leurs espérances de gloire et de fortune, et perdaient par une retraite honteuse le brillant avenir qu'ils s'étaient promis. Tout le camp retentit bientôt de murmures contre l'inconstance du général.

Cortès, ravi des reproches qu'on lui faisait, chercha même à augmenter la mauvaise humeur et le mécontentement des soldats en chargeant ses affidés de renchérir encore sur les plaintes, et de répandre que, par pure poltronnerie, on voulait les arrêter dans le plus beau chemin de l'honneur et des richesses. Il résulta de cette manœuvre une insurrection générale; toute l'armée demanda avec fureur que Cortès parût. C'était tout ce qu'il désirait.

Il se montra aussitôt, et même avec l'air de

plus grand étonnement. A son aspect les reproches éclatèrent de toutes parts, ses intrépides compagnons se laissent aller aux discours les plus séditieux, le menaçant même de se choisir un autre chef s'il persistait à vouloir les abandonner.

Ces choquantes expressions, loin d'exciter la colère de Cortès, remplissaient tous ses désirs. Il assura qu'il ne lui serait jamais venu en pensée de renoncer à des espérances qui paraissaient aussi grandes que bien fondées; mais que, d'après les représentations qui lui avaient été faites sur le découragement de l'armée, il avait pris, malgré lui, la résolution de la satisfaire. Ses soldats, animés par ce discours, l'interrompirent en s'écriant unanimement qu'on l'avait trompé; que quelques lâches, en petit nombre, avaient supposé qu'il en était ainsi de toute la troupe; mais qu'ils étaient bien loin de partager la pusillanimité de ces poltrons, et qu'ils étaient prêts, au contraire, à répandre leur sang et à exposer leur vie pour venir à bout de leur grand dessein; qu'il pouvait donc les conduire où il voudrait, qu'ils étaient bien résolus de supporter avec lui toutes sortes de fatigues, et de le suivre jusqu'à la mort à travers les plus grands dangers.

Cortès à l'instant, d'un air qui exprimait la joie, la confiance et le courage, loua leur constance, et promit d'agir conformément à leurs

désirs, qui étaient entièrement conformes aux siens : il ajouta qu'il allait faire tous les préparatifs pour former un établissement dans l'endroit où ils étaient, et pour pénétrer ensuite avec la plus grande partie de son armée dans le centre du pays. Un cri de joie universel exprima la satisfaction des soldats sur cette résolution.

Le dernier acte de cette comédie restait encore à jouer. Depuis que Velasquez avait révoqué les pouvoirs qu'il lui avait donnés, Cortès n'était plus commandant légitime. Pour obvier à cet inconvénient, voici la ruse qu'il imagina : il créa une cour de justice pour la colonie qu'il allait fonder, et la composa d'hommes qui lui étaient entièrement dévoués. A peine fut-elle établie, à peine les nouveaux magistrats se furent-ils assemblés, que Cortès parut devant eux de la manière la plus respectueuse, son bâton de commandant à la main, et leur parla à peu près en ces termes :

« Dès aujourd'hui, Messieurs, je vous considère comme représentant notre grand monarque. Vos arrêts par conséquent seront toujours pour moi des lois sacrées. Vous sentez sans doute combien il est nécessaire que notre armée soit commandée par un général dont l'autorité ne dépende pas de la volonté inconstante du soldat; or la mienne en dépend absolument. Depuis que le gouverneur a révoqué la commission dont il m'avait chargé, la validité de mes

prétentions au commandement peut devenir douteuse; c'est pourquoi je me crois obligé de remettre entre vos mains mon commandement, qui n'est fondé que sur un droit équivoque, et vous prier de nommer commandant, au nom du roi, et selon le pouvoir que vous en avez, celui qui vous en paraîtra le plus digne. Quant à moi, je suis prêt à donner à mes compagnons, comme simple soldat, la lance à la main, l'exemple de l'obéissance due à celui que vous aurez légitimement élu pour leur général. »

En disant ces derniers mots, il baissa son bâton de commandant, le présenta respectueusement au président, et se retira.

Les juges continuèrent cette espèce de comédie. Ils reçurent en apparence la démission de Cortès, feignirent une longue délibération, et procédèrent enfin à une élection nouvelle. Cortès, pour la seconde fois, fut élu général d'une voix unanime. On assembla les troupes; la cour de justice leur annonça le choix qu'elle avait fait, et il fut ratifié par l'approbation générale.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

La nouvelle cour de justice nomma l'endroit où l'on voulait fonder une colonie *Villa Rica de la Vera Cruz*, c'est-à-dire *la ville riche de la vraie croix*. Ils appelaient riche cette ville naissante, parce que c'est là qu'ils avaient eu la première occasion de connaître les richesses des Mexicains par les présens qu'ils avaient envoyés, et parce qu'ils espéraient que les trésors de ce peuple, opulent pour son malheur, afflueraient bientôt dans ce lieu. Ils ajoutèrent *de la Vraie Croix*, parce que le jour qu'ils avaient débarqué était celui où Jésus-Christ avait été crucifié.

Cette singulière dénomination de la première colonie européenne au Mexique est un monument qui montre les deux passions principales qui gouvernaient alors les aventuriers espagnols, *l'avarice et l'enthousiasme religieux*. Ils brûlaient également du désir de remplir leur bourse d'or, et le ciel de chrétiens. C'est ainsi que la su-

perstition sait ordinairement allier la terre avec le ciel, la cruauté avec une humanité apparente, et les passions honteuses avec une piété prétendue.

Théodore. Cette ville que les Espagnols bâtissaient alors n'est-elle pas la même que celle qui est connue aujourd'hui sous le nom de *Vera Cruz?*

M. Hunter. Non. Nous apprendrons bientôt que Cortès trouva bon de transporter cette colonie dans une autre contrée qui lui parut plus favorable, à quelques milles plus avant dans le sud. C'est là maintenant que nos cartes placent la *Vera Cruz.* Nous en parlerons dans la suite.

On se prépara au départ, et un heureux hasard applanit la route. Cinq Indiens, envoyés par un cacique, dont le pays n'était pas fort éloigné, demandèrent à être conduits au général, et dirent « que le cacique *Cempoalla,* leur maître, ayant appris les grandes actions des Espagnols à Tabasco, désirait contracter alliance avec eux. »

En questionnant ces ambassadeurs, Cortès apprit d'eux « que Montézume, dont le cacique de Cempoalla était vassal, se faisait craindre et haïr par son orgueil et sa cruauté; qu'on était las de porter son joug, et qu'on n'attendait qu'une occasion favorable pour le secouer. »

Cortès eut peine à cacher la joie que lui causa cette nouvelle. Il savait combien il est aisé de renverser l'empire le plus puissant dès qu'il s'est élevé des mécontentemens entre le souverain et ses sujets; et il ne douta plus du succès d'une entreprise qui, sans cette heureuse circonstance, n'eût été qu'une folle témérité. Les ambassadeurs furent comblés de témoignages d'amitié pour eux et pour leur maître, et renvoyés avec l'assurance que Cortès leur rendrait visite au plus tôt.

Pour remplir cette promesse, et en même temps pour pouvoir examiner une contrée qu'on lui avait indiquée comme un endroit bien plus commode pour un établissement que celui où il se trouvait, il se mit aussitôt en marche avec toute son armée, après avoir ordonné à la flotte de longer la côte jusque-là. A la fin de la première journée, on arriva à un village indien entièrement abandonné de ses habitans : toutes les maisons et les temples étaient vides, à l'exception de quelques idoles, de quelques restes d'hommes sacrifiés, et de quelques livres, les premiers qu'on eût trouvés jusqu'alors en Amérique.

Théodore. De véritables livres?

M. Hunter. Non pas tels, sans doute, que sont les nôtres, mais pourtant quelque chose qui pouvait en tenir lieu. Ils étaient faits de parchemin ou de peaux enduites de gomme et

pliées en forme de feuillets. Toutes sortes de figures et de traits significatifs tenaient lieu de lettres, et on soupçonna que leur contenu regardait le culte abominable des idoles mexicaines.

Le lendemain Cortès continua sa marche; mais, à son grand étonnement, il trouva tous les lieux abandonnés, et n'aperçut aucun homme, quoiqu'ils fussent déjà sur le territoire du cacique Cempoalla. Cela parut suspect; mais vers le soir, on vit arriver douze Indiens chargés de vivres, qui leur étaient envoyés par le cacique. Ils prièrent le général espagnol, au nom de leur maître, de s'avancer jusqu'à sa demeure, qui n'était éloignée, disaient-ils, que d'un soleil, cela voulait dire d'un seul jour de marche; que là il trouverait pour lui et pour les siens tous les rafraîchissemens qu'il pourrait désirer. On leur demanda pourquoi le cacique n'était pas venu lui-même à leur rencontre. Ils répondirent qu'il était retenu par une incommodité. Cortès renvoya six de ces Indiens avec de grands remercimens, et garda les autres pour lui servir de guides.

Le jour suivant, on aperçut la ville où demeurait le cacique. Elle était située dans un pays agréable et fertile, et semblait considérable. Quelques-uns des soldats qui faisaient l'avant-garde revinrent en courant pleins de joie annoncer que les murailles de cette ville étaient

toutes d'argent. C'était une erreur; elles n'étaient qu'enduites d'une chaux si blanche et si brillante que, le soleil donnant dessus, des gens qui jour et nuit ne rêvaient qu'or et argent, avaient bien pu s'y méprendre. En entrant dans cette ville, on trouva les rues et les places remplies d'une prodigieuse quantité de peuple que la curiosité y avait fait accourir de toutes parts; la plus grande tranquillité et l'ordre le plus parfait régnaient au milieu de cette multitude désarmée.

On approchait de la demeure du cacique, et alors son altesse indienne parut. On vit au premier coup-d'œil quelle était l'incommodité qui ne lui avait pas permis de venir au-devant de ses hôtes. Il était d'une grosseur si monstrueuse qu'il avait peine à se remuer de place, et que quelques-uns de ses officiers étaient obligés de le soutenir et de le traîner en avant. Cette grosseur difforme, jointe à ce qu'il ne pouvait ni se remuer ni s'aider en rien, avait quelque chose de tellement choquant que Cortès eut beaucoup de peine à empêcher ses gens d'éclater de rire, et de se tenir lui-même dans les bornes de la gravité. Au reste, son habillement était magnifique. Il portait un manteau de coton tout couvert de pierres précieuses. Son nez et ses oreilles, percés d'outre en outre, en étaient également ornés.

Le discours qu'il tint à Cortès en l'abordant

fut très obligeant et très sensé ; et il le termina par la prière qu'il fit à son hôte de venir chez lui pour causer plus à l'aise de leurs intérêts communs. Le reste du jour fut employé à se reposer et à se rafraîchir avec les fruits du pays, qu'on leur fournit en abondance.

Dans l'entretien que Cortès eut avec le cacique, il lui fit entendre à dessein qu'il avait été envoyé par l'empereur d'Orient, en partie pour détruire toute oppression, et mettre fin à la tyrannie dans cette partie du monde. Cette explication donna au cacique le courage d'exhaler des plaintes amères contre l'orgueil et les injustices de Montézume, dont le joug était devenu depuis long-temps insupportable tant à lui qu'à ses autres vassaux. En faisant ce récit, le sentiment de sa douleur devint si vif qu'il en versa des larmes.

Cortès s'efforça de le tranquilliser, et l'assura de sa protection. Il ajouta que la puissance du tyran était ce qui l'inquiétait le moins, parce qu'il savait qu'on ne pourrait résister à la sienne, qui avait le ciel même pour appui.

Le lendemain Cortès se remit en route pour gagner *Quiabislan*, contrée qu'il avait choisie pour y faire un établissement. On traversa des plaines fertiles et des forêts charmantes ; et après une petite journée de marche, on vit la ville de Quiabislan, située sur une hauteur et environnée de rochers. Les habitans avaient

pris la fuite; mais lorsqu'on fut arrivé sur la grande place, on vit sortir d'un temple environ quinze Indiens, qui vinrent saluer les étrangers, et les assurèrent que leur chef et tous les habitans reviendraient sans délai, si on leur promettait de ne faire de mal à personne. Cortès leur en donna les assurances les plus sacrées; et peu de temps après le cacique parut, suivi de tous les habitans de la ville, que la crainte avait fait fuir.

On vit avec plaisir qu'il était accompagné du cacique de Cempoalla. Tous deux étaient portés sur des brancards. A peine l'entretien fut-il commencé, qu'ils firent éclater les plaintes les plus amères contre la tyrannie de Montézume. Cortès, qui écoutait ces plaintes réitérées avec un nouveau plaisir, les consola, et leur promit de nouveau sa puissante protection.

Au milieu de cette conférence quelques Indiens entrèrent d'un air troublé : ils dirent, à l'oreille des deux caciques, quelques mots qui les jetèrent dans la plus grande consternation. Ceux-ci sortirent effrayés et tremblans : on les suivit. Six officiers de Montézume, superbement vêtus et accompagnés d'un cortége considérable d'esclaves, dont quelques-uns portaient au-dessus de leur tête des parasols de plumes, traversèrent le quartier des Espagnols. En passant devant Cortès et ses offi-

ciers, ils jetèrent sur eux des regards pleins de mépris : cette fierté irrita tellement les soldats, que l'on eut bien de la peine à les empêcher de se jeter sur ces Mexicains.

Marine, qui avait été envoyée aux informations, revint avec la nouvelle que ces officiers avaient sommé les deux caciques de comparaître devant eux, et leur avaient fait les reproches les plus amers de ce qu'ils avaient poussé la perfidie jusqu'à recevoir des étrangers ennemis déclarés de leur monarque ; que, pour punition de ce crime de lèse-majesté, ils devaient, outre le tribut ordinaire, livrer encore vingt Indiens pour un sacrifice aux divinités offensées.

L'indignation de Cortès était à son comble ; la prudence seule l'empêcha d'éclater. Il défendit aux caciques d'exécuter les ordres sanguinaires du tyran, et leur ordonna d'arrêter ses envoyés : comme ils semblaient hésiter, Cortès réitéra ses ordres avec tant de fermeté, qu'ils n'eurent pas le courage d'y faire la moindre objection. Les officiers furent donc arrêtés, sans qu'en apparence les Espagnols y eussent la moindre part. Alors ces caciques voulurent porter leur ressentiment plus loin, et sacrifier ces officiers à la place des vingt Indiens que Montézume demandait ; mais Cortès s'opposa avec horreur à cette barbarie, et ordonna que

les prisonniers fussent gardés par ses propres gens.

Il désirait éviter, autant qu'il lui serait possible, d'en venir à des hostilités ouvertes avec le puissant Montézume, et la ruse lui en fournit un moyen ; il voulut même faire croire à ce prince qu'il n'avait eu aucune part à ce qui était arrivé à ses officiers, et qu'il lui avait au contraire des obligations à cet égard.

Dans ce dessein, il se fit amener pendant la nuit deux des prisonniers, et leur rendit la liberté, leur enjoignant de dire à leur maître qu'il s'efforcerait de procurer aussi celle des autres : le lendemain on fit croire aux Indiens qu'ils s'étaient échappés.

Il se trouva encore d'autres caciques des montagnes voisines, qui haïssaient également l'empereur, et qui désiraient se rendre indépendans. Tous ces chefs de races indiennes, qui portaient collectivement le nom commun de *Totanaques,* firent avec Cortès une alliance dans les formes, et prêtèrent hommage au roi d'Espagne, comme à leur unique seigneur.

On travailla alors à la fondation d'une colonie espagnole entre *Quiabislan* et la mer. La fertilité du sol, ses belles forêts, et le voisinage des côtes rendaient ce lieu très propre à y former un établissement. On lui laissa le nom déjà donné de *Villa Rica de la Vera Cruz;* mais

aujourd'hui on la nomme ordinairement par abréviation *la Vera Cruz.*

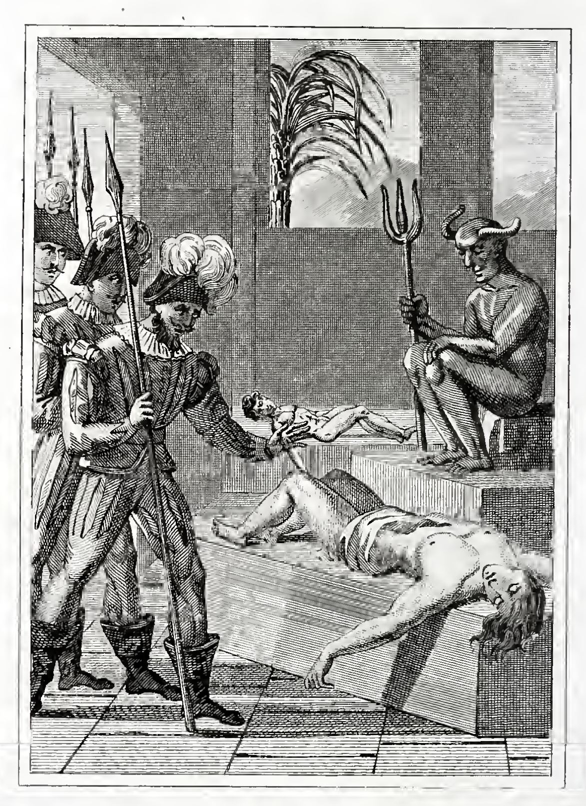
Tous les Espagnols furent obligés de mettre la main à l'œuvre, et de travailler à la construction des murs et des bâtimens de la nouvelle ville. Personne n'en fut exempt, et Cortès lui-même se crut obligé de se mettre à la tête des travailleurs, pour les animer par son exemple. Aussi les travaux avancèrent avec une célérité incroyable, et dans peu de temps la place fut fermée et assez forte pour résister à toutes les machines de guerre des Indiens.

Dans cet intervalle les deux Indiens relâchés étaient arrivés à la capitale, et avaient beaucoup fait valoir à Montézume les bons offices qu'ils croyaient que Cortès leur avait rendus. Cette nouvelle calma en quelque sorte la colère de leur maître, qui dans la première chaleur avait déjà donné ordre de mettre une puissante armée sur pied, pour exterminer ces étrangers, ainsi que les Indiens leurs adhérens. Il résolut de tenter encore une fois les voies de la douceur pour se débarrasser, s'il était possible, de ces hôtes incommodes et terribles.

Il fit donc partir une nouvelle ambassade avec des présens d'une très grande valeur, et il chargea même du soin de les présenter deux jeunes princes, ses parens. Ils arrivèrent au camp espagnol dans le temps même que les fortifications de la nouvelle ville venaient d'être

achevées : ils s'acquittèrent de leur commission, remirent les magnifiques présens, remercièrent le général de son assistance, et finirent par le prier de vouloir bien quitter les états de leur maître.

Cortès fit le plus brillant accueil à ces ambassadeurs ; il fit amener devant eux les quatre prisonniers, les mit en liberté, et leur répondit ensuite, par la bouche de Marine, qu'il était fâché que l'on eût causé du déplaisir à l'empereur par l'emprisonnement de ses officiers ; mais qu'ils s'étaient attiré cette disgrâce par une demande barbare ; que la religion des chrétiens regardait l'usage de sacrifier des hommes comme une grande abomination, et qu'il était obligé de l'abolir partout, de quelque manière que ce fût. Il ajouta qu'il se flattait que l'empereur à sa prière voudrait bien pardonner au cacique de Cempoalla et à celui de Quiabislan, qu'il avait pris sous sa protection en reconnaissance de l'accueil qu'il en avait reçu, et de leurs soins à lui faire oublier la conduite offensante de Teutile ; qu'en ce qui touchait son départ, il avait déjà eu l'honneur de faire savoir à l'empereur qu'une commission de la dernière importance lui imposait la nécessité de ne retourner dans sa patrie qu'après avoir eu une entrevue avec lui ; qu'au reste les guerriers européens ne connaissaient aucun danger qui



Sacrifices des Indiens.

pût les empêcher de faire ce que leur maître leur avait ordonné.

Les ambassadeurs furent surpris du sang-froid et de l'air majestueux avec lesquels Cortès leur fit cette réponse, et ils s'en retournèrent admirant sa courageuse persévérance, et méprisant en secret la conduite faible et irrésolue de leur propre maître.

La nouvelle ville espagnole se trouvait alors en état de défense, et Cortès se prépara sérieusement à se rendre dans la capitale, ainsi qu'il l'avait arrêté. La fortune semblait s'être déclarée en sa faveur; cependant il s'en fallut bien peu que son zèle inconsidéré pour la religion ne renversât tous ses projets. On lui rapporta que dans un temple de ses alliés il devait se faire un sacrifice humain. Irrité de la superstition barbare qui osait commettre sous ses yeux une telle abomitnaion, il se rendit au temple, suivi de quelques gens armés, et menaça de tout mettre à feu et à sang, si dans l'instant même on ne mettait en liberté les malheureuses victimes.

CHARLOTTE. Il avait raison en cela, papa!

M. HUNTER. Sans doute; mais il voulut que les prêtres brisassent leurs idoles et renonçassent pour jamais à leur fausse religion, quoiqu'ils n'en connussent pas encore de meilleure, et en cela il avait tort.

Les prêtres se jetèrent à ses pieds en gémis-

sant ; le cacique tremblait : ce fut en vain. Comme on refusait de renverser ces idoles, il donna ordre à ses soldats de le faire par la force. Les prêtres crièrent aux armes, et dans peu de momens Cortès et sa petite troupe se trouvèrent environnés d'une si prodigieuse quantité d'Indiens, qu'il y avait de quoi intimider les plus résolus ; mais, sans s'étonner et d'un air terrible, il cria à la multitude assemblée que la première flèche qu'on oserait tirer coûterait la vie à leur cacique, et amènerait la destruction de tout le peuple. Marine leur rendit ces paroles en langue du pays, et les soldats s'empressèrent d'exécuter les ordres de leur général. Dans un instant on vit rouler en bas de l'escalier la plus grande et la plus affreuse de ces idoles ; toutes les autres, ainsi que les autels et les vases sacrés, eurent le même sort : on mit tout en pièces ; on nettoya le temple, on lava les tâches de sang humain dont la muraille était toute souillée, et l'on mit à la place des idoles une image de la Vierge.

Les Indiens, étourdis et effrayés, s'attendaient à voir tomber dans le moment le feu du ciel, pour venger cette profanation ; mais comme ils ne virent pas même la moindre étincelle, et que les audacieux destructeurs de ce temple se promenèrent à leurs yeux sains et saufs et en triomphe, cet événement ébranla leur croyance et leur inspira des doutes. Ils

pensèrent que les Espagnols avaient aussi une divinité qui devait être plus puissante que leurs idoles : alors, sans autre délibération, ils se joignirent à eux, et ramassant les débris de ces idoles qui leur semblaient auparavant si sacrées, ils les jetèrent au feu avec mépris. Le temple fut aussitôt transformé en église chrétienne ; et ce même jour encore, en présence de beaucoup d'Indiens, on y célébra l'office divin selon le rit de l'Eglise romaine, que les Indiens admirèrent à la vérité, mais sans y rien comprendre.

A peine Cortès fut-il hors du danger où son zèle religieux l'avait mis, qu'il s'éleva un orage dangereux sur sa tête. Quelques soldats et quelques matelots, las d'errer depuis si long-temps, et effrayés de la vue des périls qu'ils couraient pour arriver à la capitale, avaient fait le complot de se rendre maîtres d'un vaisseau et de s'enfuir à *Cuba*, où ils porteraient au gouverneur des nouvelles de Cortès. Cette conspiration fut découverte avant qu'elle eût réussi. Cortès en fit arrêter et punir le chef ; mais en même temps il s'aperçut qu'il y avait encore des germes de sédition dans sa petite armée : il chercha le moyen de les étouffer à jamais ; et le parti auquel il s'arrêta était sûr à la vérité, mais tellement dangereux qu'une âme moins forte que la sienne aurait reculé devant son exécution. Il résolut de détruire sa flotte pour

convaincre les plus lâches même qu'il ne leur restait plus aucun moyen de fuir, et qu'il fallait vaincre ou périr.

Mais autant il avait fallu de courage pour concevoir un tel projet, autant fallait-il d'adresse pour le faire agréer par toute l'armée. Heureusement Cortès possédait à un degré égal ces deux qualités nécessaires à un grand génie. Il commença par faire dégréer ses vaisseaux.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que cela veut dire, papa?

M. HUNTER. Cela veut dire qu'il fit ôter tous les cordages des vaisseaux, ainsi que les mâts, qu'il les fit porter à terre avec tous les canons et tout ce qui pouvait se transporter. Après quoi il ordonna aux charpentiers d'examiner l'état de chaque vaisseau, et les engagea de déclarer ensuite qu'ils étaient tous si endommagés, que leur radoub était impossible. Alors Cortès sut enflammer ses soldats d'un si vive ardeur, qu'ils coururent eux-mêmes détruire ces vaisseaux, leur unique ressource en cas de malheur dans leur expédition, et traînèrent à terre les planches et les poutres qui s'y trouvaient.

On n'en réserva qu'un seul pour l'envoyer en Espagne. Cortès avait, à la vérité, été confirmé dans sa dignité de général par la chambre de justice qu'il avait créée; mais dans le fond cela ne signifiait guère autre chose, sinon qu'il s'é-

tait nommé lui-même. Il désirait donc voir son droit au commandement établi sur un fondement plus assuré; il voulait avoir sa commission du roi même, et le titre de gouverneur des pays qu'il allait conquérir. Il savait un moyen sûr de réussir ; c'était d'adresser au gouvernement un échantillon considérable des trésors dont il voulait le mettre en possession. Mais, pour que cet échantillon fût de quelque importance, il fallait y consacrer tous les présens reçus de Montézume; et en ce cas, soldats, officiers et matelots devaient consentir à se désister de leur part. C'était là exiger une chose bien dure ; cependant Cortès la hasarda et y réussit. Chacun rapporta ce qu'il avait reçu en partage, et cela pour acheter la permission de répandre son sang et de prodiguer sa vie dans mille dangers ; circonstance qui prouve quel était l'ascendant de Cortès sur ses soldats.

Alors il se prépara au départ. Toute sa troupe était composée de cinq cents fantassins, de quinze cavaliers et de six pièces de campagne. Il laissa cinquante hommes environ, presque tous invalides, et deux chevaux, pour la garnison de Vera-Cruz. Les caciques alliés lui offrirent toutes leurs forces pour troupes auxiliaires; mais il se contenta de quatre cents hommes avec deux cents *Tamènes*, c'est-à-dire deux cents porte-faix, pour les charger des fardeaux nécessaires, des provisions et des vivres

de toute l'armée. Pour la sûreté de ceux qu'il laissait en arrière, Cortès choisit parmi les Indiens qui l'accompagnaient cinquante des plus considérés du pays, qui, sans le savoir, devaient lui servir d'otages.

Ici, mes enfans, une nouvelle scène s'ouvre à vos regards, scène de prodiges, d'héroïsme et de cruautés, de bravoure et de perfidies, de gloire et de brigandage, la conquête du Mexique va commencer.

SIXIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

Ce fut le 16 août de l'année 1519 que la petite armée de notre aventurier partit de Cempoalla. Les premiers jours de leur marche il ne leur arriva rien de bien important. Ils traversaient des pays dont les caciques alliés des Cempoalliens étaient en même temps les leurs. Ils arrivèrent aux frontières de *Tlascala*, où il faut nous arrêter avec eux. Pendant ce temps-là examinons la situation de ce pays.

Le territoire de Tlascala avait environ cinquante milles de tour. Les montagnes qui le traversent sont regardées comme une suite des plus hautes montagnes du monde, qui s'étendent le long de l'*Amérique méridionale*, et qu'on appelle en espagnol Cordilleras.

JOHN. En français, les *Cordilières*.

M. HUNTER. Et aussi la *Cordilière des Andes*; de là souvent on les nomme simplement les Andes.

Les habitans de ces montagnes se distinguaient de tous les autres Américains par un courage extraordinaire et par le fanatisme de la liberté. Ils avaient hardiment secoué le joug des Mexicains, et formaient déjà depuis longtemps une république invincible. Chaque habitation de ce pays guerrier avait ses députés ou représentans (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui portent la parole au nom de tout un pays ou de toute une province) dans Tlascala, la ville capitale, et l'assemblée de ces députés composait le conseil supérieur et la puissance législative de la nation entière. Ainsi la forme de leur gouvernement était *aristocratique*. Sais-tu encore, Conrad, ce que cela veut dire?

CONRAD. Oh! oui; c'est quand la puissance souveraine est entre les mains des principaux citoyens.

M. HUNTER. Fort bien. C'est peut-être là le seul exemple d'une parfaite aristocratie parmi

des peuples qui, à cause de leurs mœurs grossières, seraient encore comptés entre les sauvages.

L'orgueil et l'amour, l'indépendance, le courage et le désir de la vengeance formaient les principaux traits du caractère de cette nation, petite, mais formidable. En vain Montézume avait tâché de les assujettir, en vain des ambitieux s'élevèrent au milieu d'eux et voulurent s'ériger en tyrans; ils surent courageusement résister aux usurpateurs, et se maintenir dans la possession de ce que l'homme a de plus précieux, la liberté; et ils étaient jusqu'alors restés invincibles.

Cortès aurait bien voulu compter au nombre de ses alliés une nation aussi belliqueuse. Dès qu'il fut arrivé sur leurs frontières, il résolut de leur envoyer une ambassade de paix à la manière indienne, et avec toutes les cérémonies usitées chez eux.

On choisit pour cette ambassade quatre des principaux Cempoalliens, et Marine se chargea de leur composer un discours solennel qu'il leur fallut apprendre par cœur. On les revêtit d'un long manteau d'étoffe de coton; au bras gauche ils portaient une grande coquille en place de bouclier, et dans la main droite une large flèche ornée de plumes blanches, dont la pointe était tournée en bas. C'était un symbole de paix. Ainsi parés, ils partirent, bien sûrs

qu'on ne leur ferait aucun mal ; mais il fallait aussi qu'ils eussent attention de ne pas se détourner du grand chemin ; c'était là seulement que ces ornemens d'ambassadeurs les garantissaient de toutes insultes. Les Indiens désignaient cet usage par une dénomination qui, dans notre langue, revient à notre *droit des gens*.

Le lendemain de leur arrivée à Tlascala, ces envoyés furent mandés devant le conseil supérieur qui devait écouter leurs propositions : tous les membres du conseil étaient assis, selon leur âge, sur des blocs faits d'un certain bois rare. Les ambassadeurs entrèrent avec les marques du plus profond respect, c'est-à-dire la tête couverte de leur manteau, en tenant la flèche haute ; et les membres du conseil se levèrent un peu de leur siége : alors ils firent à chacun une révérence et s'avancèrent à pas mesurés jusqu'au milieu de la salle, s'y jetèrent à genoux, et attendirent, les yeux baissés, la permission de parler : après qu'on la leur eut accordée, ils s'assirent à terre, les jambes croisées ; et celui d'entre eux qui avait appris le discours par cœur parla en ces termes (1) :

« Nobles états libres ! peuples courageux et puissans ! vos amis alliés, le cacique de Cem-

(1) Comme ce discours a été appris par cœur, on a pu le copier mot pour mot dans les historiens.

poalla et les caciques des montagnes, vous saluent, vous souhaitent une riche moisson et la ruine de vos ennemis. Ils vous font aussi savoir que des gens tout-à-fait extraordinaires, venus de l'Orient, sont arrivés dans leur pays. Ils sont plus semblables à des dieux qu'à des hommes : ils sont arrivés ici par mer dans de grands palais, et ont en main les mêmes armes dont le ciel seul a coutume de se servir, le tonnerre et les éclairs. Selon leur rapport, ils sont serviteurs d'un Dieu plus grand que les nôtres, lequel ne peut souffrir ni la tyrannie ni les victimes humaines. Leur capitaine est l'envoyé d'un monarque très puissant, qui, par principe de religion, veut anéantir les abus et les violences que Montézume exerce parmi nous. Ce capitaine nous a déjà affranchis nous-mêmes de l'oppression dans laquelle nous languissions. Il se voit obligé maintenant de traverser votre territoire pour se rendre à Mexico, et il désire savoir quel est le genre d'offense dont vous avez à accuser le tyran, pour qu'il puisse défendre vos droits en même temps que les siens, et les compter parmi les autres motifs de son voyage. Il vient donc dans des intentions amicales, et ne désire de vous que la liberté du passage. Croyez fermement qu'il ne cherche que votre propre intérêt, que ses armes ne sont que des instrumens de justice, et que ceux qui les portent sont naturellement doux et pacifiques, et

n'usent de rigueur qu'envers ceux qui les ont attaqués ou offensés les premiers. »

Cette harangue finie, les ambassadeurs se remirent à genoux, s'inclinèrent profondément en cette posture; puis, croisant de nouveau les jambes, ils attendirent la réponse. On leur dit qu'on les remerciait des nouvelles qu'ils avaient apportées; qu'on délibérerait sur leur demande, et qu'ensuite on leur donnerait une réponse en forme.

Les opinions furent partagées. Quelques-uns étaient pour la paix, d'autres pour la guerre. A la tête des derniers était le général *Xicotencatl,* jeune seigneur ardent et courageux, mais trop prêt à tirer l'épée. Son parti prit peu à peu le dessus, et il fut décidé qu'on retiendrait les ambassadeurs sous toutes sortes de prétextes, pour gagner du temps, et se mettre en état de défense.

Huit jours se passèrent ainsi. Cortès et ses alliés commencèrent à soupçonner les raisons de ce retard. Il résolut d'avancer pour apprendre ce qu'étaient devenus les ambassadeurs, et savoir à quoi s'en tenir sur les propositions dont ils étaient chargés.

Ils n'étaient pas bien loin encore, qu'ils rencontrèrent une troupe de naturels armés qui s'opposèrent hardiment à leur passage. On en vint aux mains, et il en coûta beaucoup de sang aux Indiens, tandis que les Espagnols, ga-

rantis par leurs cuirasses de coton, n'eurent que quelques-uns des leurs légèrement blessés, quoique le nombre des ennemis fût dix fois plus grand que le leur. Mais que pouvait le seul courage, sans tactique, sans autres armes que des arcs, des frondes et des massues contre la science militaire des Européens, et contre ces bouches à feu dont les effets sont si destructeurs?

Après cette première victoire, Cortès pénétra dans le pays, et le lendemain il eut le plaisir de voir arriver deux de ses ambassadeurs, accompagnés de quelques Tlascalans. Ceux-ci rejetèrent l'événement de la veille sur les *Otomies*, leurs alliés, qui, à l'insu des Tlascalans, avaient, de leur propre mouvement, commencé les hostilités.

Mais on eut bientôt la clef de cette conduite mystérieuse; car les Espagnols ayant continué de marcher vers Tlascala, ils rencontrèrent le jour suivant les deux autres ambassadeurs dans un état déplorable. Ils tombèrent aux pieds de Cortès en pleurant; ils embrassèrent ses genoux, et se plaignirent avec les gestes de la plus vive agitation, que les perfides Tlascalans, oubliant le droit sacré des gens, les avaient chargés de fers pour les sacrifier à leurs dieux; mais que pendant la nuit ils avaient trouvé le moyen de s'échapper, et qu'ils savaient que les

Tlascalans avaient destiné toute l'armée espagnole à leur être immolée.

Cortès sut à quoi s'en tenir; il se prépara au combat, et continua sa marche. Bientôt il se vit environné d'une troupe innombrable de Tlascalans armés et d'autres peuples leurs alliés, à la tête desquels était Xicotencatl, qui les commandait en chef. On en vint aux mains, et la bataille fut des plus meurtrières. Un événement de peu d'importance en lui-même faillit causer la ruine totale de l'armée espagnole, Un cavalier de cette nation s'enfonça tellement dans les bataillons épais des ennemis, qu'il fut entièrement coupé des siens; environné de toutes parts, il reçut plusieurs blessures, et son cheval fut percé de tant de coups, qu'enfin il tomba mort. Aussitôt les Indiens coupèrent la tête du cheval, la mirent au bout d'une lance, et la portèrent partout en triomphe pour montrer à chacun que ce monstre n'était pas invincible comme ils l'avaient cru, mais qu'il pouvait être tué.

Cet incident inspira aux Indiens un courage inexprimable; et ils combattirent avec une telle ardeur qu'insensiblement les Espagnols ne pouvaient plus résister. C'est alors qu'on crut voir le moment affreux d'une entière défaite, lorsqu'au grand étonnement des Espagnols qui pliaient, l'effroyable cri de guerre

de leurs ennemis et toutes les hostilités cessèrent subitement.

On entendit leurs cors qui sonnaient la retraite; on vit leur nombreuse armée s'en retourner en silence par des raisons incompréhensibles.

Théophile. Que pouvait-il leur être arrivé ?

M. Hunter. On apprit ensuite des prisonniers que leurs principaux chefs avaient été tués, et que leurs places ne pouvaient être aussitôt remplies; que d'ailleurs ils regardaient la tête du cheval comme la plus grande marque de leur victoire. Xicotencatl l'emporta de sa propre main, et l'envoya au conseil supérieur.

Cortès choisit une position avantageuse et s'y fortifia. Il tâcha encore une fois, mais inutilement, de négocier avec l'ennemi : *Xicotencatl* s'opposa constamment à la paix; il traita même avec la dernière barbarie les envoyés de Cortès, et les chargea d'annoncer de sa part au général que le lendemain au point du jour, il paraîtrait accompagné d'une armée innombrable pour le faire prisonnier lui et tous ses gens, et ensuite les sacrifier à ses dieux.

Cette nouvelle n'avait rien de bien consolant, mais elle était accompagnée d'un présent qui pouvait en quelque sorte en adoucir l'amertume : Xicotencatl lui envoyait trois cents

poules d'inde et quantité d'autres vivres, afin que ses ennemis, avant qu'il les fît immoler, pussent s'en régaler : c'était sans doute pour que leur chair, dont ils voulaient faire un grand festin, fût de meilleur goût. Les Espagnols ne firent que rire de cette rodomontade, et se régalèrent de ce qu'on leur avait envoyé, afin d'acquérir de nouvelles forces pour le combat du lendemain. Xicotencatl tint parole. Il parut au point du jour à tête d'une troupe nombreuse, et la bataille s'engagea avec une fureur extraordinaire des deux côtés. Le succès en parut long-temps douteux; mais enfin la science militaire des Européens l'emporta encore cette fois, malgré la quantité innombrable d'ennemis et l'opiniâtreté de leur courage. Les Tlascalans se retirèrent, et les Espagnols restèrent maîtres du champ de bataille.

Mais cette troisième défaite ne suffisait pas encore pour abattre tout-à-fait le courage de cette nation guerrière. Il est vrai qu'alors ils étaient convaincus que tous les Européens en général, et chacun en particulier, étaient des sorciers qui ne pouvaient être vaincus par les moyens ordinaires; mais ils espéraient toujours que l'art de leurs propres sorciers confondrait le sortilége de leurs ennemis.

CHARLOTTE. Avaient-ils donc ces sorciers?

M. HUNTER. Ils avaient des prêtres trom-

peurs qui persuadaient au peuple que par divers prestiges ils pouvaient découvrir l'avenir, et faire plusieurs choses qui surpassent la puissance humaine. On les consulta : ils répondirent que les Espagnols étaient enfans du soleil; que pendant le jour, fortifiés par l'influence de ses rayons, ils étaient invincibles; mais que pendant la nuit, lorsque le soleil leur retirait son influence paternelle, leurs forces surnaturelles diminuaient, et qu'ils tombaient dans l'état de faiblesse commun aux autres hommes.

Les superstitieux Tlascalans ne doutèrent pas un moment de la vérité de cette assurance, et se hâtèrent de faire usage d'une découverte si importante par une attaque nocturne. Mais Cortès était trop prudent et trop sur ses gardes pour qu'un tel ennemi pût le surprendre par ruse. Il avait si bien disposé ses sentinelles et ses postes avancés qu'il devait toujours être avertis assez à temps des dangers qui le menaçaient pour pouvoir prendre toutes les mesures convenables. Lors donc que les Tlascalans s'avancèrent, ils trouvèrent les Espagnols déjà sous les armes; et quoique leur attaque fut extrêmement vive et opiniâtre, ils furent encore repoussés.

Cette défaite, qui leur avait coûté un grand nombre des leurs, sans que les Espagnols perdissent un seul homme, les remplit de terreur; ils commencèrent par sacrifier à leurs

dieux les sorciers qui les avaient trompés, et députèrent ensuite vers Cortès pour lui demander la paix.

Les ambassadeurs, choisis parmi les principaux de la nation, s'approchèrent du camp des Espagnols dans leurs habits de cérémonie, ornés de plumes blanches. Ils s'arrêtaient de temps en temps ; ils touchaient la terre avec la main, puis la portaient à leurs lèvres. Ces démonstrations de soumission et de respect furent répétées plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés aux lignes du camp espagnol, qu'ils eurent bien soin d'encenser.

Après les avoir reçus avec cette froide dignité qui impose toujours, Cortès leur permit de parler. Ils obéirent, et tinrent ce discours remarquable :

« Êtes-vous des divinités cruelles et ennemies ? Voici cinq esclaves que nous vous livrons pour en boire le sang et en manger la chair. Êtes-vous des dieux doux ? Acceptez une offrande d'encens et de plumes de différentes couleurs ; mais si vous êtes des hommes, voici de la viande et du pain pour vous nourrir. »

Après cette harangue ils implorèrent leur pardon, et demandèrent la paix. Cortès leur accorda l'un et l'autre en exigeant toutefois une éclatante satisfaction des offenses qu'il avait reçues.

Dès que cette réponse fut arrivée à Tlascala,

le conseil fit publier un ordre général à tous les habitans des environs de fournir de vivres le camp des étrangers, en se gardant bien de recevoir le moindre paiement ; et cet ordre fut exécuté avec une promptitude et une ponctualité qui surprirent les Espagnols. Deux jours après on vit venir de Tlascala vers le camp une procession solennelle. L'habillement de ceux qui la composaient annonçait que c'était une seconde ambassade de paix, et Cortès donna ordre de les laisser entrer sans aucune marque de défiance.

A la tête de cette ambassade se trouvait le brave Xicotencatl. Son cortége était composé de cinquante des principaux de la nation, parés magnifiquement. il portait un long habit blanc, retroussé à la manière des soldats, et garni de plumes et de pierres précieuses. Il était grand et maigre, droit et nerveux, et son air annonçait la grandeur d'âme et le courage. Après avoir fait au général espagnol quelques révérences à la manière du pays, il s'assit avec aisance sans en avoir demandé auparavant la permission, et d'une voix mâle il dit, « Qu'il était lui seul la cause de toutes les hostilités, ayant cru que les Espagnols étaient du parti de Montézume son ennemi ; que pour cela il se remettait entre les mains de son vainqueur pour l'engager à pardonner à l'état, qui n'était coupable en rien, et à lui accorder la paix, qu'il

avait ordre de lui demander au nom du sénat, au nom de la noblesse et au nom du peuple; que la ville de Tlascala était prête à le recevoir lui et toute son armée, et à les traiter amicalement. »

La générosité et la manière noble et franche de ce jeune guerrier firent beaucoup de plaisir à Cortès, et il ne put s'empêcher de lui témoigner son estime, tout en lui reprochant son inutile résistance; il finit en l'assurant qu'il se rendrait dans quelques jours à Tlascala.

Sur ces entrefaites arriva une nouvelle ambassade de Montézume, qui avait la double mission d'empêcher Cortès d'aller à Mexico et de s'allier aux Tlascalans. Ceux-ci n'étaient pas sans inquiétude de cette intrigue diplomatique; ils craignaient que les agens de l'empereur ne parvinssent à exciter la défiance des Espagnols. Ne les voyant pas arriver dans leurs murs, ils décidèrent que le conseil suprême se rendrait dans leur camp, et irait s'offrir pour otage: ce qui s'exécuta avec la plus grande pompe. Tous les membres de cette assemblée étaient vêtus de robes blanches de paix, et chacun d'eux était porté par des officiers inférieurs sur une espèce de brancard.

A la tête de cette compagnie était Xicotencatl le père, vénérable vieillard, devenu aveugle par l'âge, mais qui conservait encore toute la vigueur de son esprit. Il se fit porter près de

Cortès, l'ambrassa avec une noble franchise, lui tâta le visage et tout le corps pour se faire par le toucher une idée de sa figure. Le discours qu'on lui fait tenir est si énergique et si beau, qu'il mérite d'être conservé comme un modèle d'éloquence. Selon les écrivains espagnols, il était conçu en ces nobles termes :

« Généreux capitaine ! que tu sois de la race des immortels ou non, tu n'en as pas moins en ta puissance le conseil suprême de Tlascala, qui par là te donne la plus grande preuve possible de son obéissance. Nous ne voulons pas excuser la faute de notre nation, mais seulement la prendre sur nous, dans l'espérance que notre sincérité apaisera ta colère. Nous seuls avons pris la résolution de te combattre ; mais c'est aussi nous seuls qui avons résolu de venir te demander la paix. Nous n'ignorons pas que Montézume tâche de te détourner d'une alliance avec nous ; mais si tu l'écoutes, il faut que tu te souviennes qu'il est notre ennemi, si tu ne veux pas encore le regarder comme un tyran cruel, tel qu'il aurait pourtant déjà dû te paraître, puisqu'il cherche à te faire commettre la plus grande injustice. Nous ne demandons pas ton assistance contre lui ; nos propres forces sont suffisantes contre qui que ce soit, excepté contre toi seul ; mais nous sommes affligés de te voir ajouter foi à ses promesses, parce que nous connaissons ses artifices. Et maintenant

que je te parle, et quoique je sois aveugle, je vois une certaine lumière à la clarté de laquelle je découvre déjà de loin le malheur où toi et les tiens êtes près de tomber. Tu nous as accordé la paix si Montézume ne t'en détourne. Pourquoi t'en détourne-t-il ? Pourquoi n'exauces-tu pas nos prières ? Pourquoi ne veux-tu pas honorer notre ville de ta présence ? Nous sommes fermement résolus ou de gagner ton amitié et ta confiance, ou de remettre notre liberté entre tes mains. Choisis ce qu'il te plaira ; car pour nous il n'y a point de milieu, il faut nécessairement que nous soyons tes amis ou tes esclaves. »

Qui aurait pu résister à un pareil discours dans la bouche d'un tel vieillard ? Cortès lui répondit qu'il se rendrait à ses désirs, et qu'on lui envoyât des gens pour porter le bagage et traîner l'artillerie. Dès le lendemain matin il se trouva cinq cents Tamènes ou porte-faix qui se disputaient l'honneur de porter le fardeau le plus lourd. Cortès se mit en marche les rangs serrés, comme s'il allait au combat ; précaution que ce chef prudent observa toujours, et qui ne contribua pas peu au succès de ses entreprises.

L'entrée des Espagnols à Tlascala fut un triomphe ; une foule immense remplissait les rues, et mêlait ses cris de joie au bruit des fifres et des tambours. De jeunes filles jonchaient de

fleurs le passage de ces étrangers : les prêtres, dans leurs habits sacerdotaux, allèrent au-devant d'eux, en leur prodiguant l'encens : tout le conseil et les principaux du peuple vinrent humblement les complimenter. Partout régnaient la confiance et l'admiration. Ces hôtes qu'on appelait *Teules*, c'est-à-dire dieux, furent tous conduits dans une vaste demeure. A peine Cortès en eut-il pris possession, que, par une précaution nécessaire, il posa de bonnes gardes à toutes les issues. Il est vrai que cette mesure ne plut pas trop aux Tlascalans, car ils la regardaient comme une marque de défiance ; mais dès qu'on leur eut expliqué que c'était la manière des soldats européens, qui, au sein de la paix et dans une entière sûreté, continuaient l'exercice de la guerre pour n'en pas perdre l'habitude, il n'y trouvèrent plus à redire.

Cortès comprit alors de plus en plus de quelle grande utilité lui pourrait être l'amitié de ce peuple guerrier et généreux : en conséquence, il ordonna à tout son monde d'observer la plus sévère discipline, il employa tous les moyens pour entretenir la confiance et le respect qu'on lui avait témoigné ; mais l'excès de son zèle religieux fut sur le point de compromettre le succès de son entreprise.

Il eut avec un des conseillers un entretien sur la religion. Il s'efforça de lui faire comprendre qu'il devait renoncer à ses faux dieux,

et n'adorer que le seul Dieu des chrétiens. Le conseiller lui répondit qu'à la vérité ils pouvaient bien être commandés par un seul et même général qui était un homme, mais que leur unique Dieu n'était pas suffisant pour eux tous ; que pour leur part il leur en fallait plusieurs ; un qui les défendît contre les tempêtes, un autre qui les garantît des inondations, et un troisième pour les protéger à la guerre. Cortès lui repartit que le seul Dieu des chrétiens pourvoyait à tout, réglait et gouvernait tout. Il parut impossible au Tlascalan qu'un seul être pût avoir soin de tant de choses différentes. Là-dessus, Cortès fit venir l'aumônier pour convaincre le conseiller et les autres Tlascalans qui étaient présens. Celui-ci fit son possible pour persuader : on l'écouta très attentivement ; mais lorsqu'il eut finit, on pria instamment qu'il ne fût point du tout parlé de ces matières hors du quartier des Espagnols ; car, disaient-ils, si leurs Teules en apprenaient quelque chose, ils se vengeraient certainement sur les Tlascalans, et détruiraient tout leur pays.

Alors Cortès entra en fureur, et pensait déjà à faire la même chose qu'il avait faite à Cempoalla, à détruire avec violence le culte des idoles ; mais l'aumônier Barthélemi d'Olmedo, homme respectable, dont le nom mérite d'être conservé, l'en empêcha, en lui faisant sentir toute l'imprudence d'une telle conduite.

On ne doit pas, disait cet homme éclairé, propager la religion par le fer et par le feu, mais par des instructions paisibles et par l'exemple d'une sage conduite. Qui ne serait charmé de voir ces admirables principes de tolérance dans un ecclésiastique, et dans un temps où presque tous les chrétiens, emportés par un zèle outré de conversion, regardaient comme un acte de justice et de religion de persécuter leurs frères errans, et de les forcer à croire une chose dont ils n'étaient pas convaincus ! Bénissez Dieu, mes enfans, d'être nés dans un temps où les hommes qui pensent comme ce respectable ecclésiastique, ont eu le bonheur de faire prévaloir leurs doctrines de paix et de charité évangélique.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

M. Hunter.

L'armée espagnole, renforcée de six mille Tlascalans choisis entre les plus braves, était déjà prête à partir ; mais dans ce moment même arriva encore une nouvelle ambassade de l'empereur Montézume.

Elle ne venait plus, comme les premières, essayer de détourner Cortès de ses projets. Elle lui demandait seulement de diriger sa route par Cholula, où Montézume lui préparait une réception brillante. Cette invitation parut suspecte aux Tlascalans; ils supplièrent Cortès de prendre un autre chemin; mais le héros espagnol ne pouvait supposer une perfidie même dans son ennemi. Il assura les Indiens que ses guerriers ne reculaient devant aucun danger, et partit pour Cholula.

Il y fut reçu avec de grandes démonstrations d'amitié; mais on ne permit pas aux Tlascalans d'entrer dans la ville; il fallut qu'ils se contentassent de camper hors des murailles. Ils avaient déjà appris des Européens la manière de se fortifier par des fossés et des remparts, et ils profitèrent fort bien de cette science nouvelle.

Les premiers jours furent consacrés au repos et à la joie; mais insensiblement plusieurs circonstances semblèrent confirmer les soupçons des Tlascalans. Les vivres furent moins abondans, les caciques ou gouverneurs se montrèrent plus froids, et les ambassadeurs de Montézume avaient entre eux de fréquentes conférences. De plus, deux Tlascalans, qui avaient trouvé moyen de se glisser dans la ville à la faveur d'un déguisement, apprirent au général espagnol qu'ils avaient vu pendant la

nuit une quantité de femmes et d'enfans s'enfuir très vite dans les endroits voisins; qu'ils savaient aussi qu'on avait sacrifié dans le principal temple six jeunes enfans, ce qu'on avait toujours coutume d'observer lorsqu'on projetait quelque entreprise militaire. Ils lui conseillèrent d'être sur ses gardes, parce qu'on tramait contre lui quelque complot funeste.

Pendant que Cortès employait toute sa vigilance et toute sa pénétration pour approfondir les desseins des Cholulans, un hasard vint les lui découvrir. Une Cholulane appartenant à une famille distinguée, s'était prise d'amitié pour Marine; elle lui confia le projet formé par ses compatriotes d'exterminer tous les Européens, et la pressa vivement de quitter ces derniers. Marine, dévouée aux Espagnols, feignit d'approuver cette résolution, et de vouloir profiter de l'avis qu'on lui donnait : elle engagea l'Indienne à n'avoir aucun secret pour elle, et à lui tout révéler. Elle apprit donc que le jour destiné au massacre des Espagnols approchait; qu'un corps de soldats mexicains était caché dans le voisinage de Cholula pour paraître tout à coup au temps marqué; que plusieurs rues étaient déjà barricadées, et que, dans d'autres, on avait creusé des fosses légèrement recouvertes pour y faire tomber les chevaux; que, sur les toits des maisons et des temples, on avait apporté une grande quantité de pierres,

pour écraser les Espagnols dont la ruine était inévitable.

Marine se hâta d'instruire le général de tout ce qu'elle venait d'apprendre, et celui-ci ne perdit pas un instant à se mettre en état de repousser le péril imminent qui le menaçait. La première chose qu'il fit, ce fut d'attirer chez lui la dame indienne et trois des principaux prêtres ; il les enferma dans un lieu secret, et tira d'eux, par menaces, l'aveu du massacre projeté. Il crut alors qu'il était indispensable de donner un exemple de vengeance qui pût détourner à jamais Montézume et ses adhérens de semblables entreprises contre lui.

Dans ce dessein, il fit ranger en ordre de bataille ses gens et les Cempoalliens qui se trouvaient avec lui, dans la cour du grand bâtiment qu'on leur avait donné pour demeure : on fit avertir les Tlascalans qu'au premier coup qu'ils entendraient tirer, ils eussent à entrer dans la ville ; et on attira sous différens prétextes les principaux chefs des Cholulans dans le quartier espagnol, où ils furent arrêtés ; alors Cortès donna le signal de la sortie, et commença le massacre qu'il avait résolu.

Les Espagnols et les Cempoalliens se répandirent dans les rues, et les Tlascalans entrèrent en même temps dans la ville. Ils pénétrèrent en furieux de tous les côtés, et une multitude de cadavres marquait leur passage. Les habi-

tans, privés de leurs chefs et comme frappés de la foudre, osaient à peine lever leurs mains tremblantes pour se défendre. A la vérité, la troupe cachée des Mexicains accourut pour les soutenir; mais elle fut obligée, ainsi que beaucoup d'habitans qui avaient échappé au fer de l'ennemi, de s'enfuir sur les tours et dans les temples. Cortès marcha contre eux, et fit publier qu'il ferait grâce de la vie à tous ceux qui se rendraient volontairement; mais il n'y en eut qu'un seul qui descendît des tours; les autres parurent préférer la mort à l'humiliation de se rendre. Entraîné par la colère, enhardi par ses succès. Cortès se rendit coupable d'une action qui fait frémir d'horreur. Il porta le ressentiment jusqu'à faire mettre le feu au temple, et la foule des malheureux qui s'y trouvaient fut la proie des flammes.

Cette terrible exécution dura deux jours entiers sans interruption; et pendant tout ce temps, on ne cessa de piller, de brûler et de massacrer. Enfin la vengeance parut satisfaite, l'avidité du butin rassasiée, et la soif du sang apaisée. Cortès mit en liberté les magistrats prisonniers, leur reprocha leur perfidie, et exigea que les habitans fugitifs fussent rappelés, et que l'ancien ordre fût rétabli. Le pardon général qu'il fit publier, et le respect idolâtre de ces malheureux pour les Espagnols, ramenèrent bientôt ceux qui avaient pris la fuite. Quel-

ques jours après, la ville se remplit d'habitans humblement soumis, et prêts à obéir en tout aux cruels meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leurs temples.

Préparez-vous, mes enfans, à suivre dans la capitale l'audacieux Cortès ; mais auparavant, voyez-le faire de cette même main encore dégoûtante du sang des Cholulans qu'il a égorgés, une action qui honore également son humanité et sa politique. Il établit la paix et la concorde entre deux nations qui avaient été jusqu'alors ennemies irréconciliables. D'après ses ordres, les Tlascalans et les Cholulans furent obligés de renoncer désormais à toutes hostilités, et de jurer, avec des cérémonies sacrées pour eux, une amitié qui, d'une part, mettait fin à toute effusion de sang entre eux, et de l'autre, lui procurait à lui-même les plus grands avantages ; car il laissait maintenant dans ce pays, au lieu d'ennemis secrets ou déclarés, de véritables alliés qui, dans le besoin, pouvaient le secourir. Du moins il assurait par là sa retraite, en cas que son entreprise contre Mexico n'eût pas un heureux succès.

A présent, marchons à Mexico. Notre première station sera *Tezeuco*, une des villes les plus considérables du royaume. Bientôt nous apercevrons Mexico au milieu des eaux qui l'environnent,

THÉOPHILE. Mexico se trouve-t-il donc au milieu d'un lac ?

M. HUNTER. Précisément. Ce grand lac est formé de deux autres, qui ne sont séparés que par deux langues de terre ou chaussées très étroites. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'un de ces lacs contient de l'eau douce ; l'autre, au contraire, de l'eau salée, phénomène dont on ne connaît pas encore bien la véritable cause. Cependant l'opinion de ceux qui croient que dans le fond de l'un il y a un grand dépôt de sel, et que c'est là ce qui rend l'eau salée, est la plus vraisemblable.

L'armée espagnole marchait à grandes journées ; et plus elle avançait, plus Cortès trouvait de raisons de se promettre la meilleure issue de son entreprise. Partout il n'entendait que des plaintes du despotisme cruel de Montézume ; partout il trouvait des gouverneurs prêts à secouer son joug insupportable. Le cacique de Tezeuco se distingua particulièrement ; car il reçut les Espagnols comme des anges tutélaires envoyés pour sa délivrance. D'ailleurs on s'apercevait toujours de plus en plus que le faible Montézume avait perdu tout courage, et que, dans sa détresse, il ne savait quel parti prendre. Tantôt il arrivait des messagers de sa part, pour inviter le général espagnol à se rendre à Mexico ; tantôt il en venait d'autres qui contredisaient cette invitation, et lui ordon-

naient de s'arrêter; puis encore d'autres qui lui permettaient de s'avancer. Mais Cortès continua sa marche sans s'embarrasser ni de sa permission ni de ses défenses. Il se rendit par un chemin montagneux de Tezeuco à *Chalco*, et de là à *Isthapalapa*.

Après avoir franchi les montagnes de Chalco, le paysage qui s'offrit devant eux les remplit d'étonnement et d'admiration. L'horizon était immense, la contrée était riante et fertile, un grand lac animait la scène; de charmans villages semblaient sortir de son sein, et au milieu d'eux la brillante capitale, comme une reine au milieu de sa cour, se distinguait par la quantité prodigieuse de ses temples, de ses tours et de ses palais. Au premier aspect de cette splendeur nouvelle, les Espagnols s'arrêtèrent dans le ravissement. Ils se croyaient transportés dans les pays fabuleux des fées. Ils oublièrent alors les fatigues qu'ils avaient essuyées, et l'idée des périls d'une guerre d'invasion dans une contrée lointaine et inconnue, s'évanouit à leurs yeux comme un léger brouillard se dissipe aux premiers rayons du soleil. Ils étaient prêts à tout. Cortès, qui remarqua cette ardeur du soldat, gage certain de la victoire, se hâta de la mettre à profit, et s'avança avec la plus grande confiance sur une des digues du lac, vers la superbe résidence du roi.

Ils virent tout d'un coup sortir de la ville et

venir à leur rencontre un grand nombre d'habitans qui semblaient appartenir à la classe distinguée de la nation; ils portaient des manteaux de toile de coton, et leurs têtes étaient ornées de panaches. Ils s'approchèrent dans un silence respectueux de l'armée espagnole, et chacun d'eux, en passant devant le général, le salua avec le témoignage de la plus profonde vénération. Ils lui annoncèrent que Montézume lui-même était sur le point d'arriver. Bientôt après, on aperçut l'avant-garde de son magnifique cortége. Elle était composée de deux cents hommes tous habillés de même, parés comme les premiers, marchant pieds nus, deux à deux, et en silence. Ils s'arrêtèrent dès qu'ils eurent atteint la tête de l'armée espagnole. Ils se rangèrent de chaque côté du mur de la digue, pour laisser libre la vue d'une troupe encore plus brillante d'officiers d'un plus haut rang, au milieu desquels paraissait Montézume lui-même, assis sur une chaise d'or. Quatre des principaux seigneurs de son empire le portaient sur leurs épaules; d'autres tenaient élevé au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes artistement travaillé : ce dais paraissait être d'une étoffe tissue d'argent. A la tête de cette troupe marchaient trois magistrats avec des bâtons d'or à la main, qu'ils élevaient de temps à autre. A ce signal, tout le peuple se prosternait et se couvrait le visage, comme étant in-

digne de lever les yeux sur la personne de leur souverain monarque. A l'approche de cette troupe, Cortès descendit de cheval, et s'avança respectueusement à la rencontre du prince. Celui-ci fit en même temps poser son brancard; et, appuyé sur les épaules de deux princes, il daigna marcher à pas lents et solennels vers le redoutable étranger, tandis que sa suite étendait des tapis tout le long du chemin, pour que son pied royal ne touchât point la terre. Cortès l'aborda avec une noble franchise, et le salua à la manière européenne avec une profonde révérence. Montézume répondit à ce compliment par un salut qui, dans le pays, est le plus respectueux, et que nous avons déjà eu occasion de remarquer; ce fut de baiser sa propre main après en avoir touché la terre. Cette condescendance de la part du monarque, qui ne saluait ses idoles même que d'un léger mouvement de tête, jeta les Mexicains dans la plus grande surprise, et leur fit naître l'idée que ces étrangers n'étaient pas des hommes, mais des êtres divins. De là on entendit fréquemment répéter le mot *Teules*, expression qui, comme je l'ai déjà dit, signifiait *dieux* dans leur langue.

Cortès portait par dessus son armure une chaîne de pierres fausses, qu'il destinait en présent à l'empereur. Aussitôt que les complimens furent finis de part et d'autre, il la mit au cou de Montézume, qui, de son côté, donna

ordre d'aller chercher la pièce la plus précieuse de son trésor, un collier fait de coquillages très rares, d'où pendaient de chaque côté quatre écrevisses : il plaça de même cet ornement au cou de son hôte; et par cette politesse inouïe il augmenta encore l'étonnement de ses sujets.

Montézume paraissait âgé d'environ quarante ans : il était d'une stature médiocre. et plutôt maigre que gras; mais il avait l'air imposant, le regard vif, et n'était pas aussi basané que les autres Mexicains. Son habillement se composait d'un long manteau d'étoffe de coton, garni ou plutôt chargé partout de bijoux d'or, de perles et de pierres précieuses. Il portait sur la tête une couronne d'or, faite presque comme une mitre d'évêque, et sa chaussure était de plaques d'or massif, attachées avec des courroies et des boucles de même métal.

Il fit son entrée avec son hôte. La ville, qui ne s'appelait pas encore Mexico, nais *Tenuchtitlan*, était grande et peuplée. Au rapport des historiens espagnols, elle consistait en vingt mille maisons plates, et elle se distinguait par une quantité de temples et de palais dont la grandeur et la magnificence surpassaient tout ce qu'on avait vu jusque-là dans toutes les parties du Nouveau-Monde, quoiqu'il soit très vraisemblable que les historiens d'alors aient souvent outre-passé les bornes de la vérité dans la description qu'ils ont faite de cette belle ville. On

assigna pour demeure à l'armée espagnole un de ces vastes palais, qui, par ses murailles et ses portes, ressemblait à une forteresse, et Montézume lui-même les y accompagna : mais il les quitta aussitôt qu'ils y furent arrivés, pour leur laisser, disait-il, le temps de se reposer; et, en s'en allant, il les pria de se regarder, pendant leur séjour dans ce lieu, comme chez eux et parmi leurs frères.

Cependant Cortès, comme à l'ordinaire, garnit toutes les avenues de sentinelles et de canons, et recommanda aux officiers et aux soldats de garder exactement la même discipline et la même vigilance qu'ils avaient observées jusqu'alors.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES.

VOYAGES ET CONQUÊTES DE COLOMB.

PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

TROISIÈME ENTRETIEN.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

SIXIÈME ENTRETIEN.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

HUITIÈME ENTRETIEN.

NEUVIÈME ENTRETIEN.

DIXIÈME ENTRETIEN.

ONZIÈME ENTRETIEN.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

TREIZIÈME ENTRETIEN.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

SEIZIÈME ENTRETIEN.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

DIX-HUITIÈME ENTRETIEN.

DIX-NEUVIÈME ENTRETIEN.

VINGTIÈME ENTRETIEN.

VOYAGES ET CONQUÊTES DE CORTÈS.

PREMIER ENTRETIEN.

SECOND ENTRETIEN.

TROISIÈME ENTRETIEN.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

SIXIÈME ENTRETIEN.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

FIN DE LA TABLE.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE CH. DEIS.



